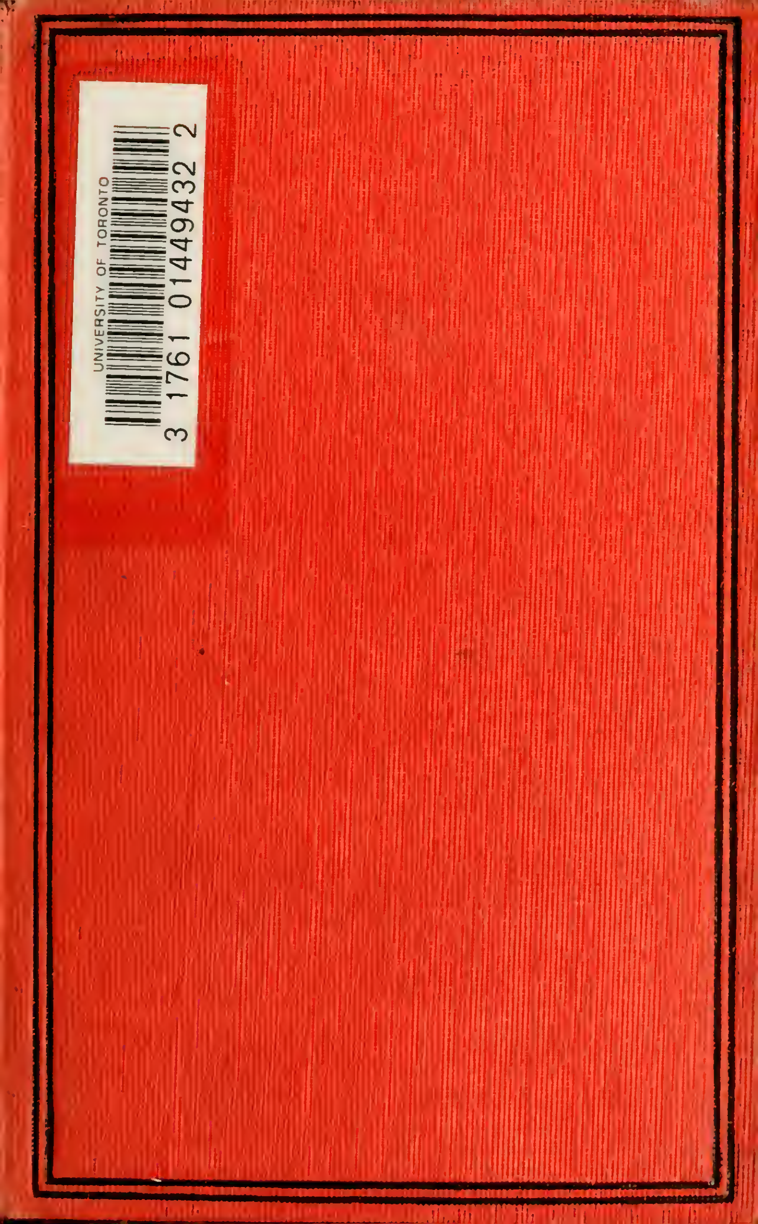

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01449432 2

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME VIII

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

—×—

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME VIII



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1882

HITOPADÉSA

OU

L'INSTRUCTION UTILE

HITOPADÉSA

OU

L'INSTRUCTION UTILE

RECUEIL D'APOLOGUES ET DE CONTES

TRADUIT DU SANSCRIT

par

ÉDOUARD LANCEREAU



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1882

—

HITOPADÉSA



AVANT-PROPOS.

Le livre que j'offre au lecteur a paru pour la première fois en 1855 dans la Bibliothèque elzévirienne de P. Jannet. L'accueil bienveillant qu'il a trouvé auprès du public lettré m'encourage à en publier aujourd'hui cette nouvelle édition.

*Parmi les divers recueils de contes et d'apologues qui ont été composés dans l'Inde, l'*Hitopadésa, *ou* l'Instruction utile *(1), est à la fois un des plus remarquables et des plus célèbres. S'il faut en croire le*

(1) Ce titre peut encore se traduire par « le Bon Conseil ».

*

*témoignage de Lalloû-Lâl, savant brâhmane qui vivait au commencement de notre siècle, l'auteur de cet ouvrage était un pandit nommé Nârâyana. Il est à regretter que Lalloû-Lâl ne nous ait donné aucun renseignement sur la vie de ce personnage et le temps où il a vécu. Mais, quoiqu'il soit impossible de fixer d'une manière précise la date de la composition de l'*Hitopadésa, *on peut néanmoins affirmer que la rédaction de ce livre ne remonte pas à une époque très ancienne. L'*Hitopadésa *n'est pas, on le sait, le type original des fables connues en Europe sous le nom de fables de Bidpaï. Ainsi que la plupart des recueils de ces fables qui ont circulé dans l'Orient, il n'est lui-même qu'une imitation du* Pantchatantra *(1), recueil plus ancien, lequel a dû recevoir sa forme actuelle vers la fin du Ve siècle de l'ère chrétienne, et a été traduit du sanscrit en pehlvi dans la première moitié du VIe siècle, du pehlvi en arabe dans le VIIIe siècle, et, plus tard, de l'arabe dans les principales langues de l'Asie et de l'Europe.*

(1) Pantschatantrum sive Quinquepartitum de moribus exponens ex codicibus manuscriptis edidit Jo. Godofr. Ludov. Kosegarten. *Bonnae ad Rhenum, 1848, in-8°. — Une autre édition du* Pantchatantra *a été publiée à Bombay, en 1868-1869, par MM.* Kielhorn et Bühler, *dans les* Sanskrit Classics for the use of high Schools and Colleges.

*Quoique le plan général de l'*Hitopadésa *ne diffère pas beaucoup de celui du* Pantchatantra, *l'auteur de ce recueil ne s'est pas attaché à reproduire avec exactitude le modèle qu'il avait sous les yeux. Au lieu de donner un abrégé de l'ancienne rédaction sanscrite, il n'en a pris que les trois premiers livres avec quelques récits des deux derniers, et il a choisi, dans les cinq livres dont elle est composée, une certaine quantité de fables et d'histoires, qu'il a disposées dans un ordre nouveau, et racontées quelquefois d'une autre manière.*

La partie de l'ancien recueil qu'il a le plus fidèlement imitée est l'introduction qui sert à rattacher les unes aux autres les diverses portions de l'ouvrage. D'ailleurs, comme il le déclare lui-même dans sa préface, le Pantchatantra *n'est pas la seule source où il ait puisé les sujets de ses fables : des quarante-trois contes et apologues contenus dans l'*Hitopadésa, *dix-sept ont été tirés d'un recueil dont il n'a pas indiqué le titre.*

*L'*Hitopadésa *a été traduit dans presque tous les idiomes modernes de l'Inde : il en existe des versions en bengali, en mahratte et en différents dialectes hindouis. Parmi ces dernières, la plus remarquable est celle qui a été publiée en bradjbhâkhâ par Lalloû-Lâl,*

sous le titre de Râdjnîti *(1) ou la Politique des rois. Je dois citer aussi une traduction persane faite avant le milieu du XVIIe siècle par un mufti nommé Tâdj ed-dîn, et intitulée* Moufarrih-al-kouloûb *(ce qui réjouit les cœurs). Cet ouvrage, sur lequel le savant Silvestre de Sacy a publié un mémoire intéressant dans le tome X des* Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, *est plutôt une imitation de l'*Hitopadésa *qu'une traduction des contes et apologues contenus dans ce recueil. Comme la plupart des traducteurs musulmans auxquels on doit des versions de livres sanscrits, Tâdj ed-dîn a supprimé tout ce qui, dans l'original, a rapport aux croyances religieuses, à la philosophie et aux mœurs des Hindous, pour y substituer des idées empruntées au mahométisme. En ce qui concerne le choix et la disposition des sujets, il a pris la même liberté, ou, pour mieux dire, la même licence, et, en même temps qu'il a introduit de nouvelles fables dans son livre, il a laissé de côté un grand nombre de celles dont est composé le recueil sanscrit. La version de Tâdj ed-dîn a été tra-*

(1) Rajneeti ; or Tales exhibiting the moral doctrines and the civil and military policy of the Hindoos ; translated from the original sanscrit of Narayun Pundit, into Brij Bhasha, by Sree Lulloo Lal Kub. *Calcutta, 1809, in-8°.*

*duite en hindoustani par Mîr Bahâdour Alî Houçaïni, en 1802, et publiée l'année suivante, à Calcutta, sous le titre d'*Akhlâqu'-i Hindî *(1), ou Morale indienne.*

*Comme l'un des recueils d'apologues le plus répandus dans l'Inde, l'*Hitopadésa *devait attirer de bonne heure l'attention de ceux qui se sont livrés les premiers à l'étude de la littérature sanscrite. Aussi, dès la fin du siècle dernier, a-t-il été traduit en anglais par le savant Wilkins (2) et par le célèbre William Jones (3). Ces deux traducteurs, ayant vécu à une époque où les études indiennes étaient encore peu avancées, se sont souvent éloignés du sens de l'original, et*

(1) Ukhlaqi Hindee, or Indian Ethics, translated from a Persian version of the celebrated Hitoopades, or Salutary Counsel, by Meer Buhadoor Ulee, nead-moonshee in the Hindoostanee department of the New College, at Fort-William, for the use of the students. *Calcutta, 1803, in-4°.*

(2) The Heetopades of Veeshnoo-Sarma, in a series of connected Fables interspersed with moral, prudential and political maxims ; translated from an ancient manuscript in the Sanskreet language, with explanatory notes, by Ch. Wilkins. *Bath, 1787, in-8°. Le premier chapitre de cet ouvrage a été traduit en français par Langlès. Voyez* Fables et Contes indiens nouvellement traduits, avec un Discours préliminaire et des notes sur la religion, la littérature, les mœurs, etc., des Hindoux, par L. Langlès. *Paris, 1790, in-18.*

(3) Voyez Works of sir William Jones, *tome VI de l'édition in-4°. London, 1799, et tome XIII de l'édition in-8°, 1807.*

*ne l'ont pas toujours bien compris. En 1844, M. Max Müller a donné une traduction allemande (1) du texte de Schlegel et Lassen. Enfin, en 1848, M. Francis Johnson a fait paraître une nouvelle traduction anglaise (2) dans laquelle il s'est attaché à rendre littéralement un texte publié par lui l'année précédente. Pour compléter la liste des traducteurs de l'*Hitopadésa, *je dois citer Démétrios Galanos, Athénien, qui vécut dans l'Inde, de 1786 à 1833. La version de ce savant, imprimée à Athènes en 1851, par les soins et aux frais de M. Georges Typaldos (3), ne comprend que quelques parties détachées de notre recueil.*

*Le texte de l'*Hitopadésa *a été imprimé plusieurs fois dans l'Inde et en Europe. L'édition la plus ancienne de cet ouvrage est celle de Sérampour (1804),*

(1) Hitopadesa. Eine alte indische Fabelsammlung, aus dem Sanskrit zum erstenmal in das Deutsche übersetzt von M. Müller. *Leipzig, 1844, in-12. M. Max Müller a en outre publié, dans sa collection des* Handbooks for the study of Sanskrit, *une édition du texte avec traduction anglaise littérale. London, 1864-1865.*

(2) Hitopadesa or Salutary Counsels of Vishnu Sarman, in a series of connected Fables, interspersed with moral, prudential, and political maxims, translated literally from the original into english, for the use of the sanskrit student, by Francis Johnson. *London, 1848, in-4°.*

(3) Un volume in-8°.

par Carey, avec une introduction par Colebrooke (1). Une autre èdition, accompagnée d'une traduction bengalie et de la traduction anglaise de Wilkins (2), a paru à Calcutta en 1830, et a été réimprimée en 1845, mais sans la version anglaise. Je ne citerai que pour mémoire une autre édition de Calcutta (1841), dans laquelle il a été fait quelques retranchements (3). La plus ancienne édition de Londres est celle de 1810; elle ne porte aucun nom d'éditeur (4), mais les bibliographes l'attribuent à Wilkins et à Hamilton. Une nouvelle édition sortie des presses de Stephen Austin à Hertford a été donnée, en 1847, par M. Francis Johnson, avec une analyse grammaticale sous forme de glossaire (5). Le texte publié à Bonn, en 1829, par

(1) Hitopades'a or Salutary Instruction. In the original sanskrit. *Scrampore, 1804, in-4°.*

(2) Hitopadesha : a Collection of Fables and Tales in Sanscrit, by VISHNUSARMA, with the Bengali and English translations revised. *Calcutta, 1830, in-8°.*

(3) The Hitopadesha or Salutary Instruction in Sanscrit, containing extracts from various ethical works and divided into four parts, etc. By VISHNUSHARMAN. *Calcutta, 1841, in-8°.*

(4) The Hitopadesa in the Sanscrita language. *London, 1810, in-4°.*

(5) Hitopades'a. The Sanskrit text, with a grammatical analysis, alphabetically arranged. By FR. JOHNSON. *London and Hertford, 1847, in-4°.*

Schlegel et Lassen (1), est l'un des plus répandus en Europe. Ce texte est accompagné de notes critiques, mais la traduction latine annoncée sur le titre n'a pas été donnée.

*Avant d'entreprendre cette traduction, j'ai eu soin de collationner les principales éditions du texte publiées dans l'Inde et en Europe, ainsi qu'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. J'ai pu, en me livrant à ce travail souvent pénible et fastidieux, combler certaines lacunes qui existent dans quelques éditions de l'*Hitopadésa *et donner de ce livre une version complète et fidèle. Je termine ce volume par une sorte d'appendice indiquant les ouvrages dans lesquels se retrouvent la plupart des sujets traités par notre fabuliste. Pour l'histoire de ces divers ouvrages, je renvoie le lecteur à l'Avant-propos placé en tête de ma traduction du* Pantchatantra *(2).*

(1) Hitopadesas id est Institutio salutaris. Textum codd. mss. collatis recensuerunt, interpretationem latinam et annotationes criticas adjecerunt A. G. a Schlegel et Chr. Lassen. *Bonnae ad Rhenum, 1829-1831, in-4°.*

(2) Pantchatantra ou les Cinq Livres, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par Édouard Lancereau. *Paris, 1871, in-8°. Voyez aussi :* Pantschatantra : Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen. Aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen von Theodor Benfey. *Leipzig, 1859, 2 vol. in-8°.*

*Dans l'*Hitopadésa, *comme dans le* Pantchatantra, *chaque livre se compose d'un apologue principal dans lequel sont renfermés d'autres apologues récités par les personnages mis en action. Il n'est même pas rare d'y rencontrer plusieurs fables contenues les unes dans les autres. Le récit des histoires et des apologues est entremêlé d'une foule de sentences, de maximes et de pensées remarquables, extraites des codes des législateurs, des poèmes héroïques, des drames et des recueils de poésie. Le premier livre, intitulé Mitralâbha, ou l'Acquisition des Amis, correspond au deuxième livre du* Pantchatantra. *Il a pour but de démontrer combien il est avantageux de s'unir les uns aux autres. L'apologue principal de ce livre a fourni à La Fontaine le sujet d'une de ses plus jolies fables : le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. Le second livre a pour titre Souhridbhéda, ou la Désunion des Amis, et répond à la première partie du* Pantchatantra. *La fable du Taureau, des deux Chacals et du Lion, qui en est l'apologue principal, a été composée pour faire connaître aux rois combien il est dangereux de prêter l'oreille aux insinuations perfides de ceux qui cherchent à semer la division entre un prince et ses amis les plus fidèles. Le troisième livre, Vigraha, ou la Guerre, est imité du troisième livre du* Pantchatantra. *La fable*

des Cygnes et des Paons, dans laquelle sont encadrés les divers apologues dont se compose cette partie du recueil, sert à démontrer le danger de se fier à des inconnus ou à des ennemis. Enfin, le quatrième livre, intitulé Sandhi, ou la Paix, n'est que la suite du précédent, et il ne se rapporte à aucune des cinq parties du Pantchatantra, *bien qu'il renferme plusieurs contes et apologues empruntés à cet ouvrage.*





PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Gloire au bienheureux Visweswara !

PUISSENT les gens de bien réussir dans leurs entreprises, et obtenir la faveur de ce Dhourdjati sur la tête duquel s'étend un doigt de la lune (1), comme une raie formée par l'écume de la Djâhnavî !

Ce livre, intitulé *Hitopadésa,* donne à celui qui en a entendu la lecture la connaissance de la langue sanscrite et des différentes sortes de style, et la science de la politique.

Le sage doit songer à la science et à la richesse

(1) Selon les Hindous, le disque de la lune est divisé en seize parties, appelées *Kalâs*, dont une est prise par les dieux et les *Pitris*, ou mânes, chaque jour de son déclin.

comme s'il n'était sujet ni à la vieillesse ni à la mort; il doit pratiquer la vertu comme si déjà la mort le saisissait par les cheveux.

De tous les biens, la science est, dit-on, le plus grand, parce qu'on ne peut ni l'enlever à autrui ni l'acheter, et qu'elle est impérissable.

De même qu'une rivière, suivant son cours, mêle ses eaux à celles de l'Océan, de même la science introduit un homme auprès du monarque inaccessible : c'est par elle que l'on arrive au comble de la fortune.

La science donne la modestie; avec la modestie, on acquiert du talent; par le talent, on obtient la richesse; par la richesse, le mérite religieux, et par suite le bonheur.

Il y a deux sciences qui mènent à la gloire : la science des armes et celle des livres; la première est ridicule dans la vieillesse, la seconde est toujours respectable.

L'homme instruit possède toutes les qualités, l'ignorant n'a que des défauts; aussi un seul homme instruit vaut-il mieux que plusieurs milliers d'ignorants.

Comme on ne peut appliquer un ornement sur un vase que lorsqu'il est neuf, ce livre a pour but

d'enseigner la politique aux jeunes gens, en la déguisant sous le voile de la fable.

L'*Acquisition des amis*, la *Désunion des amis*, la *Guerre* et la *Paix*, voilà ce qui est écrit dans ce livre. Le tout est tiré du Pantchatantra et d'un autre Recueil.





HITOPADÉSA

OU

L'INSTRUCTION UTILE.

INTRODUCTION.

Sur les bords de la Bhâguîrathî est située une ville que l'on nomme Pâtalipoutra. Dans cette ville régnait un roi qui possédait toutes les qualités d'un souverain ; il s'appelait Soudarsana. Un jour ce prince entendit quelqu'un réciter les deux slokas suivants :

« La science dissipe bien des doutes; elle nous montre ce qui est caché; elle est l'œil qui découvre tout : celui qui ne la possède pas est un aveugle. »

« La jeunesse, la fortune, la puissance et le manque de réflexion sont quatre choses qui nuisent même séparément, et à plus forte raison quand elles sont réunies toutes les quatre. »

Après avoir entendu ces paroles, le roi, afflig de la conduite de ses fils, qui, au lieu d'étudier les sciences et les lettres, négligeaient de s'instruire et s'écartaient continuellement de la bonne voie, fit les réflexions suivantes :

« A quoi sert-il d'avoir un fils qui n'est ni instruit ni vertueux ? A quoi bon un œil qui ne voit pas, sinon à nous incommoder ? »

« De ces trois choses : n'avoir pas de fils, ou avoir perdu le sien, ou en avoir un ignorant, on doit préférer les deux premières. En effet, elles ne nous affligent qu'une fois, tandis que la dernière nous cause un chagrin continuel. »

« Mieux vaut un avortement, mieux vaut l'abstinence de tout commerce charnel, mieux vaut un enfant mort-né, mieux vaut la naissance d'une fille, mieux vaut une femme ştérile, mieux vaut l'impossibilité d'enfanter, qu'un fils ignorant, eût-il même en partage la beauté et la richesse. »

« L'homme véritablement né est celui dont l'existence est une cause d'illustration pour sa famille. Dans ce monde qui accomplit sa révolution, quel est l'être qui ne renaît pas après sa mort ? »

« Si celle-là est mère qui a donné le jour à un

fils à qui l'enthousiasme ne fait pas tomber la craie des mains quand il commence à énumérer la foule des gens de mérite, dites : Qu'est-ce que la femme stérile ? »

« Celui dont l'esprit ne s'applique ni aux aumônes, ni à la pénitence, ni à la bravoure, ni à la science, ni à l'acquisition de la richesse, n'est qu'un excrément de sa mère. »

« Mieux vaut avoir un seul fils doué de mérite que des centaines de fils ignorants. La lune à elle seule suffit pour dissiper les ténèbres, chose que ne peut faire la foule innombrable des étoiles. »

« A quoi sert-il sur la terre, l'être qui a ravi la jeunesse de sa mère, et qui, en entendant énumérer les gens de bien, ne lève pas le doigt en signe d'admiration ? »

« Celui qui aura accompli une pénitence difficile dans un lieu sacré de pèlerinage devra avoir un fils docile, fortuné, vertueux et sage. »

On a dit :

« Sire, la fortune, une santé toujours bonne, une femme chérie, une femme aimable, un fils docile et la science qui donne la richesse : voilà six choses qui nous rendent heureux dans ce monde. »

« Qui est riche avec beaucoup de fils pareils à de petits boisseaux de grain qui ne remplissent pas le grenier ? Mieux vaut un seul fils qui soutient sa famille et qui fait la gloire de son père. »

« Un père qui fait des dettes est un ennemi ; il en est de même d'une mère qui se conduit mal ; une femme belle est un ennemi ; un fils ignorant est un ennemi. »

« La science, lorsqu'on ne la met pas en pratique, est un poison ; la nourriture devient un poison quand on ne peut pas la digérer ; une réunion est un poison pour le pauvre ; pour un vieillard, une jeune femme est un poison. »

« Celui qui a donné le jour à un homme de mérite devient un objet de respect. A quoi pourrait servir un arc sans corde, le bambou fût-il même exempt de défauts ? »

« Hélas ! hélas ! mon enfant, tu n'as pas étudié pendant toutes ces nuits passées. Aussi es-tu, au milieu des gens instruits, comme une vache qui s'enfonce dans un bourbier. »

Comment pourra-t-on maintenant faire de mes fils des hommes de mérite ?

« Le besoin de nourriture, le sommeil, la crainte et le commerce charnel sont quatre choses

communes à l'homme et à la bête : la vertu, voilà ce qui les distingue ; sans la vertu, l'homme ressemble à la brute. »

« L'existence de l'homme qui ne connaît ni la vertu, ni l'intérêt, ni le plaisir, ni la délivrance finale, est aussi inutile que ces faux mamelons qui pendent au cou de la chèvre (1). »

Mais, dit-on,

« La durée de la vie, les œuvres, la fortune, la science, et la mort elle-même, sont cinq choses créées pour l'être animé pendant qu'il est encore dans le sein de sa mère. »

« Les êtres supérieurs eux-mêmes ont une condition d'existence qui leur est marquée et à laquelle ils ne peuvent se soustraire : ainsi, Nîlakantha est nu, et Hari dort sur le grand serpent. »

« Ce qui ne doit pas arriver n'arrive pas; si une chose doit arriver, il ne peut pas en être autrement. Ce raisonnement est un antidote qui détruit le poison des soucis : pourquoi n'en pas faire usage ? »

(1) Il y a dans le Bengale une espèce de chèvres auxquelles on donne le nom de *Galastanî*, c'est-à-dire *qui a des mamelles à la gorge*. Ces chèvres ont, sous le cou, de petites excroissances de chair qui ressemblent à des mamelles. C'est à cette espèce qu'il est fait allusion dans ce passage.

C'est là le langage des gens paresseux et sans énergie.

« L'homme, en pensant même à la destinée, ne doit pas cesser de faire des efforts par lui-même. Sans efforts, on ne peut tirer de l'huile de la graine du sésame. »

« La Fortune vient au-devant de l'homme actif et vaillant. Dire que c'est le destin qui nous donnera tout, c'est parler en lâche. Laissez le destin de côté, et, ne comptant que sur vos propres forces, montrez de l'énergie. Si, malgré vos efforts, vous ne réussissez pas, qu'aura-t-on à vous reprocher ? »

« De même qu'avec une seule roue un char ne pourrait marcher, de même, sans l'action de l'homme, la destinée ne peut s'accomplir. »

« Les actions commises dans une vie précédente, voilà ce qu'on appelle la destinée. L'homme actif doit donc faire des efforts et montrer de l'énergie. »

« De même qu'un potier, avec une masse d'argile, fait tout ce qu'il veut, de même l'homme règle ses propres actions. »

« Lorsque le destin, sans s'y attendre, trouve devant lui un trésor, il ne le ramasse pas lui-même : il cherche un homme. »

« C'est avec des efforts, et non par des vœux, que

l'on arrive au but qu'on se propose. Les daims ne vont pas se jeter dans la gueule du lion pendant son sommeil. »

« L'enfant bien élevé par ses parents devient un homme de mérite : un fils n'est pas instruit parce qu'il est sorti du sein de sa mère. »

« Un père et une mère qui ne font pas instruire leur enfant sont pour lui des ennemis. Un homme élevé de cette manière ne brille pas dans une réunion : il est comme la grue au milieu des cygnes. »

« Les hommes, même jeunes et beaux et issus d'une illustre famille, ne brillent pas s'ils sont ignorants : ils ressemblent à des kinsoukas sans odeur. »

« Celui qui ne s'est pas instruit par la lecture des livres, et qui n'a pas étudié auprès d'un précepteur, ne brille pas dans une réunion : il est comme les femmes devenues grosses par suite d'un adultère. »

« L'ignorant ne brille dans une réunion que par son costume ; l'ignorant ne brille que tant qu'il ne dit rien. »

Après s'être livré à ces réflexions, le roi convoqua une réunion de pandits. Pandits, leur dit-il,

écoutez mes paroles. Mes fils s'écartent continuellement de la bonne voie et n'étudient pas les sciences et les lettres. Y a-t-il un savant assez habile pour les régénérer en leur enseignant la science de la politique ?

« Le verre, quand il est uni à l'or, acquiert l'éclat de l'émeraude : de même l'ignorant acquiert du talent par la fréquentation des sages. »

« Mon fils, en fréquentant les gens au-dessous de soi, on perd son intelligence ; en fréquentant ses égaux, on reste leur égal ; la fréquentation des hommes supérieurs nous mène à la supériorité. »

Cependant un pandit distingué, nommé Vichnousarman, qui connaissait tous les principes de la science politique aussi bien que Vrihaspati, prit la parole : Sire, dit-il, je puis enseigner la science de la politique à ces princes, vos nobles fils.

« On a beau se donner de la peine pour une chose sans valeur, on n'en peut rien tirer. Quelques efforts que l'on fasse, on ne peut apprendre à la grue à parler comme le perroquet. »

« Mais, dans cette famille, il ne naît aucun enfant dépourvu de qualités. Comment le cristal pourrait-il se produire dans une mine de rubis ? »

Ainsi, en l'espace de six mois, je ferai de vos fils des hommes savants en politique.

Le roi répondit avec respect :

« L'insecte lui-même, quand il est sur une fleur, s'élève au-dessus de la tête des hommes les plus éminents ; une pierre même devient un être divin lorsqu'elle a été consacrée par des hommes supérieurs. »

« Sur la montagne de l'orient, le soleil communique sa clarté aux objets qui l'environnent : ainsi le contact des hommes éminents répand un certain éclat sur l'homme de basse condition même. »

« Si l'on sait distinguer la vertu du vice, on devient vertueux ; si l'on s'attache au vice, on devient méchant. Les rivières, à leur source, ont une eau douce ; dès qu'elles se sont mêlées à l'Océan, leurs eaux ne sont plus bonnes à boire. »

Personne ne pourrait mieux que vous enseigner la science de la politique à mes fils.

En disant ces mots, le roi confia respectueusement ses fils à Vichnousarman. Le pandit se présenta devant les jeunes princes, qui se reposaient tranquillement sur la terrasse du palais, et débuta en ces termes :

« La science est sans contredit le plus bel ornement de l'homme ; la science est un trésor caché ; la science est un ami qui nous accompagne dans nos voyages ; la science est une ressource inépuisable ; la science mène à la gloire et charme toute une réunion ; la science est l'œil suprême ; la science nous fait vivre dans ce monde : sans la science, l'homme est une brute. »

« Une contrée privée du Gange est une contrée stérile ; une famille dépourvue de science est une famille détruite ; une femme qui n'a point d'enfants est une femme morte ; un sacrifice qui n'est pas accompagné de présents est un sacrifice inutile. »

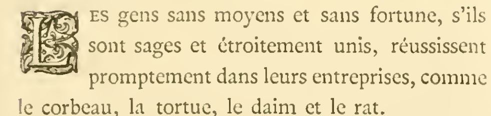
« Les gens sensés passent le temps à se distraire par la lecture des poètes, tandis que les ignorants le passent à se livrer au vice, à dormir ou à se quereller. »

Je vais donc, pour amuser vos seigneuries, raconter la jolie fable du corbeau, de la tortue et de leurs amis. — Racontez-la, répondirent les jeunes princes. — Écoutez, reprit Vichnousarman, je commence le Mitralâbha ; en voici le premier sloka :



LIVRE PREMIER.

MITRALABHA OU L'ACQUISITION DES AMIS.



Les gens sans moyens et sans fortune, s'ils sont sages et étroitement unis, réussissent promptement dans leurs entreprises, comme le corbeau, la tortue, le daim et le rat.

Comment cela ? dirent les jeunes princes. Vichnousarman raconta la fable suivante :

I. — LE CORBEAU, LE RAT, LA TORTUE ET LE DAIM.

Sur le bord de la Godâvarî, il y avait un grand sâlmali. Les oiseaux venaient, de tous les points de l'espace, chercher un abri sur cet arbre, lorsque arrivait la nuit. Un jour, au moment où les ténèbres se dissipaient, et que Tchandramas, divin amant du lotus, se

retirait derrière le sommet de la montagne du couchant, un corbeau nommé Laghoupatanaka aperçut à son réveil un oiseleur qui s'approchait comme un second génie de la mort. Il l'examina et se dit en lui-même : Voilà, dès le matin, une mauvaise rencontre ; elle me présage je ne sais quoi de fâcheux. En disant ces mots, il prit son vol, tout tremblant, afin d'épier les démarches de l'oiseleur.

« Tous les jours, mille causes de chagrin et cent sujets de crainte viennent assaillir l'ignorant ; mais il n'en est pas ainsi du sage. »

D'ailleurs, voici ce que doivent faire ceux qui vivent dans ce monde :

« Chaque jour, en nous levant, nous devons penser qu'un grand danger nous menace, et nous faire cette question : De la mort, de la maladie ou du chagrin, que nous arrivera-t-il aujourd'hui ? »

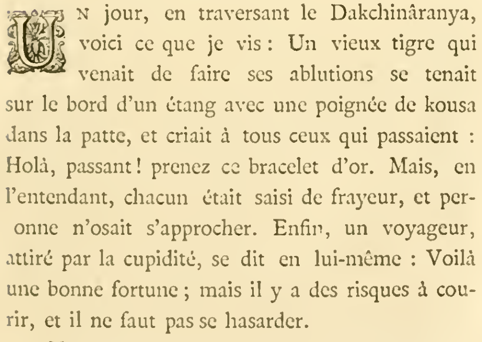
Cependant l'oiseleur sema des grains de riz sur le sol et tendit un filet ; puis il se tint caché. Au même instant, le chef d'une troupe de pigeons, nommé Tchitragrîva, traversant les airs avec sa suite, aperçut les grains de riz. Comme les pigeons voulaient aller les ramasser, il leur dit : Comment

se fait-il qu'il y ait du riz dans cette forêt inhabitée ? C'est à quoi nous devons réfléchir. Quant à moi, je ne vois là rien de bon. Si nous convoitons ces grains de riz avec tant d'avidité, nous éprouverons le même sort qu'un voyageur.

Ce voyageur, séduit par l'appât d'un bracelet, s'enfonça dans un bourbier, et fut pris par un vieux tigre, qui le dévora.

Comment cela? dirent les pigeons. Tchitragrîva raconta la fable suivante :

II. — LE TIGRE ET LE VOYAGEUR.



Un jour, en traversant le Dakchinâranya, voici ce que je vis : Un vieux tigre qui venait de faire ses ablutions se tenait sur le bord d'un étang avec une poignée de kousa dans la patte, et criait à tous ceux qui passaient : Holà, passant ! prenez ce bracelet d'or. Mais, en l'entendant, chacun était saisi de frayeur, et peronne n'osait s'approcher. Enfin, un voyageur, attiré par la cupidité, se dit en lui-même : Voilà une bonne fortune ; mais il y a des risques à courir, et il ne faut pas se hasarder.

« Toute démarche que l'on fait pour obtenir un

bien que l'on désire d'un être que l'on redoute est une cause de malheur. L'ambroisie même devient un poison mortel si elle est mêlée avec du poison. »

Cependant tous les efforts que l'on tente pour arriver à la fortune ne sont jamais accompagnés de certitude.

« L'homme, s'il se laisse arrêter par la crainte, n'obtient jamais le bonheur; lorsque au contraire il surmonte toute hésitation, s'il survit, il parvient à la fortune. »

Je vais voir ce que c'est. Puis il dit à haute voix : Où est ton bracelet ? Le tigre allongea la patte et le lui montra. Comment puis-je me fier à un animal féroce comme toi ? lui dit le voyageur. — Écoutez, répondit le tigre : autrefois, dans ma jeunesse, j'ai été cruel ; après avoir dévoré une foule de gens et de bestiaux, j'ai vu mourir mes enfants et mes femmes, et je suis resté sans famille. Alors une personne pieuse me conseilla de pratiquer la charité et les autres devoirs religieux. J'ai suivi ce conseil, et, maintenant, je fais mes ablutions et je suis charitable. Je suis vieux, je n'ai plus ni griffes ni dents : comment puis-je inspirer de la défiance ?

« La célébration du sacrifice, l'étude des livres sacrés, la pratique des aumônes, les austérités, la véracité, la constance, la patience et le désintéressement : voilà ce qui constitue la voie que l'on doit suivre, et ce qu'on appelle les huit espèces de devoirs. »

« Parmi ces vertus, les quatre premières peuvent être pratiquées par hypocrisie; mais les quatre autres ne se rencontrent que dans une âme élevée. »

J'ai renoncé à la cupidité, au point que je veux donner à n'importe qui ce bracelet d'or que je tiens. Mais, dit-on, le tigre mange l'homme : telle est l'opinion du monde, et cette opinion est difficile à détruire.

« Les hommes, toujours disposés à se former leurs opinions les uns d'après les autres, nous proposent comme des exemples de vertu une entremetteuse qui donne des leçons de sagesse, et un brâhmane qui s'est rendu coupable du meurtre d'une vache. »

J'ai aussi étudié les Dharmasâstras.

Écoutez :

« La nourriture est, pour l'homme qui a faim, ce qu'est la pluie pour un sol desséché. Fils de Pan-

dou, la bienfaisance qui s'exerce à l'égard du pauvre s'exerce toujours avec fruit. »

« Si notre existence nous est chère, les autres êtres ne tiennent pas moins que nous à la vie. C'est en jugeant d'après eux-mêmes que les hommes vertueux éprouvent de la pitié pour le reste des créatures. »

« En fait de refus et de dons, de bonheur et de malheur, de plaisir et de peine, l'homme trouve dans la comparaison qu'il fait entre lui-même et les autres créatures une règle de conduite qui lui indique ce qu'il doit faire. »

« La véritable science consiste à regarder la femme d'un autre comme une mère, le bien d'autrui comme de la poussière, et les autres êtres comme soi-même. »

Vous êtes pauvre : c'est pour cette raison que je veux vous donner ce bracelet.

On a dit :

« Fils de Kountî, soulage les pauvres et ne donne pas au riche. Les médicaments conviennent au malade ; mais à quoi bon les médicaments pour celui qui se porte bien ? »

« Il faut être charitable, et la charité bien faite est celle que l'on exerce à l'égard des gens recon-

naissants, et qui réunit les trois conditions de lieu, de temps et de mérite. »

Faites donc vos ablutions dans cet étang, et prenez ce bracelet d'or.

Le voyageur, entraîné par la cupidité, se laissa séduire par ces paroles ; mais à peine fut-il entré dans l'étang pour y faire ses ablutions, qu'il s'embarrassa dans un bourbier d'où il ne put se retirer. Ah ! ah ! dit le tigre en le voyant dans cette position, vous vous êtes enfoncé dans un bourbier : je vais vous tirer de là.

En disant ces mots, il s'approcha doucement et saisit le voyageur. Celui-ci fit les réflexions suivantes :

« Il n'importe que le méchant dise qu'il étudie le Dharmasâstra et lit les Védas : l'instinct naturel domine en lui, de même que le lait des vaches est naturellement doux. »

« Les œuvres de ceux qui n'ont dompté ni leurs sens ni leur esprit ressemblent à un bain que l'on ferait prendre à un éléphant. Sans les œuvres, la science n'est qu'un fardeau inutile, comme une parure sur une femme que l'on n'aime pas. »

J'ai eu tort de me fier à un animal si féroce.

On a dit :

« Il ne faut se fier ni aux rivières, ni aux gens armés, ni aux animaux qui ont des griffes ou des cornes, ni aux femmes, ni aux princes. »

« Les penchants naturels d'un chacun doivent être mis à l'épreuve, non pas les autres qualités : en effet, le naturel l'emporte sur toutes les qualités et se place à la tête. »

« La lune, qui parcourt l'espace, qui nous purifie de nos souillures, qui brille de mille rayons lumineux et marche environnée des étoiles, la lune elle-même, subissant l'influence du destin, est dévorée par Râhou. Quel est l'être qui peut échapper à la destinée écrite sur son front ? »

Tout en faisant ces réflexions, le voyageur fut tué et dévoré par le tigre.

Voilà pourquoi je dis : Un voyageur séduit par l'appât d'un bracelet, etc. Aussi ne faut-il jamais rien faire sans avoir bien réfléchi.

« Un aliment bien digéré, un fils qui a du discernement, une femme bien gouvernée, un prince fidèlement servi, une parole dite avec réflexion et une action bien pesée, sont autant de choses qui ne peuvent devenir mauvaises, même au bout d'un long espace de temps. »

En entendant ces paroles, un des pigeons s'é-

cria d'un ton arrogant : Ah ! qu'est-ce qu'il nous dit ?

Sans doute, dans une circonstance malheureuse, on doit écouter les avis d'un vieillard ; mais, s'il fallait toujours agir avec autant de circonspection, on n'oserait pas même chercher sa nourriture.

« Sur cette terre, on ne peut rien se procurer sans alarmes, pas même la nourriture et la boisson. Alors, dans quel cas faut-il agir, et comment vivre ? »

On a dit :

« L'envieux, le médisant, celui qui n'est jamais satisfait, l'homme irascible, celui qui a toujours peur et celui qui vit aux dépens d'autrui, ont tous les six une destinée malheureuse. »

A ces mots, tous les pigeons se jetèrent sur les grains de riz.

« Les hommes même les plus versés dans la science et dans la connaissance des Védas, et capables de lever toute espèce de doutes, éprouvent de l'affliction dès qu'ils se laissent égarer par la cupidité. »

« De la cupidité vient la colère ; de la cupidité naît le désir ; de la cupidité résultent la folie et la mort ; la cupidité est la cause du crime. »

« L'existence d'une biche d'or est une chose qui n'est pas dans la nature : cependant Râma eut le désir d'une pareille biche. Lorsque le temps de l'adversité est venu, l'intelligence des héros eux-mêmes se trouble. »

Au même instant, les pigeons se trouvèrent pris dans le filet, et ils accablèrent de reproches celui qui, par ses conseils, les avait fait tomber dans le piège.

« Il ne faut jamais se mettre à la tête des autres : car, si l'entreprise réussit, on n'en obtient pas une meilleure part ; et, si elle vient à échouer, c'est le chef qui est la victime. »

On a dit :

« Ne pas dompter ses sens, c'est ce qu'on appelle prendre le chemin qui conduit à l'infortune ; les vaincre, c'est entrer dans la voie de la prospérité. Que chacun choisisse entre ces deux routes celle qui lui plaît. »

Ce n'est pas sa faute, dit Tchitragrîva en les entendant faire des reproches à leur compagnon.

« Celui qui nous veut du bien est quelquefois la cause des malheurs qui nous arrivent : ainsi la jambe de sa mère devient un poteau pour le veau que l'on y attache. »

« Le véritable ami est celui qui peut nous retirer du malheur lorsque nous y sommes tombés, et qui ne sait mettre aucun retard quand il s'agit de chercher un moyen de nous sauver. »

Dans l'adversité, le découragement est une marque de lâcheté. Montrons donc de la résolution et cherchons un moyen de salut.

« Le courage dans l'adversité, la modération dans la prospérité, l'éloquence dans une assemblée, la bravoure dans le combat, l'ambition de la gloire et l'application à l'étude des Védas, voilà ce que la nature a mis dans les grandes âmes. »

« Celui qui ne montre ni joie dans la prospérité ni abattement dans l'infortune, et qui déploie de la valeur dans le combat, est une sorte de merveille qui porte la marque distinctive (1) des trois mondes : il est rare qu'une mère donne le jour à un pareil fils. »

« Dans ce monde, l'homme qui désire la prospérité doit éviter six défauts ; ce sont : la nonchalance, la paresse, la crainte, la colère, l'oisiveté et la lenteur. »

(1) Littéralement : *le tilaka des trois mondes.* Le tilaka est un signe que les Hindous se peignent sur le front, comme ornement ou comme marque de distinction de secte.

Maintenant, voici ce qu'il faut faire : envolons-nous tous d'un commun accord, et emportons le filet.

« La réunion de petites choses conduit à un grand résultat : des brins d'herbe tressés en forme de corde suffisent pour attacher un éléphant furieux. »

« Ce que l'homme peut faire de mieux est de s'unir avec les siens, si chétifs qu'ils soient. Les grains de riz ne peuvent germer lorsqu'ils sont dépouillés de leur pellicule. »

Dès qu'il eut fait ces réflexions, tous les pigeons prirent leur vol et enlevèrent le filet. L'oiseleur, les voyant de loin emporter son filet, se mit à leur poursuite en disant :

Ces oiseaux ont réuni leurs efforts et enlèvent mon filet ; mais, lorsqu'ils s'abattront, ils tomberont en mon pouvoir.

Il les perdit de vue presque aussitôt et s'arrêta. Les pigeons, voyant l'oiseleur s'arrêter, demandèrent ce qu'ils devaient faire. Tchitragrîva leur dit :

« Une mère, un ami, un père, ont pour nous une affection qui prend sa source dans la nature ; mais il y a encore d'autres personnes qui nous

témoignent de la bienveillance pour des raisons particulières. »

J'ai pour ami un roi des rats nommé Hiranyaka, qui habite une belle forêt sur les bords de la Gandakî. Il rongera notre filet avec ses dents. A ces mots, ils se dirigèrent tous vers le trou d'Hiranyaka. Celui-ci, redoutant toujours quelque dommage, s'était creusé pour demeure un trou qui avait cent issues.

Prévoyant les dangers à venir, un vieux rat, savant en politique, habitait un trou qui avait cent issues.

Hiranyaka fut effrayé à l'approche des pigeons, et resta silencieux. Eh bien! dit Tchitragrîva, mon ami Hiranyaka, tu ne nous dis rien? Hiranyaka, reconnaissant cette voix, s'élança hors de son trou. Ah! s'écria-t-il, que je suis heureux de voir mon cher ami Tchitragrîva!

« Dans ce monde, il n'y a pas un homme plus heureux que celui qui converse avec un ami, qui demeure avec un ami, qui s'entretient avec un ami. »

En voyant les pigeons pris dans le filet, il resta un instant tout stupéfait; puis il demanda ce que cela voulait dire.

Mon ami, dit Tchitragrîva, c'est la conséquence de notre conduite dans une vie précédente.

« Ces différentes circonstances, savoir : pour quelle cause, par quel moyen, de quelle manière, à quel moment, de quelle espèce, dans quel espace de temps et dans quel lieu on a commis une bonne ou une mauvaise action, ces circonstances sont l'effet de la volonté de Vidhâtri. »

« La maladie, le chagrin, les angoisses, la captivité et les malheurs, tels sont les fruits que les mortels recueillent de l'arbre de leurs fautes. »

A ces mots, Hiranyaka s'approcha bien vite pour ronger les liens qui retenaient Tchitragrîva. Non, non, mon ami, dit celui-ci ; ronge d'abord les liens de mes sujets, ensuite tu couperas les miens. — Je suis faible, répondit Hiranyaka, et mes dents sont tendres : comment pourrai-je les délivrer ? Je vais donc, tandis que mes dents ne sont pas encore brisées, ronger tes liens, et aussitôt après je rongerai les leurs comme je pourrai. — Fais comme je te dis, reprit Tchitragrîva ; coupe leurs liens autant que tes forces te le permettent. — Se sacrifier pour sauver ses sujets, dit Hiranyaka, c'est une chose que n'approuvent pas les gens habiles en politique.

« Il faut conserver ses richesses pour les moments de détresse, sacrifier ses richesses pour sauver ses femmes, et sacrifier ses femmes et ses richesses pour son propre salut. »

« La vertu, l'intérêt, le plaisir et la délivrance finale ne peuvent exister pour nous sans la vie : en perdant la vie, on perd tout; en la conservant, que ne conserve-t-on pas ? »

Mon ami, répondit Tchitragrîva, ce sont là les maximes de la politique; mais moi, je ne puis voir souffrir mes sujets. Voici donc ce que je dis :

« Le sage doit sacrifier sa fortune et sa vie même pour sauver son prochain : il vaut mieux faire ce sacrifice dans un but louable, puisqu'on ne peut échapper à la mort. »

Voici encore une raison toute particulière :

« Ils sont mes égaux en naissance, en fortune et en puissance. Dis-moi, quel sera le fruit de ma grandeur, et quand pourrai-je recueillir ce fruit ? »

« Lors même qu'ils n'ont aucun moyen de subsister, ils ne m'abandonnent pas. Sauve donc la vie de mes sujets, au prix même de mes jours. »

« Mon ami, ne t'occupe pas de ce corps périssable et composé de chair, d'urine, d'excréments et d'os; sauve plutôt ma réputation. »

Considère encore ceci :

« Si ce qui est périssable peut devenir éternel, si un être impur peut arriver à la pureté, et si le corps peut atteindre à la gloire, que ne peut-on pas alors obtenir ? »

« Il y a entre le corps et les qualités morales une énorme différence : le corps périt en un instant, tandis que les qualités durent jusqu'à la fin d'un kalpa. »

En entendant ces paroles, Hiranyaka fut satisfait, et il s'écria avec joie : Très bien ! mon ami, très bien ! Puisque tu montres tant d'amour pour tes sujets, tu es digne de régner, même sur les trois mondes. En disant ces mots, il se mit à ronger les liens qui retenaient les pigeons ; puis il leur rendit ses respects, et, s'adressant à Tchitragrîva : Mon ami, lui dit-il, puisqu'il est dans notre destinée de rencontrer ici-bas des pièges et des filets, il faut toujours craindre quelque accident et ne pas faire mépris de soi-même.

« L'oiseau, qui voit sa proie à la distance de plus de cent yodjanas, n'aperçoit pas le piège qu'on lui tend, lorsque son heure est venue. »

« En voyant la lune et l'astre du jour saisis et tourmentés par Râhou, l'éléphant et le serpent

captifs, et les sages dans l'indigence, ma pensée est de m'écrier : Ah ! que le destin est puissant ! »

« Les oiseaux, qui parcourent les points les plus retirés de la région des airs, ne peuvent pas échapper au malheur ; les poissons sont pris au fond des eaux, et jusque dans l'Océan, par l'adresse des pêcheurs. Dans ce monde, qu'est-ce que se mal ou se bien conduire ? quelle vertu peut nous assurer une existence durable ? La mort étend sa main sur nous pour nous perdre, et nous saisit, même de loin. »

Après avoir fait cette leçon à Tchitragrîva, Hiranyaka s'acquitta envers lui des devoirs de l'hospitalité et l'embrassa. Le pigeon prit ensuite congé de lui, et partit avec sa suite pour les contrées où il voulait aller.

Il faut se faire des amis de toutes espèces, et par centaines. Voyez : les pigeons furent délivrés par le rat, leur ami.

Hiranyaka rentra dans son trou.

Le corbeau Laghoupatanaka, témoin de ce qui s'était passé, fut transporté d'admiration, et s'écria : Hiranyaka, tu es digne de louange, et je veux t'avoir pour ami. Accorde-moi donc ton amitié. — Qui es-tu ? lui dit Hiranyaka du fond de son trou.

— Je suis un corbeau, répondit-il, et je me nomme Laghoupatanaka. — Quelle amitié puis-je contracter avec toi ? reprit Hiranyaka en souriant.

Dans ce monde, le sage ne doit former que des liaisons conformes à la nature. Je suis la proie, tu es le mangeur : comment l'amitié pourrait-elle exister entre nous ?

Toute liaison entre l'être qui est la proie et celui qui dévore est une cause de malheur. Un daim pris dans un piège par la ruse d'un chacal fut sauvé par un corbeau.

Comment cela ? dit le corbeau. Hiranyaka raconta la fable suivante :

III. — LE DAIM, LE CHACAL ET LE CORBEAU.



ANS le pays de Magadha, il y a une grande forêt que l'on nomme Tchampakavatî. Dans cette forêt habitaient un daim et un corbeau unis depuis longtemps par une étroite amitié. Un jour que le daim, gros et gras, errait en liberté, il fut aperçu par un chacal. En le voyant, le chacal se dit en lui-même : Ah ! comment pourrai-je manger la chair délicate de ce daim ? Il faut essayer... je vais d'abord chercher à

gagner sa confiance. Cette réflexion faite, il s'approcha du daim et lui dit : Mon ami, je te salue. — Qui es-tu ? lui dit le daim. — Je suis un chacal, répondit celui-ci, et je me nomme Kchoudrabouddhi. Je suis sans parents, et je vis seul, comme un mort, dans cette forêt. Maintenant que j'ai rencontré en toi un ami, je ne suis plus sans famille, et je rentre au nombre des vivants. Je veux être désormais ton compagnon et passer ma vie avec toi. — J'y consens, dit le daim. Lorsque l'astre divin qui répand la lumière se fut retiré derrière la montagne du couchant, les deux nouveaux amis allèrent ensemble vers l'habitation du daim. Là demeurait aussi, sur les branches d'un tchampaka, un corbeau nommé Soubouddhi, lequel était un vieil ami du daim. Mon ami, dit le corbeau en les voyant tous les deux, quel est cet animal qui t'accompagne ? — C'est, répondit le daim, un chacal qui vient nous demander notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, nous ne devons pas accorder notre confiance à l'étranger qui vient vers nous sans aucun motif : cela ne vaut rien.

On a dit :

Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère. La

perfidie d'un chat causa la mort du vautour Djaradgava.

Comment cela? dirent le daim et le chacal. Le corbeau raconta la fable suivante :

IV. — LE VAUTOUR, LE CHAT ET LES OISEAUX.


UR le bord de la Bhâguîrathî, au haut du mont Gridhrakoûta, il y avait un grand figuier (1). Dans le creux de cet arbre demeurait un vautour nommé Djaradgava, que le sort avait privé de ses serres et de ses yeux. Les oiseaux qui habitaient l'arbre, émus de compassion, lui donnaient pour subsister une portion de leur nourriture : c'était avec cela qu'il vivait. Un jour, un chat, nommé Dîrghakarna, vint en ce lieu pour manger les petits des oiseaux. A son approche, les petits oiseaux, effrayés, poussèrent un cri d'alarme. Qui va là? demanda Djaradgava dès qu'il eut entendu ce cri. Dîrghakarna, apercevant le vautour, fut saisi de frayeur. Ah! je suis perdu! dit-il.

« Il faut redouter le danger avant qu'il vous

(1) *Parkatî*, figuier à feuilles ondulées *(Ficus infectiosa, Ficus venosa)*.

menace, et, lorsqu'il voit le danger venu, l'homme doit prendre un parti convenable. »

Maintenant, je suis trop près pour pouvoir m'échapper. Eh bien ! quoi qu'il doive m'arriver, je vais m'approcher de lui et essayer de gagner sa confiance. Tout en faisant ces réflexions, il aborda le vautour et lui dit : Maître, je vous salue. — Qui es-tu ? demanda le vautour. — Je suis un chat, répondit Dîrghakarna. — Éloigne-toi, reprit le vautour ; sinon, je te tuerai. — Cependant, dit le chat, écoutez-moi, et ensuite, si je mérite la mort, vous me tuerez.

« Pourquoi faire mourir quelqu'un ou le traiter avec honneur, selon qu'il est de telle ou telle race ? Il faut connaître la conduite d'une personne pour juger si elle mérite la mort ou les honneurs. »

Dis-moi, reprit le vautour, pourquoi es-tu venu ? — Tous les jours, répondit le chat, je fais mes ablutions ici, sur le bord du Gange ; je m'abstiens de viande ; je suis brahmatchârî, et j'accomplis la pénitence du Tchandrâyana. J'entends continuellement tous les oiseaux vous vanter comme un personnage voué à l'étude de la loi et digne de confiance. Vous êtes vieux par la science non moins

que par l'âge : je suis venu ici pour m'instruire sur la religion et la morale. Est-il donc vrai que vous connaissez si bien la loi, puisque vous voulez me tuer, moi, votre hôte? Voici le devoir d'un maître de maison :

« Il faut accorder l'hospitalité même à un ennemi, et le recevoir d'une manière convenable, lorsqu'il vient dans notre maison. L'arbre ne refuse pas l'abri de son ombrage au bûcheron. »

Si l'on n'a rien, on doit au moins, pour faire honneur à son hôte, l'accueillir avec des paroles d'amitié.

« Des herbes, une place pour se reposer, de l'eau et de l'affabilité : voilà quatre choses qui ne manquent jamais dans la maison des gens de bien. »

« Qu'un enfant, un vieillard ou un jeune homme se présente chez vous, vous devez le recevoir avec honneur : car, pour tout le monde, un hôte est un personnage digne de vénération. »

« Les gens de bien sont compatissants, même à l'égard des êtres les plus méprisables. La lune ne refuse pas sa lumière à la demeure du tchandâla. »

« L'hôte qui sort de chez vous déçu dans ses

espérances vous laisse ses fautes, et, en s'en allant, emporte avec lui le mérite de vos bonnes actions. »

« L'homme de la dernière classe et de la plus basse condition, lorsqu'il se présente chez vous, doit être reçu avec honneur et d'une manière convenable : un hôte, dans sa personne, représente tous les dieux. »

Les chats aiment la viande, dit le vautour, et il y a des petits oiseaux sur cet arbre. Voilà pourquoi je te parle ainsi. A ces mots, le chat se prosterna à terre, et, passant ses pattes sur ses oreilles, il s'écria : Krichna ! Krichna ! j'ai étudié le Dharmasâstra, j'ai renoncé aux passions, et j'ai fait vœu d'accomplir une pénitence difficile. Quoique les Dharmasâstras diffèrent d'opinion sur certains points, ils s'accordent cependant tous à dire que le premier des devoirs est de ne faire de mal à personne.

« Les hommes qui s'abstiennent de faire du mal à qui que ce soit, qui supportent tout avec patience et accordent leur protection à tout le monde, vont dans le ciel. »

« La vertu est le seul ami qui nous suive après notre mort : tout le reste périt avec le corps. »

« Lorsqu'un être dévore la chair d'un autre, voyez la différence qui existe entre les deux : le premier éprouve le plaisir d'un moment, l'autre perd la vie. »

« Si nous songeons à la douleur qu'éprouve l'homme quand il réfléchit qu'il faut mourir, cette pensée suffit pour nous faire épargner même notre ennemi. »

« On peut emplir son ventre avec les herbes que la forêt produit d'elle-même. Qui donc, pour assouvir sa faim, voudrait commettre un grand crime ? »

Après avoir ainsi gagné la confiance du vautour, le chat demeura dans le creux de l'arbre. Au bout d'un certain temps, il allait tous les jours prendre les petits des oiseaux, les emportait dans son trou et les mangeait. Les oiseaux, affligés et désolés de la perte de leurs petits, firent des recherches de tous les côtés. Voyant ce qui se passait, le chat abandonna son trou et se sauva. Les oiseaux, après avoir cherché partout, trouvèrent les os de leurs petits dans le creux de l'arbre. Aussitôt ils s'écrièrent :

C'est ce Djaradgava qui a mangé nos petits !

Puis, convaincus que le vautour était le cou-

pable, ils foudirent tous ensemble sur lui et le tuèrent.

Voilà pourquoi je dis : Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère, etc.

A ces mots, le chacal se fâcha, et dit au corbeau :

Le jour où le daim vous a vu pour la première fois, il ne connaissait pas non plus votre famille et votre caractère. Comment donc se fait-il qu'il existe entre vous et lui une amitié de plus en plus grande ?

« Là où il n'y a pas un savant, l'homme d'un savoir médiocre doit être vénéré : dans un pays qui manque d'arbres, l'éranda lui-même est considéré comme un arbre. »

« Cet homme est-il un des nôtres ou est-ce un étranger ? Voilà comment raisonnent les petits esprits. Pour les hommes généreux, le monde entier n'est qu'une seule famille. »

Soyez mon ami comme ce daim. — A quoi bon cette discussion ? dit le daim ; restons tous les trois ensemble, et passons agréablement le temps en conversations intimes.

« Un homme n'est pas l'ami ou l'ennemi d'un

autre homme : c'est la manière d'agir qui fait les amis et les ennemis. »

Je le veux bien, répondit le corbeau. Les trois amis partaient le matin et allaient où bon leur semblait. Un jour, le chacal tira le daim à l'écart, et lui dit : Mon ami, dans un endroit de cette forêt, il y a un champ rempli de blé ; je vais t'y conduire et te le montrer. Lorsque le chacal lui eut montré ce champ, le daim alla y paître tous les jours. Cependant le maître du champ, voyant son blé mangé, tendit des lacs. Le daim, étant retourné au champ, se trouva pris, et se dit en lui-même : Me voilà pris dans le piège du chasseur comme dans le lacet de la mort. Qui pourra me tirer de là, si ce n'est un ami ? Sur ces entrefaites, le chacal arriva, et, tout en s'approchant : Grâce à ma ruse, pensa-t-il, mes désirs sont accomplis et ont porté leur fruit. Lorsqu'il sera dépecé, ses os couverts de chair et de sang deviendront ma proie, et j'aurai de quoi bien me régaler. Le daim, dès qu'il l'aperçut, fut transporté de joie et lui dit : Mon ami, coupe les liens qui me retiennent, et délivre-moi bien vite.

« On reconnaît un ami dans l'adversité, un héros dans le combat, un honnête homme dans le

payement d'une dette ; c'est quand on a perdu sa fortune qu'on reconnaît une femme dévouée ; c'est dans le malheur qu'on reconnaît un parent. »

« Celui qui nous reste fidèle dans la prospérité et dans l'infortune, pendant la famine et les temps de calamités, et qui ne nous abandonne ni à la cour du prince ni au cimetière, est un véritable ami. »

Ces liens sont solides, pensa le chacal après les avoir examinés plusieurs fois ; puis il dit au daim : Mon ami, ces lacs sont faits de cordes à boyaux ; c'est aujourd'hui le jour consacré au soleil : comment pourrais-je les toucher avec mes dents? Mon ami, si tu le veux bien, je ferai demain matin ce que tu me diras. En disant ces mots, il alla se cacher non loin de là.

Cependant, lorsque le soir fut venu, le corbeau, ne voyant pas revenir le daim, alla de tous côtés à sa recherche. En le voyant dans cet état, il lui dit : Mon ami, que vois-je ? — Voilà, répondit le daim, ce que m'a valu le mépris des conseils d'un ami.

« Celui qui n'écoute pas les avis d'un ami bienveillant voit le malheur près de lui et fait la joie de ses ennemis. »

« Ceux qui sont arrivés au terme de leur existence ne peuvent plus sentir l'odeur d'une lampe qu'on éteint, ni entendre les conseils d'un ami, ni voir l'étoile Aroundhatî. »

Où est ce perfide? demanda le corbeau.

— Il est ici, répondit le daim, et il veut manger ma chair.

— Je te l'avais dit, reprit le corbeau.

« Si quelqu'un nous dit : Je suis incapable de faire du mal, ce n'est pas là une raison pour nous fier à lui. Les gens de bien eux-mêmes ont tout à craindre des méchants. »

« Il faut fuir l'amitié d'un homme qui cherche à nous nuire en secret, et qui, en face, nous tient un langage flatteur. Un pareil ami est un vase de poison dont les bords sont couverts de lait. »

Chacal perfide et misérable ! qu'as-tu fait? s'écria ensuite le corbeau en poussant un long soupir.

« Malheureux que nous sommes! pourquoi faut-il que, dans ce monde, nous nous laissions prendre à de belles paroles et séduire par de faux services? pourquoi faut-il que nous soyons trompés dans notre espoir et dans notre confiance? »

« Divine Vasoudhâ, comment peux-tu porter le

perfide qui exerce sa méchanceté contre un ami dévoué, confiant et sincère ? »

« Il ne faut contracter aucune amitié, aucune liaison avec le méchant. Le charbon brûle lorsqu'il est chaud ; quand il est froid, il noircit la main. »

Voici le caractère du méchant :

« En face de vous, il rampe à vos pieds ; en arrière, il vous déchire. Il fait entendre doucement à votre oreille un agréable murmure ; s'il trouve une ouverture, il y pénètre aussitôt avec audace. Le moucheron agit tout comme le méchant. »

« L'homme méchant et flatteur doit être un objet de défiance : il a du miel sur l'extrémité de la langue ; mais, dans son cœur, il renferme le poison hâlâhala. »

Le lendemain matin, le corbeau vit arriver le maître du champ, un bâton à la main. Mon ami, dit-il au daim, fais le mort, retiens ta respiration, raidis tes membres et reste immobile ; je vais te becqueter les yeux, et, lorsque je pousserai un cri, tu te relèveras bien vite et tu prendras la fuite. Le daim suivit le conseil du corbeau. Le maître du champ, lorsqu'il le vit dans cet état, ouvrit des yeux étincelants de joie. Ah ! s'écria-t-il, tu es mort de toi-même ! En disant ces mots, il débar-

rassa le daim des liens qui le retenaient, et se mit en devoir de ramasser ses lacs. Le daim, entendant le cri du corbeau, se releva aussitôt et se sauva. Le maître du champ lança son bâton contre lui; mais, au lieu de l'atteindre, il tua le chacal.

On a dit :

« Dans l'espace de trois ans, de trois mois, de trois quinzaines, de trois jours, on trouve dans ce monde le châtiment d'un grand crime ou la récompense d'un grand acte de vertu. »

Voilà pourquoi je dis : Toute liaison entre l'être qui est la proie et celui qui dévore est une cause de malheur, etc.

Le corbeau répondit :

En te mangeant, je ne trouverais pas en toi une nourriture abondante; tandis qu'en te laissant vivre, je vivrai exempt de faute, comme Tchitragrîva.

Dans les animaux même, on voit exister une confiance mutuelle entre ceux dont le seul but est le bien. Chez les bons, la confiance est le résultat d'un penchant naturel vers la vertu : je citerai comme exemple l'amitié qui vous unit, toi et Tchitragrîva.

« Même dans la colère, le cœur de l'homme de bien ne change pas. Un brandon d'herbes sèches ne pourrait chauffer les eaux de l'Océan. »

Mais, reprit Hiranyaka, tu es un animal inconstant, et, avec un être inconstant, il ne faut jamais se lier.

On a dit :

« Le chat, le buffle, le bélier, le corbeau et l'homme vil doivent toute leur force à la confiance que l'on a en eux : il ne faut jamais se fier à de pareils êtres. »

D'ailleurs tu es mon ennemi, et l'on a dit :

« Avec un ennemi, il ne faut pas contracter même l'alliance la plus solide. L'eau, si chaude qu'elle soit, éteint le feu. »

« Il faut fuir le méchant, même lorsqu'il possède l'ornement de la science. Un serpent paré d'une pierre précieuse serait-il pour cela moins redoutable ? »

« Ce qui est impossible n'est pas possible ; ce qui est possible l'est toujours. Un char ne peut point aller sur l'eau, ni un bateau sur la terre ferme. »

« Quelque fortune qu'il possède, celui qui accorde sa confiance à des ennemis et à des femmes

qui n'ont pour lui aucun attachement est bien près de sa ruine. »

Je sais tout cela, répondit Laghoupatanaka; mais telle est ma résolution : il faut absolument que je sois ton ami; sinon, je me laisserai mourir de faim.

« Le méchant est comme le vase de terre, que l'on brise aisément et dont on rejoint difficilement les morceaux; mais l'homme de bien ressemble au vase d'or, que l'on brise avec peine et que l'on raccommode avec facilité. »

« Tous les métaux s'unissent parce qu'ils sont fusibles; les animaux sauvages et les oiseaux, parce qu'ils ont un motif. L'union des insensés est fondée sur la crainte et la cupidité; mais celle des gens vertueux a son origine dans la vertu. »

« Les gens de bien ressemblent à la noix de coco, tandis que les méchants ont l'aspect de la jujube, et séduisent par leur extérieur. »

« Lors même qu'ils ont rompu toute amitié, les hommes vertueux conservent toujours leurs qualités. On a beau briser la tige du lotus, les fibres qu'elle renferme n'en restent pas moins attachées. »

« La pureté du cœur, la libéralité, la bravoure,

la participation à nos joies et à nos douleurs, la sincérité, l'attachement et la franchise : voilà les qualités d'un ami. »

Pourrai-je jamais rencontrer quelqu'un qui réunisse comme toi ces qualités ?

A ces mots, Hiranyaka sortit de son trou et s'écria : Je suis charmé par la douceur des paroles que tu viens de prononcer.

On a dit :

« Un bain d'eau froide, un collier de perles et des frictions sur le corps, avec le parfum du sandal (1), ne causent pas à l'homme accablé par la chaleur un plaisir égal à celui que font au cœur les paroles des gens de bien. De telles paroles sont sincères ; elles sont, pour les gens vertueux, comme un charme qui les attire. »

« L'indiscrétion, la manie de solliciter, la dureté, l'inconstance, la colère, le manque de sincérité et la passion du jeu sont les plus grands défauts que l'on puisse rencontrer chez un ami. »

Après tout ce que tu viens de dire, je vois que tu n'as pas un seul de ces défauts.

« Il faut entendre parler un homme pour juger

(1) *Sirium myrtifolium* ou *Santalum album*.

de son talent dans la parole et de sa véracité ; il faut le voir pour reconnaître s'il est maître de lui-même et constant. »

« En effet, l'amitié de l'homme dont le cœur est pur comme la rosée est bien différente du langage de celui dont l'âme est pervertie et corrompue. »

« Penser d'une manière, parler d'une autre et agir autrement, telle est la conduite des méchants ; penser, parler et agir de même, voilà ce que font les honnêtes gens. »

Eh bien ! que ton désir s'accomplisse. En disant ces mots, Hiranyaka se lia d'amitié avec le corbeau ; il lui donna à manger ce qu'il avait de plus exquis, puis il rentra dans son trou. Le corbeau retourna aussi à sa demeure. A partir de ce moment, les deux amis passaient le temps à se régaler l'un l'autre, à se demander des nouvelles de leur santé et à converser intimement. Un jour, le corbeau dit à Hiranyaka : Mon ami, un corbeau trouve difficilement ici de quoi subsister ; par conséquent, je veux quitter ces lieux et aller ailleurs. Hiranyaka répondit :

« Les dents, les cheveux, les ongles et les hommes perdent toujours à quitter leur place. Que

le sage fasse cette réflexion, et n'abandonne pas sa demeure. »

Mon ami, reprit le corbeau, c'est le langage que tient un poltron.

« Les lions, les hommes courageux et les éléphants quittent leur demeure et s'en vont; tandis que les corbeaux, les hommes peureux et les daims meurent à la place même qu'ils occupent. »

On a dit :

« Pour l'homme brave et intelligent, qu'est-ce que le pays natal? Existe-t-il pour lui un pays étranger? Dès qu'il entre dans une contrée, il s'en rend maître par la force de son bras. Lorsque le lion, sans autres armes que ses dents, ses griffes et sa queue, pénètre dans une forêt, il y étanche sa soif avec le sang du roi des éléphants. »

Mon ami, dit Hiranyaka, où iras-tu?

On a dit :

« Le sage avance un pied et se tient ferme sur l'autre. Il ne faut pas abandonner sa première demeure avant d'avoir trouvé une autre place. »

J'en ai une toute trouvée, répondit le corbeau. — Où? demanda Hiranyaka. — Dans le Dandakâranya, reprit le corbeau, il y a un étang que l'on appelle Karpoûragaura. Là est la demeure de

mon ancienne et intime amie la tortue Manthara, chez qui la vertu est une qualité naturelle.

« Le talent de prêcher la morale aux autres est une chose que tout le monde peut aisément acquérir ; mais pratiquer soi-même la vertu, voilà ce que peut seule une âme d'élite. »

Manthara me donnera, pour me nourrir, des poissons exquis. — Et moi, dit Hiranyaka, que ferai-je en restant ici ?

« Il faut abandonner un pays où il n'y a ni considération pour la vertu, ni de quoi subsister, ni parents, ni moyens de s'instruire. »

« Il ne faut pas établir sa demeure dans un endroit où ne se trouvent pas les cinq choses suivantes : des riches, un brâhmane versé dans les Védas, un roi, une rivière et un médecin. »

« Il ne faut pas demeurer dans un pays où il n'y a ni usage du monde, ni crainte, ni pudeur, ni droiture, ni libéralité. »

« Mon ami, il ne faut point habiter là où n'existent pas ces quatre choses : un homme qui paye ses dettes, un médecin, un brâhmane versé dans les Védas, et une rivière où coule une eau pure. »

Emmène-moi donc avec toi.

Le corbeau partit avec son ami, et, tout en s'entretenant sur différents sujets, ils arrivèrent heureusement près de l'étang. Manthara les aperçut de loin, et, après s'être acquittée comme il faut des devoirs de l'hospitalité envers Laghoupatanakâ, elle fit accueil au rat, son nouvel hôte.

« Le feu est un objet de vénération pour les brâhmanes ; le brâhmane est un objet de respect pour les autres castes ; un mari est le seul objet que doivent vénérer les femmes : pour tout le monde, un hôte est un objet de vénération. »

Ma chère Manthara, dit le corbeau, reçois cet étranger avec honneur et distinction : c'est Hiranyaka, le roi des rats, personnage plein de bonnes œuvres et la perle des gens charitables. Le roi des serpents (1), eût-il même deux mille langues, ne pourrait jamais faire l'éloge de ses vertus. Ayant dit ces mots, il raconta l'aventure de Tchitragrîva. Après avoir entendu cette histoire, Manthara rendit ses respects et ses hommages à Hiranyaka, et lui dit : Puissiez-vous être

(1) Sécha ou Ananta, grand serpent qui a mille têtes et sert de couche à Vichnou. On le confond quelquefois avec Vâsouki, souverain des Nâgas ou serpents qui habitent le Pâtâla ou les régions souterraines.

heureux ! Maintenant, veuillez m'apprendre pour quel motif vous avez établi votre demeure dans une forêt solitaire.

— Je vais vous conter cela, répondit Hiranyaka; écoutez :

V. — HISTOIRE D'HIRANYAKA.


ANS une ville que l'on appelle Tchampakâ, il y a une maison de religieux mendiants (1). Dans cette maison habitait un religieux nommé Tchoûdâkarna. Cet homme avait l'habitude de poser sur une tablette l'écuelle qui contenait les restes de la nourriture dont on lui faisait l'aumône; puis il se couchait. Tous les jours je grimpais sur la tablette et j'allais manger sa nourriture. Cependant il reçut la visite d'un religieux mendiant nommé Vînâkarna, lequel était son ami intime. Tout en parlant de différentes choses avec son ami, Tchoûdâkarna, pour m'effrayer, frappa à terre avec un bâton de

(1) *Parivrâdjakas*, religieux du quatrième ordre. Une gourde, un plat de bois, un pot de terre et une corbeille de bambou, tels sont, selon Manou, les seuls ustensiles dont ils doivent se servir.

bambou fendu. Mon ami, lui dit Vînâkarna, pourquoi prêtez-vous si peu d'attention à mes paroles et vous occupez-vous d'autre chose ?

« Un visage riant, un regard serein, l'attention prêtée à nos discours, une voix douce, une grande affection et des témoignages d'empressement, telles sont les marques auxquelles nous reconnaissons un homme qui nous est attaché. »

« L'envie de causer du déplaisir, l'oubli des services passés, le manque d'égards, la divulgation de nos fautes, et, dans une conversation, l'oubli de notre nom : voilà les marques auxquelles nous devons reconnaître un homme qui n'a pour nous aucun attachement. »

Mon ami, répondit Tchoûdâkarna, je n'ai pas d'indifférence pour vous ; mais regardez : ce rat, mon ennemi, vient tous les jours manger dans mon écuelle la nourriture dont on me fait l'aumône. — Comment, dit Vînâkarna en jetant les yeux sur la tablette, un rat, un animal si chétif, peut-il grimper si haut ? Cela doit avoir une cause.

On a dit :

Une jeune femme saisit tout à coup son vieux mari par les cheveux, le serra étroitement dans

ses bras et lui donna un baiser : si elle agit ainsi, ce n'était pas sans cause.

Comment cela ? demanda Tchoûdâkarna. Vînâkarna raconta l'histoire suivante :

VI. — LE VIEUX MARCHAND ET SA JEUNE FEMME.

ANS le pays de Gauda, il y a une ville que l'on appelle Kausambî. Dans cette ville habitait un marchand très riche nommé Tchandanadâsa. Cet homme, étant arrivé au déclin de l'âge, se laissa vaincre par l'amour, et, fier de sa fortune, il épousa la fille d'un marchand. Cette femme se nommait Lîlâvatî ; elle était jeune et ressemblait à la bannière victorieuse du dieu qui a un poisson pour emblème (1). Son vieux mari ne lui plaisait pas.

« Un mari décrépit ne peut réjouir le cœur d'une femme, pas plus que les rayons de la lune

(1) Suivant une légende, Kâma, dieu de l'amour, après avoir été régénéré, fut jeté à la mer par un asoura nommé Sambara, et dévoré par un poisson. Le poisson fut pris par des pêcheurs et porté chez Sambara, lequel avait à son service la femme de Kâma, déguisée sous le nom de Mâyâvatî. Dans le corps du poisson on trouva un enfant. Mâyâvatî adopta cet enfant et lui servit de mère. Plus tard, Kâma reconnut en elle son épouse Rati, qui avait changé de forme pour se réunir à lui. C'est en mémoire de cet événement que le dieu a un poisson pour symbole.

ne peuvent être agréables à l'homme glacé de froid, ni ceux du soleil à celui qui est accablé par la chaleur. »

« Quel amour peut inspirer un homme qui montre des cheveux blancs? Les femmes donnent leur cœur à un autre, et regardent un pareil époux comme une médecine. »

Mais le vieux bonhomme était éperdument amoureux d'elle.

« L'amour des richesses et le désir de vivre sont deux sentiments très vifs chez tous les mortels; mais pour un vieillard, une jeune femme est un bien plus précieux que la vie même. »

« Le vieillard ne peut ni jouir de l'objet de son amour, ni y renoncer; il est comme le chien qui a perdu ses dents et qui ne peut plus que lécher un os avec sa langue. »

Lîlâvatî, fière de sa jeunesse, compromettait l'honneur de sa famille et entretenait des relations avec le fils d'un marchand.

« Vivre dans l'indépendance; rester dans la maison de son père; paraître dans les fêtes publiques; ne montrer aucune retenue devant les hommes, dans une réunion; habiter un pays étranger; fréquenter continuellement des femmes

de mauvaise vie ; dissiper sa fortune ; avoir un vieux mari et envier aux autres leur fécondité : voilà ce qui cause la perdition d'une femme. »

« Se livrer à la boisson ; fréquenter mauvaise compagnie ; s'éloigner de son mari ; courir de côté et d'autre ; dormir continuellement et demeurer dans une maison étrangère, ce sont là six actions honteuses pour une femme. »

« O Nârada, les femmes sont vertueuses tant qu'elles ne trouvent ni lieu, ni moment favorable, ni un homme qui sollicite leurs faveurs. »

« Il n'existe pas un homme pour lequel les femmes aient de l'aversion ou de l'amour ; les femmes sont comme la vache qui cherche l'herbe nouvelle dans la forêt : ce qu'elles désirent, c'est du nouveau, du nouveau. »

« A la vue d'un homme élégamment vêtu, serait-ce même un frère ou un fils, les femmes éprouvent des désirs déréglés. O Nârada ! c'est une vérité incontestable ! »

« Les femmes sont toujours inconstantes, même celles des dieux, dit-on. Heureux les hommes dont les femmes sont bien gardées ! »

« Si la femme est chaste, ce n'est ni par pudeur, ni par retenue, ni par vertu, ni par crainte ; c'est

seulement parce que personne n'a sollicité ses faveurs. »

« La femme est comme un vase plein de beurre clarifié ; l'homme ressemble à un charbon ardent : aussi le sage ne doit-il jamais mettre ensemble le beurre et le feu. »

« Une femme doit être sous la garde de son père pendant son enfance, sous la garde de son mari pendant sa jeunesse, et sous celle de ses fils pendant sa vieillesse : jamais elle ne doit être indépendante. »

« Il ne faut pas demeurer dans un lieu solitaire avec sa mère, sa sœur ou sa fille : les sens réunis sont puissants ; ils entraînent même le sage. »

Un jour, Lîlâvatî, mollement étendue sur un sofa enrichi de pierres précieuses, auprès de son amant, s'entretenait d'amour avec lui, lorsque tout à coup elle vit venir son mari. Elle se leva bien vite, saisit le bonhomme par les cheveux, le serra étroitement dans ses bras et lui donna un baiser. Pendant ce temps, le galant se sauva.

On a dit :

« Toute la science que possède Ousanas, toute la science que possède Vrihaspati, la nature même l'a donnée à l'esprit de la femme. »

La voyant embrasser ainsi son mari, une entremetteuse qui se trouvait là se dit en elle-même :

Est-ce sans motif qu'elle le serre dans ses bras ?

Et, sachant que le galant était la cause de ce qui s'était passé, elle obligea Lîlâvatî de lui donner une somme d'argent pour acheter son silence.

Voilà pourquoi je dis :

Une jeune femme saisit tout à coup son vieux mari par les cheveux, etc. Ce rat est d'une force extraordinaire, et cette force doit avoir une cause. Cette force, ajouta le religieux mendiant après un moment de réflexion, ne peut avoir d'autre cause qu'une immense fortune.

« Partout et toujours, dans ce monde, le riche est puissant : la majesté des rois eux-mêmes a sa source dans la richesse. »

Puis le religieux prit une bêche, bêcha mon trou et s'empara des richesses que j'avais amassées depuis longtemps. Dès lors, je perdis tous les jours mes forces et mon énergie naturelle ; je ne pouvais plus me procurer ma subsistance, et je m'approchais tout doucement et avec crainte. Tchoûdâkarna m'aperçut et dit à son ami :

Avec la richesse, tout homme est puissant ; on

est savant avec la richesse. Voyez ce misérable rat : le voilà maintenant au niveau de tous ceux de son espèce.

« Quand un homme peu intelligent a perdu sa fortune, toutes ses œuvres s'évanouissent, de même que les petits ruisseaux se dessèchent pendant les chaleurs de l'été. »

« Le riche a des amis ; le riche a des parents ; le riche est un homme important dans le monde ; le riche est regardé comme un savant. »

« La maison d'un homme qui n'a point de fils est une maison vide ; il en est de même pour celui qui n'a pas un bon ami ; pour l'ignorant, les régions de l'univers sont vides ; tout est vide dans la pauvreté. »

« Entre la pauvreté et la mort, on doit, dit-on, préférer la pauvreté. La mort ne nous cause qu'une souffrance légère, tandis que la pauvreté est un tourment insupportable. »

« On a beau dire que les organes des sens sont intacts, ce n'est qu'un mot ; que l'intelligence reste entière, ce n'est encore là qu'un mot : l'homme qui a perdu sa fortune devient tout autre en un instant ; c'est une chose étonnante ! »

En entendant ces paroles, je me dis en moi-même :

Je ne dois pas rester ici, ni raconter à personne ce qui vient de m'arriver.

« L'homme sensé ne doit faire connaître ni la perte de sa fortune, ni ses peines de cœur, ni le mal que l'on fait chez lui, ni ses déceptions, ni les affronts qu'il reçoit. »

« Son âge, sa fortune, ses chagrins domestiques, un avis secret, le commerce charnel, les remèdes dont on fait usage, les austérités que l'on pratique, ses aumônes, et les humiliations que l'on éprouve : voilà neuf choses qu'il faut cacher avec soin. »

On a dit :

« Lorsque le destin lui est tout à fait contraire, et qu'il échoue malgré ses efforts, l'homme sensé, mais pauvre, peut-il trouver le bonheur ailleurs que dans une forêt ? »

« L'homme sensé meurt sans se plaindre ; mais il n'accepte pas la pauvreté. Le feu peut bien s'éteindre ; mais il ne peut se refroidir. »

« Pour l'homme intelligent, comme pour un bouquet de fleurs, il n'y a que deux conditions possibles : il faut qu'il s'élève au-dessus de toutes les têtes, ou qu'il se dessèche dans la forêt. »

Vivre ici en mendiant, ce serait honteux !

« Quand on a perdu sa fortune, mieux vaut livrer sa vie au bûcher que de demander quelque chose à un avare qui n'aime pas à rendre service. »

« Avec la pauvreté, l'homme arrive à la déconsidération ; quand il est déconsidéré, il cesse d'être honnête ; une fois qu'il a perdu l'honnêteté, il est méprisé ; méprisé, il se décourage ; au découragement succède chez lui le désespoir ; vaincu par le désespoir, il perd la raison, et, lorsqu'il a perdu la raison, il marche à sa ruine. Ah ! la pauvreté est la source de tous les maux ! »

« Mieux vaut se taire que de mentir ; mieux vaut être impuissant qu'adultère ; mieux vaut mourir que de trouver du plaisir dans la calomnie ; mieux vaut vivre d'aumônes que d'être heureux en mangeant le bien d'autrui. »

« Mieux vaut une maison vide qu'un mari impuissant ; mieux vaut avoir pour femme une courtisane qu'une fille de bonne famille qui se conduit mal ; mieux vaut habiter une forêt qu'une ville où règne un prince dépourvu de jugement ; mieux vaut renoncer à la vie que de vivre avec des gens méprisables. »

« L'état de dépendance ôte à l'homme toute sa

fierté ; la lumière dissipe les ténèbres ; la vieillesse détruit la beauté ; les mots Hari, Hara, nous délivrent de nos fautes : de même la mendicité nous fait perdre une foule de qualités. »

Hé quoi ! me disais-je après avoir fait ces réflexions, vais-je vivre aux dépens des autres ? Hélas ! ce serait m'ouvrir une seconde porte pour arriver à la mort.

« N'avoir que des connaissances superficielles, acheter l'amour à prix d'argent, et devoir sa subsistance à autrui, voilà trois choses mortifiantes pour des hommes de cœur. »

« Pour l'homme qui est malade, qui fait un long voyage, qui vit aux dépens d'autrui, ou qui dort sous un toit étranger, la vie, c'est la mort : la mort est pour lui le repos. »

Après m'être livré à ces réflexions, je me laissai entraîner par la cupidité, et j'essayai d'amasser une nouvelle fortune.

On a dit :

« La cupidité fait perdre la raison, la cupidité engendre la soif des richesses, et l'homme tourmenté par la soif des richesses ne trouve qu'affliction dans ce monde et dans l'autre. »

Alors Vînâkarna me donna un coup du bâton

de bambou fendu, et je me dis : Celui qui se laisse aller à la cupidité n'est jamais content et se fait du mal à lui-même.

« Celui qui convoite la richesse n'est jamais content ; il ne sait ni se modérer, ni dompter ses sens : tous les malheurs accablent l'homme dont le cœur n'est jamais satisfait. »

« Le bonheur est tout entier pour l'homme dont le cœur est satisfait : pour celui qui a le pied chaussé, la terre n'est-elle pas en quelque sorte toute couverte de cuir ? »

« Les hommes qui désirent la richesse et qui courent partout après la fortune peuvent-ils trouver le bonheur comme ceux qui ont l'esprit tranquille et le cœur réjoui par l'ambroisie de la satisfaction ? »

« Il a tout lu, il a tout appris, il a tout pratiqué, celui qui a renoncé aux désirs et qui vit sans rien espérer. »

« Heureuse est la vie de l'homme qui ne s'est jamais incliné à la porte des grands, qui n'a jamais connu les chagrins d'une séparation, et n'a jamais dit une parole en vain ! »

« Cent yodjanas ne sont pas une grande distance pour l'homme entraîné par la cupidité ; mais celui

qui est content de son sort ne fait pas attention à la fortune, même lorsqu'il la trouve sous sa main. »

Dans ce monde, la meilleure chose est de savoir distinguer ce que l'on doit faire, afin d'agir suivant sa condition.

On a dit :

« Qu'est-ce que la vertu ? C'est la sensibilité à l'égard de toutes les créatures. Qu'est-ce que le bonheur ? Pour les êtres de ce monde, c'est la santé. Qu'est-ce que l'amitié ? C'est le sentiment d'un bon naturel. Qu'est-ce que la science ? C'est le discernement. »

« En effet, le discernement est la science, quand vient l'adversité ; ceux qui agissent sans discernement rencontrent le malheur à chaque pas qu'ils font. »

« Il faut sacrifier un individu pour sauver une famille, et une famille pour sauver un village ; il faut sacrifier un village pour le salut de l'humanité, et, pour sa propre conservation, il faut sacrifier la terre entière. »

« En s'élevant à la hauteur des êtres supérieurs, on recueille le fruit de son élévation suivant ses œuvres : Vâsouki lui-même, suspendu au cou de Hara, est un ascète. »

« De l'eau que l'on peut se procurer sans peine, ou des mets délicats au milieu des alarmes, voilà ce que je vois quand je réfléchis : le bonheur est dans le repos. »

Après avoir fait ces réflexions, je me retirai dans une forêt solitaire.

« Mieux vaut se retirer dans une forêt habitée par les tigres et les éléphants, avoir les arbres pour demeure, des fruits mûrs et de l'eau pour nourriture, l'herbe pour lit, et un vêtement d'écorce, que de vivre au milieu de sa famille, lorsque l'on est réduit à la pauvreté. »

Grâce à l'heureuse destinée que m'ont value mes œuvres dans une vie précédente, j'ai eu le bonheur de me lier avec cet ami que voici, et aujourd'hui, grâce encore à mes bonnes actions dans une vie antérieure, j'ai trouvé le ciel même en venant auprès de vous.

« L'arbre empoisonné de cette vie produit deux fruits délicieux : la jouissance que donnent les douceurs de la poésie, et la société des gens de bien. »

« La société d'un ami, la dévotion envers Késava, et les ablutions dans l'eau du Gange, voilà, dans ce monde insipide, trois choses excellentes et qu'il faut conserver. »

Manthara dit à son tour :

« Les richesses ressemblent à la poussière qui s'attache aux pieds ; la jeunesse, à un torrent rapide qui se précipite d'une montagne ; l'humanité est changeante et mobile comme une goutte d'eau ; la vie est comme l'écume. Celui qui ne pratique pas avec une ferme résolution la vertu, cette clef qui ouvre la porte du ciel, est tourmenté plus tard par le remords, tant qu'enfin, courbé par la vieillesse, il meurt consumé par le feu de la douleur. »

Vous aviez amassé trop de richesses : c'est cette faute qui a causé votre malheur.

Écoutez :

« La libéralité est un moyen de conserver la fortune que l'on a acquise, de même qu'un canal empêche de se perdre les eaux qui sont dans l'intérieur d'un étang. »

« L'avare, en enfouissant ses richesses dans le sein de la terre, leur fait prendre avant lui le chemin qui conduit au séjour ténébreux. »

« Celui qui met obstacle à son bonheur et désire amasser des richesses ressemble au portefaix, qui porte des fardeaux pour les autres : il est toujours dans la peine. »

« Si l'on est riche par cela même que l'on possède une fortune dont on ne fait pas jouir les autres et dont on ne jouit pas soi-même, on est riche aussi avec des trésors enfouis dans la terre. »

« L'avare, ne jouissant pas de sa fortune, n'est pas plus riche que les autres. Ses richesses lui appartiennent : voilà pourquoi il y est attaché, et ce n'est qu'avec peine qu'il s'en sépare. »

« La fortune de l'avare ne va ni aux dieux, ni aux brâhmanes, ni à ses parents, ni à lui-même ; elle devient la proie du feu, des voleurs et des rois. »

« La charité accompagnée d'un langage affable, la science avec la modestie, la bravoure unie à la patience et la fortune jointe à la libéralité : voilà quatre belles et rares qualités. »

Et l'on a dit :

Il faut toujours amasser; mais il ne faut pas trop amasser : témoin le chacal qui aimait à faire des provisions et qui fut tué par un arc.

Comment cela ? dirent le rat et le corbeau. Manthara raconta la fable suivante :

VII. — LE CHASSEUR, LE DAIM, LE SANGLIER, LE SERPENT ET LE CHACAL.

Dans la ville de Kalyânakataka habitait un chasseur nommé Bhaïrava. Cet homme, voulant manger de la viande, prit un jour son arc et alla chasser le daim au milieu des forêts du Vindhya. Comme il s'en allait emportant un daim qu'il avait tué, il aperçut un sanglier d'un aspect redoutable. Il déposa le daim à terre et décocha une flèche au sanglier. L'animal fit entendre un grognement sourd et terrible et atteignit le chasseur dans la région des testicules. Celui-ci tomba comme un arbre coupé.

« Toute créature vivante périt par l'eau, le feu, le poison, les armes, la faim, la maladie, ou en tombant du haut d'une montagne, ou enfin par quelque autre cause. »

Leurs pieds écrasèrent un serpent. Cependant un chacal nommé Dîrgharâva, qui errait en ces lieux et cherchait sa nourriture, vit le daim, le chasseur, le serpent et le sanglier morts. Ah! se

dit-il en les regardant, je trouve aujourd'hui de quoi bien manger.

« De même que le malheur, le bonheur vient aux mortels sans qu'ils s'y attendent; aussi je crois que, dans ce monde, c'est la destinée qui l'emporte. »

Eh bien ! avec leur chair, j'aurai de quoi me nourrir comme il faut pendant trois mois.

L'homme me fera subsister un mois, le daim et le sanglier deux mois, et le serpent un jour; aujourd'hui je vais manger la corde de l'arc.

Pour satisfaire mon premier appétit, je vais, laissant ces chairs délicieuses, manger cette corde sans saveur qui est attachée à l'arc. En disant ces mots, il se mit à ronger la corde. Dès que celle-ci fut coupée, l'arc se détendit : Dîrgharâva fut frappé au cœur et mourut.

Voilà pourquoi je dis : Il faut toujours amasser, etc.

Et l'on a dit :

« En fait de richesses, l'homme riche ne possède réellement que ce qu'il donne et ce qu'il consomme : car, après sa mort, d'autres jouissent de ses femmes et de sa fortune. »

« Ce que vous donnez à des gens de mérite et

ce que vous consommez tous les jours, voilà, selon moi, votre fortune : car ces richesses que vous gardez avec soin, vous les conservez pour le premier venu. »

Maintenant, il est inutile d'en dire davantage sur ce sujet.

« Les hommes d'un esprit éclairé ne désirent pas ce qu'ils ne peuvent acquérir et ne veulent pas regretter ce qu'ils ont perdu; jamais leur raison ne s'égare, même dans le malheur. »

Mon ami, il faut toujours montrer de l'énergie.

« Même après avoir étudié les livres, on peut être ignorant; mais l'homme qui joint la pratique à la science est un savant. Ce n'est pas seulement en indiquant un bon remède que l'on guérit les malades. »

« Les préceptes de la science ne sauraient donner la moindre qualité à celui qui craint de faire un effort : une lampe, dans la main même d'un aveugle, peut-elle éclairer pour lui les objets de ce monde ? »

Aussi, mon ami, dans quelque position que l'on se trouve, il faut être calme.

« L'homme doit accepter le bonheur et le malheur qui lui arrivent : les peines et les plaisirs sont comme une roue qui tourne. »

« De même que les grenouilles vont dans le fossé et les poissons dans l'etang rempli d'eau, le bonheur vient se donner tout entier à l'homme persévérant. »

« Lakchmî va elle-même choisir pour son hôte l'homme persévérant, actif, qui sait se conduire, qui est exempt de vices, brave, reconnaissant et constant dans l'amitié. »

Et surtout :

« Même sans fortune, l'homme qui a de la fermeté s'élève au-dessus des autres et devient un objet de respect; l'homme faible tombe dans le mépris, quelques richesses qu'il possède. »

« Un chien portant un collier d'or pourrait-il être aussi beau que le lion, qui doit sa beauté à sa nature même et à une foule de qualités ? »

« Vous êtes riche, dites-vous; voilà ce qui vous inspire de l'orgueil : pourquoi donc vous décourager lorsque vous avez perdu votre fortune ? L'abaissement et l'élévation des hommes ressemblent au mouvement d'une balle que l'on tient sur sa main. »

« L'ombre d'un nuage, l'amitié des méchants, le grain nouveau, les femmes, la jeunesse et les

richesses, sont des choses dont on ne peut jouir qu'un certain temps. »

« Il ne faut pas se donner tant de peine à chercher sa subsistance, le Créateur y a pourvu : dès que la créature est sortie du sein de sa mère, les mamelles de celle-ci répandent leur lait. »

« Celui qui a fait les cygnes blancs, les perroquets verts et les paons de diverses couleurs, pourvoira à votre subsistance. »

Mon ami, écoutez encore ces vérités, qui ne sont connues que des sages :

« Les richesses, lorsque nous voulons les acquérir, nous donnent de la peine; dans l'adversité, elles causent notre tourment; dans la prospérité, elles nous troublent la raison : comment pourraient-elles nous apporter le bonheur ? »

« Celui qui, dans ce monde, ne désire la richesse que pour bien s'acquitter de ses devoirs, ferait encore mieux de ne pas chercher à l'acquérir. Il vaut mieux s'éloigner d'un bourbier que d'y faire ses ablutions. »

« De même que les oiseaux trouvent leur nourriture dans l'air, les bêtes sauvages sur la terre, et les poissons dans l'eau, de même on est riche dans quelque condition que l'on soit. »

« Les riches ont toujours à redouter le roi, l'eau, le feu, les voleurs, et jusqu'à leur famille, comme les créatures vivantes ont à craindre la mort. »

« Dans cette vie remplie de douleurs, est-il quelque chose de plus affligeant que cette pensée : un désir n'est pas satisfait tant qu'il n'a pas cessé d'exister ? »

Frère, écoutez encore ceci :

« Les richesses sont difficiles à acquérir ; une fois acquises, elles sont difficiles à conserver, et la perte d'une fortune que l'on possède est comme la mort : il ne faut donc pas songer aux richesses. »

« En effet, si l'on renonçait à la soif des richesses, quel serait le pauvre ? quel serait le riche ? Si vous donnez un libre cours à la cupidité, la servitude menace votre tête. »

« Quel que soit l'objet que l'on désire, c'est de cet objet que le désir est né : la possession d'une chose n'est réelle que quand elle fait cesser le désir. »

Que dirai-je de plus ? Soyez mon ami, et passez le temps ici avec moi.

« Pour ceux qui ont l'âme élevée, l'amitié dure jusqu'à la mort, la colère se calme à l'instant

même, et les pertes ne sont accompagnées d'aucun regret. »

« Les obligations religieuses et morales, l'élévation et l'abaissement, les liaisons et les séparations, sont des choses auxquelles les vivants ne peuvent jamais se soustraire : la vie n'a, en effet. d'autre terme que la mort. »

A ces mots, Laghoupatanaka s'écria : Tu es vertueuse, Manthara, et tu as des qualités bien dignes d'éloges !

« Les gens de bien peuvent seuls retirer les gens de bien du malheur : lorsqu'un éléphant s'est enfoncé dans un bourbier, il n'y a que l'éléphant qui soit capable de le relever. »

« Celui qui sait apprécier le mérite se plaît avec celui qui en a ; celui qui est dépourvu de qualités n'aime pas l'homme de mérite. L'abeille va de la forêt sur le lotus ; mais il n'en est pas ainsi de la grenouille, qui reste toujours à la même place. »

« Dans ce monde, le seul homme digne d'éloges. le plus grand, le plus honnête et le plus vertueux, est celui d'auprès duquel les mendiants et ceux qui demandent asile ne s'en vont pas mécontents et déçus dans leur espoir. »

Les trois amis passaient ainsi leur temps d'une manière agréable; ils mangeaient tant qu'ils voulaient, se promenaient, et vivaient heureux et contents. Un jour, un daim nommé Tchitranga, effrayé par un chasseur, vint de leur côté. Voyant de loin venir ce daim, ils se crurent menacés de quelque danger. Manthara rentra dans l'eau, le rat se réfugia dans un trou, le corbeau prit son vol et alla se percher sur le haut d'un arbre. Laghoupatanaka ayant regardé au loin et ne voyant rien qui pût inspirer de la crainte, les amis revinrent et se rassemblèrent. Manthara dit au daim : Je vous salue; buvez et mangez tant que vous voudrez; demeurez ici et prenez possession de cette forêt. — J'ai été effrayé par un chasseur, répondit Tchitranga, et je viens me réfugier auprès de vous.

« Celui qui, par avarice ou par crainte, abandonne l'homme qui vient lui demander asile, commet, disent les sages, un crime égal au meurtre d'un brâhmane (1). »

Ensuite je voudrais être votre ami. — Nous y

(1) Le meurtre d'un brâhmane est, selon la loi hindoue, un des plus grands crimes que l'on puisse commettre.

consentons volontiers, et notre amitié vous est acquise, dit Hiranyaka.

« Un enfant légitime (1), un homme avec lequel nous sommes liés par alliance, un homme qui descend de la même famille que nous, et celui que nous avons préservé de l'infortune : voilà quatre espèces d'amis que nous devons reconnaître. »

Restez ici, et habitez en commun avec nous. En entendant ces paroles, le daim fut comblé de joie; il mangea tant qu'il voulut, but de l'eau, et alla se reposer à l'ombre d'un arbre près de l'étang.

« L'eau d'un puits, l'ombre d'un figuier (2), une femme syâmâ et une maison de briques, sont quatre choses qui doivent être chaudes pendant l'hiver et froides pendant l'été. »

Mon ami, dit Manthara au daim, qui vous a effrayé? Est-ce qu'il vient quelquefois des chasseurs dans cette forêt déserte? — Dans le pays de Kalinga, répondit le daim, il y a un roi nommé Roukmangada. Ce prince, poursuivant le cours de ses conquêtes, s'est arrêté sur les bords du fleuve

(1) C'est-à-dire né d'un père et d'une mère de la même classe.

(2) *Vata*, grand figuier de l'Inde (*Ficus Indica*).

Tchandrabhâgâ et y a établi son camp. Demain matin il sera ici près de l'étang de Karpoûra : voilà ce que disent les chasseurs. Il faut donc songer au danger qui nous menace si nous restons ici demain, et aviser à ce que nous devons faire. A ces mots, la tortue fut saisie de peur. Je vais, dit-elle, abandonner l'étang. — Oui, dirent le corbeau et le daim. Hiranyaka réfléchit un instant. Une fois rentrée dans l'eau, dit-il, Manthara serait en sûreté; quelle ressource trouverait-elle sur la terre ferme ?

« Ce qui fait la force des animaux aquatiques, c'est l'eau; ce qui fait la force des troupes d'une citadelle, c'est la citadelle; ce qui fait la force des fantassins, c'est leur propre pays; la principale force des rois, c'est leur armée. »

Mon ami Laghoupatanaka, voici quelle sera la conséquence du conseil que tu donnes :

Le fils d'un marchand, ayant vu de ses propres yeux presser le sein de sa femme, tomba dans un profond chagrin : il en sera ainsi de toi.

Comment cela ? dirent le corbeau, le daim et la tortue. Hiranyaka raconta l'histoire suivante :

VIII. — LE PRINCE, LE FILS D'UN MARCHAND ET SA FEMME.

ANS le pays de Kânyakoubdja, il y avait un roi nommé Vîrasêna, lequel avait confié le gouvernement de la ville de Vîrapoura au prince royal son fils. Ce prince se nommait Toungabala; il était jeune et très riche. Un jour, en se promenant dans sa ville, il aperçut une femme qui était dans la fleur de la jeunesse. Elle s'appelait Lâvanyavatî, et avait pour mari le fils d'un marchand. Le prince rentra dans son palais le cœur épris d'amour pour cette femme et lui envoya une messagère.

« L'homme suit le chemin de la vertu, reste maître de ses sens, conserve sa pudeur et garde sa modestie, tant que son cœur n'a point été atteint par les flèches que lance le regard des belles. Ces flèches, décochées par l'arc de longs sourcils qui se prolongent jusqu'à l'oreille, et garnies de grands cils noirs, jettent le trouble dans notre âme. »

Lâvanyavatî, de son côté, dès qu'elle eut vu le prince, eut le cœur blessé par les flèches de l'Amour et ne pensa plus qu'à lui.

On a dit :

« La fausseté, la haine, la perfidie, l'envie, la cupidité, la méchanceté et l'impudicité sont des vices innés chez les femmes. »

Ayant entendu les propositions que lui faisait la messagère, Lâvanyavatî répondit : Je suis fidèle à mon mari et je ne souffre pas même le contact d'un autre homme.

« La véritable épouse est celle qui est adroite dans sa maison ; la véritable épouse est celle qui est féconde ; la véritable épouse est celle qui est fidèle à son mari ; la véritable épouse est celle qui est vertueuse. »

« La femme qui ne fait pas la joie de son mari ne mérite pas le nom d'épouse : quand un mari est content de sa femme, tous les dieux partagent sa satisfaction. »

« La beauté du kokila est dans son chant ; la beauté de la femme, c'est la fidélité envers son mari ; la science est la beauté des hommes laids ; la patience est la beauté des ascètes qui pratiquent des austérités. »

« La femme dont le mari vante les qualités, la conduite et la vertu, est digne du nom d'épouse. En effet, le mari qui a eu le feu sacré pour

témoin des serments de sa femme est son protecteur. »

Aussi tout ce que m'ordonne le maître de ma vie, je l'exécute sans examen. — Est-ce bien vrai? demanda la messagère. — C'est la vérité même, répondit Lâvanyavatî.

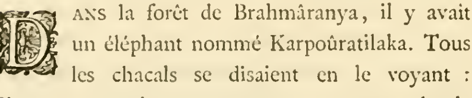
La messagère retourna auprès de Toungabala et lui rapporta tout cet entretien. Eh bien ! dit le prince après l'avoir entendue, il faut que son mari me l'amène et me la livre lui-même ; mais comment cela se pourra-t-il ? — Il faut employer la ruse, répondit la messagère.

On a dit :

Ce qu'on peut faire par la ruse, on ne pourrait le faire par la force. Un éléphant fut tué par un chacal qui l'avait attiré dans un bourbier.

Comment cela ? dit le prince. La messagère raconta la fable suivante :

IX. — LE CHACAL ET L'ÉLÉPHANT.



DANS la forêt de Brahmâranya, il y avait un éléphant nommé Karpoûratilaka. Tous les chacals se disaient en le voyant : Si nous pouvions trouver un moyen de le

faire mourir, son corps nous fournirait de quoi nous régaler pendant quatre mois. — Grâce à la force de mon intelligence, leur dit un vieux chacal, je saurai bien le faire périr. Aussitôt le rusé s'approcha de Karpoûratilaka, et se prosternant devant lui : Seigneur, dit-il, accordez-moi la faveur de vous voir. — Qui es-tu ? d'où viens-tu ? demanda l'éléphant. — Je suis chacal, répondit le fourbe. Tous les animaux qui habitent la forêt se sont assemblés et m'ont envoyé vers votre seigneurie. Comme il n'est pas bon de rester sans roi, ils ont jugé qu'étant doué de toutes les qualités nécessaires à un prince, vous êtes digne d'être sacré et de régner sur cette forêt.

« Celui qui est irréprochable sous le rapport de la caste, de la famille et de la conduite, qui est illustre, qui pratique la justice et connaît la politique, est digne de régner sur la terre. »

Considérez encore ceci :

« Il faut d'abord trouver un roi, puis une femme, et enfin acquérir des richesses. Sans roi, comment pourrait-on avoir, dans ce monde, une femme et des richesses ? »

« De même que le nuage, le roi est un soutien pour les mortels. On vit néanmoins après que le

nuage a disparu ; mais on ne pourrait vivre sans roi. »

« Dans ce monde, où l'on n'obéit presque toujours que pour ne pas avoir à encourir une peine, il est difficile de rencontrer un homme maître de ses sens et vertueux. C'est la crainte du châtiment qui fait qu'une femme de bonne famille obéit à un mari chétif, infirme, malade ou pauvre. »

Que votre seigneurie ne laisse pas passer le moment favorable et vienne bien vite. En disant ces mots, le chacal se releva et s'en alla. Karpoûratilaka, entraîné par le désir de régner, suivit le chacal et s'engagea dans un bourbier profond. Mon ami, dit-il au chacal, que faire maintenant ? Je suis tombé dans un bourbier. — Seigneur, répondit le chacal en souriant, prenez le bout de ma queue avec votre trompe, et relevez-vous. Vous avez ajouté foi à mes paroles : voilà le fruit de votre crédulité.

On a dit :

« Toutes les fois que vous serez privé de la société des gens de bien, vous tomberez au milieu des méchants. »

L'éléphant s'enfonça dans le bourbier et fut dévoré par les chacals.

Voilà pourquoi je dis : Ce qu'on peut faire par la ruse, etc.

D'après le conseil de la messagère, le jeune prince prit à son service le fils du marchand, que l'on nommait Tchâroudanta ; puis il lui accorda toute sa confiance et l'admit dans son intimité. Un jour, après s'être baigné, parfumé et paré de ses bijoux, il lui dit : Je vais pendant un mois célébrer une cérémonie en l'honneur de Gaurî. A partir d'aujourd'hui, tu m'amèneras chaque soir une jeune femme de bonne famille, que j'honorerai selon les règles prescrites. Tchâroudanta amena au prince une jeune femme comme il la demandait, et la lui présenta ; puis il se cacha pour épier ce qu'il allait faire. Toungabala, sans toucher la jeune femme ni même s'approcher d'elle, lui fit présent de vêtements, de bijoux, de parfums et de sandal (1) ; il lui donna un garde pour l'accompagner et la congédia sur-le-champ. Le fils du marchand, à qui la vue de cette scène avait inspiré de la confiance, se laissa entraîner par la cupidité. Il amena sa femme et la présenta au prince. Toungabala reconnut Lâvanyavatî, si

(1) Voyez la note, page 47.

chère à son cœur. Il se leva précipitamment et l'embrassa avec transport; puis, fermant les yeux à demi, tant il était heureux, il l'entraîna sur un sofa, et se livra avec elle aux plaisirs de l'amour. A ce spectacle, le fils du marchand resta immobile comme une peinture; il ne sut ce qu'il devait faire et tomba dans un profond chagrin.

Voilà pourquoi je dis :

Le fils d'un marchand, ayant vu de ses propres yeux presser le sein de sa femme, etc. Il en sera de même pour toi.

Manthara ne tint aucun compte de ces sages avis; elle fut comme troublée par la crainte, et abandonna le séjour des eaux pour s'en aller. Hiranyaka et ses deux autres amis la suivirent. Pendant qu'elle marchait sur la terre ferme, elle fut rencontrée par un chasseur qui parcourait la forêt. Le chasseur la ramassa et l'attacha à son arc. Comme il avait faim et soif, il prit le chemin de sa maison. Le daim, le corbeau et le rat le suivirent avec tristesse, et Hiranyaka dit d'une voix plaintive :

« Tel qu'un navigateur qui ne peut atteindre au rivage de l'Océan, je ne suis pas encore arrivé au terme d'un premier malheur, quand un second

vient m'accabler. Dans l'infortune, tous les maux se succèdent. »

« L'ami que nous donne la nature, et qui naît pour notre bonheur, conserve cette affection naturelle même dans l'infortune. »

« Les hommes n'ont pas en leur mère, en leurs femmes, en leur frère ni en leur fils, autant de confiance qu'en un ami donné par la nature. »

Ah ! s'écria-t-il après avoir fait ces réflexions, quelle malheureuse destinée que la mienne !

« Le bonheur et le malheur qui nous arrivent dans le cours du temps sont le résultat de nos œuvres. Dans ce monde même, je le vois, la différence des conditions est la conséquence des actions commises dans une vie précédente. »

« Ce corps est périssable ; la prospérité conduit à l'infortune ; les liaisons amènent les séparations ; tout ce qui naît est fragile. »

Puis il réfléchit et continua ainsi :

« Qui donc a créé cette perle, ce mot de deux syllabes : AMI, ce mot qui nous protège contre la douleur, contre nos ennemis et contre le danger, et qui est comme un vase dans lequel nous pouvons déposer notre affection et notre confiance ? »

« L'ami dont l'affection est comme un élixir qui

prolonge la vie, l'ami qui est le plaisir des yeux et la satisfaction du cœur, l'ami qui est un vase où l'on dépose ses joies et ses douleurs, est difficile à trouver. Quant à ces autres amis qui, dans le temps de notre prospérité, sont attirés vers nous par l'appât de nos richesses, nous en rencontrons partout : l'adversité est la pierre de touche qui sert à les éprouver. »

Après s'être ainsi lamenté, Hiranyaka dit à Tchitranga et à Laghoupatanaka : Avant que ce chasseur soit sorti de la forêt, tâchons de délivrer Manthara. — Eh bien ! lui répondirent ses deux amis, dis-nous tout de suite ce qu'il faut faire. — Que Tchitranga aille au bord de l'eau et fasse le mort, reprit Hiranyaka, et que le corbeau se mette sur lui et le pique à coups de bec. Le chasseur voudra manger de la chair de daim : il laissera là la tortue et courra de ce côté. Pendant ce temps, je rongerai les liens qui retiennent Manthara.

Tchitranga et Laghoupatanaka s'empressèrent de mettre à exécution ce que le rat leur disait de faire. Le chasseur, fatigué, avait bu de l'eau et s'était assis au pied d'un arbre, lorsque tout à coup il aperçut le daim dans cette position. Il saisit son couteau, et courut avec joie vers le

daim. Pendant ce temps, Hiranyaka alla couper les liens de Manthara, et la tortue rentra aussitôt dans l'eau. Le daim, dès qu'il vit le chasseur s'approcher, se releva et prit la fuite. Le chasseur retourna sur ses pas, et, en arrivant au pied de l'arbre, il ne vit plus la tortue. Alors, il se dit en lui-même : Voilà ce que j'ai mérité en agissant sans réflexion.

« Celui qui abandonne le certain pour courir après l'incertain perd à la fois le certain et l'incertain. »

Puis il rentra chez lui trompé dans son espoir par sa faute.

Il faut se faire des amis et se lier avec les faibles comme avec les forts. Voyez : la reine des tortues fut délivrée de ses liens par le rat.

Manthara et ses compagnons, sauvés de l'infortune, retournèrent à leur demeure et vécurent heureux.

Les jeunes princes furent charmés et dirent à Vichnousarman : Nous avons été heureux d'entendre tout ce que vous venez de nous raconter, et nos souhaits sont accomplis. — Votre désir est donc satisfait, reprit Vichnousarman. Écoutez encore ceci :

Puissent les gens de bien trouver un ami ! Puisse Lakchmî favoriser les hommes ! Puissent les rois protéger le monde, et ne jamais s'écarter de leur devoir ! Puisse la science politique donner la satisfaction du cœur aux hommes vertueux, et être pour vous comme une nouvelle épouse ! Puisse le dieu qui porte un croissant de la lune en guise de diadème (1) répandre le bonheur sur le genre humain !

(1) Siva.





LIVRE DEUXIÈME.

SOUHRIDBHÉDA OU LA DÉSUNION DES AMIS.

Maitre, dirent les jeunes princes, jusqu'à présent nous avons entendu le Mitralâbha ; maintenant, nous désirons entendre le Souhridbhéda. — Eh bien ! répondit Vichnousarman, écoutez le Souhridbhéda ; en voici le premier sloka :

Il existait une amitié de plus en plus grande entre un lion et un taureau, dans une forêt. Cette amitié fut détruite par un chacal méchant et ambitieux.

Comment cela ? dirent les jeunes princes. Vichnousarman raconta la fable suivante :

I. — LE TAUREAU, LES DEUX CHACALS ET LE LION.

Dans le Dakchina, il y a une ville que l'on appelle Souvarnavatî. Dans cette ville habitait un marchand très riche nommé Varddhamâna. Quoique possesseur d'une immense fortune, cet homme, voyant tous ses parents fort riches, voulut amasser de nouvelles richesses.

« Quel est l'homme qui ne se trouve pas plus grand lorsqu'il regarde au-dessous de lui ? Ceux qui regardent au-dessus d'eux sont toujours pauvres. »

« L'homme même qui s'est rendu coupable du meurtre d'un brâhmane sera vénéré s'il possède une grande fortune. Le pauvre, serait-il même d'une race égale à celle de la lune (1), est toujours méprisé. »

« Lakchmî ne veut pas accorder sa faveur à un homme indolent, paresseux, qui n'a foi qu'en la

(1) Nom de l'une des deux plus anciennes dynasties qui régnèrent dans l'Inde. La capitale des princes de cette dynastie fut d'abord Pratichthâna, ville située près du confluent du Gange et de la Yamounâ, dans la contrée appelée aujourd'hui Doâb. Plus tard, les descendants de ces princes étendirent leurs possessions dans le Kouroukchétra, et fondèrent successivement Indraprastha, Hastinâpoura et Kausambî.

destinée et manque d'énergie, de même qu'une jeune femme n'aime pas à prendre un vieil époux. »

« La paresse, le libertinage, la maladie, l'attachement pour le pays natal, la satisfaction et la timidité, sont six obstacles à notre agrandissement. »

« Lorsqu'un homme se contente d'une petite fortune, le destin est, je crois, satisfait, et ne vient pas la lui augmenter. »

« Puisse aucune femme ne mettre au monde un fils indolent, ne donnant aucune satisfaction, manquant d'énergie et faisant la joie de ses ennemis ! »

On a dit :

« Quand on n'a rien, il faut chercher à acquérir; lorsqu'on a acquis, il faut conserver avec soin ; en conservant sa fortune, il faut l'augmenter, et, quand on l'a augmentée, il faut l'employer à visiter les lieux de pèlerinage. »

« L'homme qui désire ce qu'il n'a pas ne peut arriver à la fortune que par des efforts continuels ; mais le bien acquis, si l'on n'a pas soin de le conserver, se perd de lui-même. »

« Une fortune qu'on n'augmente pas avec le temps a beau n'être pas prodiguée, elle finit par se perdre comme l'andjana; et la richesse, dès qu'on n'en jouit pas, devient une chose inutile. »

On a dit :

« A quoi sert la richesse à celui qui ne donne rien aux autres et ne jouit pas lui-même de ce qu'il possède ? A quoi sert la force à celui qui n'oppose aucune résistance à ses ennemis ? A quoi servirait la connaissance des livres sacrés à celui qui ne pratiquerait pas la vertu ? A quoi servirait une âme à celui qui ne serait pas maître de ses sens ? »

« En voyant fondre l'andjana et s'amasser les fourmilières, l'homme doit utiliser ses jours et les consacrer à des actes de charité, à l'étude des livres sacrés et à des œuvres pieuses. »

« Des gouttes d'eau qui tombent dans un vase le remplissent peu à peu : il en est de même de toutes les sciences, de la vertu et de la richesse. »

« Celui qui passe ses jours sans jouir de sa fortune et sans rien donner aux autres ressemble au soufflet d'un forgeron : il respire, mais ne vit pas. »

Ayant fait ces réflexions, le marchand attela deux taureaux, nommés Sandjîvaka et Nandaka, à un chariot qu'il remplit de différentes sortes de marchandises, et partit pour Kâsmîra dans l'intention de faire du commerce.

« Est-il un fardeau trop lourd pour ceux qui

sont forts ? Y a-t-il une distance éloignée pour ceux qui sont entreprenants ? Existe-t-il un pays étranger pour les gens instruits? Quel est l'ennemi de ceux qui parlent avec douceur ? »

En passant dans une grande forêt, sur une montagne appelée Soudourga, Sandjîvaka se laissa tomber et se cassa la jambe. Varddhamâna, le voyant dans cet état, fit les réflexions suivantes :

« Celui qui sait comment il doit se conduire peut faire toutes sortes d'efforts ; mais il ne recueillera jamais de ses actions d'autre fruit que celui qui lui est réservé par la volonté du destin. »

« Il faut absolument éviter l'hésitation, car elle est un obstacle et nous empêche toujours d'agir. Laissons donc de côté toute hésitation, et achevons ce que nous avons entrepris. »

Après avoir fait ces réflexions, Varddhamâna laissa là Sandjîvaka. Il alla dans une ville appelée Dharmapoura chercher un autre taureau de grande taille, qu'il attela à son chariot ; puis il partit. Sandjîvaka se releva comme il put, en se soutenant sur trois jambes.

« Qu'une créature s'enfonce dans les eaux d'un lac, qu'elle tombe du haut d'une montagne, ou qu'elle soit même mordue par le serpent Takchaka,

le temps qui lui est donné à vivre conserve en elle les organes de la vie. »

« On peut tomber du haut d'une montagne, se plonger dans l'Océan, se jeter dans le feu, et jouer même avec des serpents : on ne meurt pas avant son heure. »

« Une créature, quand bien même elle serait percée d'une grêle de flèches, ne périt pas si son heure n'est pas encore arrivée ; mais, lorsque son heure est venue, l'extrémité d'une tige de kousa suffit pour lui donner la mort. »

« Une chose à laquelle on ne prend pas garde se conserve quand elle est protégée par le destin ; une chose que l'on garde avec soin est perdue si elle est frappée par le destin. L'homme abandonné sans défense dans une forêt n'en vit pas moins, tandis que souvent, malgré tous les soins qu'on lui donne, il trouve la mort dans sa maison. »

Sandjîvaka, mangeant tant qu'il voulait et se promenant dans la forêt, engraissa de jour en jour. Dès qu'il eut repris ses forces, il se mit à beugler. Dans cette même forêt habitait un lion nommé Pingalaka, heureux possesseur d'un trône qu'il avait acquis par la force de son bras. On a dit :

« Les animaux ne donnent pas au lion l'onction

royale, et ne célèbrent aucune cérémonie pour le sacrer. L'empire que le lion exerce sur les animaux lui appartient naturellement, parce qu'il a conquis la royauté par sa valeur. »

Un jour qu'il avait soif, ce lion vint sur le bord de la Yamounâ pour boire de l'eau. Là, il entendit un bruit tel qu'il n'en avait jamais entendu un pareil : c'était le beuglement de Sandjîvaka, qui retentissait comme le grondement des nuages annonçant la destruction du monde. En entendant ce bruit, il fut saisi de crainte. Au lieu de boire, il retourna sur ses pas; il rentra dans sa demeure, où il resta silencieux, et se mit à réfléchir à ce que ce pouvait être. Comme il était dans cette situation, il fut aperçu par deux chacals, Karataka et Damanaka, fils de deux de ses ministres. Le voyant dans cet état, Damanaka dit à Karataka : Mon cher Karataka, pourquoi notre souverain, malgré sa soif, est-il revenu sans avoir bu et reste-t-il comme hébété? — Mon cher Damanaka, répondit Karataka, c'est contre mon gré que nous servons ce prince. Pourquoi ferions-nous attention à ce qu'il fait, puisqu'il n'a pas eu d'égards pour nous et ne nous a causé que du chagrin ?

« Vois ce que font les serviteurs qui veulent

s'enrichir en obéissant à un maître : les insensés perdent jusqu'à leur liberté corporelle ! »

« Ceux qui servent un maître ont à supporter le froid, le vent, la chaleur et toutes les souffrances. En ne s'imposant même pour pénitence que la moitié de ces tourments, le sage peut arriver à la félicité. »

« La vie n'est profitable qu'autant que l'on est indépendant : pour ceux qui dépendent des autres, qu'est-ce que la vie, sinon la mort ? »

« On joue avec des serpents, on se livre au plaisir avec les femmes des autres, et on est esclave d'un roi. Ah ! l'homme est un être brutal ! »

« Viens, va-t'en, prosterne-toi, relève-toi, parle, fais silence : voilà comment les riches se jouent des malheureux qui se laissent séduire par l'espérance. »

« Les insensés, afin de s'enrichir, font comme les prostituées : ils se parent sans cesse pour servir d'équipage aux autres. »

« Le regard d'un maître est inconstant par sa nature, et tombe même sur celui qui n'en est pas digne ; cependant les serviteurs y attachent un grand prix. »

Et surtout :

« Il s'abaisse pour s'élever ; pour vivre, il sacri-

fie sa vie; il se rend malheureux pour arriver au bonheur : est-il un homme plus insensé que celui qui sert les autres ? »

« S'il est taciturne, c'est un muet; s'il est éloquent, c'est un fanfaron ou un bavard; s'il est patient, c'est un lâche; s'il ne souffre pas l'injure, c'est un homme mal élevé; s'il reste auprès de son maître, c'est un impudent; s'il se tient à distance, c'est un homme timide. Le devoir d'un serviteur a des mystères profonds; il serait impraticable même pour des yoguîs. »

Mon ami, reprit Damanaka, c'est une chose qu'il ne faut pas même penser.

« Comment ne servirait-on pas avec zèle les maîtres suprêmes ? Dès qu'ils sont satisfaits, ils comblent à l'instant même nos désirs. »

« Comment les princes, s'ils n'avaient pas de serviteurs, pourraient-ils jouir du bonheur de voir un tchâmara s'agiter au-dessus de leur tête, et posséder un parasol blanc attaché à l'extrémité d'un bâton, des chevaux, des éléphants et une armée ? »

Cependant, dit Karataka, en quoi cela nous regarde-t-il ? Il ne faut jamais se mêler de choses qu'on ne connaît pas.

Considère ceci :

L'homme qui veut se mêler de choses qu'il ne connaît pas périt et reste étendu sur le carreau, comme le singe qui arracha un coin.

Comment cela ? demanda Damanaka. Karataka raconta la fable suivante :

II. — LE SINGE ET LE PILIER.

Dans le pays de Magadha, aux environs de la forêt de Dharmàranya, il y avait un kâyastha nommé Soubhadatta. Cet homme faisait construire un pavillon pour donner une fête. Après avoir scié un pilier et l'avoir fendu jusqu'à une certaine distance, l'ouvrier avait introduit un coin entre les deux morceaux de bois. Une troupe de grands singes, habitants de la forêt, arriva le soir en jouant, et l'un d'eux, comme s'il eût été poussé par le bâton de la mort (1), vint saisir ce coin avec ses deux mains. Ses deux testicules, qui pendaient, se trouvèrent pris entre les deux morceaux du pilier. Au même instant, avec son étourderie naturelle, il fit un grand effort et arracha le

(1) Yama, dieu de la mort, est représenté avec un bâton ou une massue dans la main droite, ce qui lui a valu le nom de Dandadhara *(celui qui porte un bâton)*.

coin. Dès que le coin fut enlevé, les deux morceaux de bois lui écrasèrent les testicules, et il mourut.

Voilà pourquoi je dis : L'homme qui veut se mêler de choses qu'il ne connaît pas périt, etc.

Pourtant, reprit Damanaka, un serviteur doit toujours faire attention à ce que fait son maître. — C'est, répondit Karataka, l'affaire du premier ministre, qui est chargé de tout surveiller. Quant aux subalternes, ils ne doivent pas s'occuper de ce qui regarde les autres.

Considère ceci :

Celui qui, par intérêt pour son maître, se mêle de remplir l'office d'un autre, est victime de son dévouement, comme l'âne qui fut battu pour avoir poussé un cri.

Comment cela ? demanda Damanaka. Karataka raconta la fable suivante :

III. — L'ÂNE ET LE CHIEN.

Il y avait à Vârânasî un teinturier nommé Karpoûrapata. Un jour cet homme, après avoir pris longtemps ses ébats avec sa jeune femme et l'avoir bien embrassée, s'endormit

d'un profond sommeil. Cependant un voleur s'introduisit dans sa maison pour voler. Dans la cour, il y avait un âne attaché et un chien. L'âne dit au chien : C'est ton affaire; comment se fait-il que tu n'aboies pas de toutes tes forces, afin d'éveiller notre maître ? — Pourquoi te mêles-tu de ce que j'ai à faire ? répondit le chien ; ne sais-tu pas comme je veille jour et nuit à la garde de sa maison ? Depuis longtemps qu'il n'a plus rien à craindre, il n'a plus soin de moi, et maintenant il va jusqu'à négliger de me donner ma nourriture. Les maîtres, une fois qu'ils n'ont plus rien à redouter, négligent leurs serviteurs. — Insensé ! reprit l'âne, écoute-moi : le chien, par sa nature, est un animal qui ne doit pas se laisser toucher ; vois d'ailleurs ce que c'est que la qualité de serviteur.

« Celui qui nous demande quelque chose au moment où nous avons besoin de lui mérite-t-il le nom de serviteur ou d'ami ? Mais celui qui, même sans qu'on le lui commande, fait ce qu'il n'est pas obligé de faire, est un ami. »

Le chien répondit :

« Celui qui ne fait pas vivre ses serviteurs mérite-t-il que ceux-ci le considèrent comme leur

maître lorsqu'il a besoin d'eux ? N'est-on pas obligé de nourrir ses serviteurs et ses femmes ? »

« Quand il s'agit de nourrir ses serviteurs, de servir son maître, de pratiquer ses devoirs et de donner le jour à un fils, on ne peut être remplacé par personne. »

Alors l'âne se fâcha. Tu es un méchant, s'écria-t-il, puisque, dans un moment critique, tu négliges les intérêts de notre maître ! Eh bien ! c'est moi qui l'éveillerai.

« On doit adorer le soleil sur le dos ; le feu, sur le ventre ; un maître, de toute son âme, et le ciel, avec sincérité. »

En disant ces mots, il poussa un grand cri. Le teinturier fut réveillé par ce cri, et, furieux de voir son sommeil interrompu, il se leva et donna à l'âne tant de coups de bâton que le pauvre animal en mourut.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui, par intérêt pour son maître, se mêle de remplir l'office d'un autre, est victime de son dévouement, etc.

Remarque bien que notre devoir est d'aller à la chasse, et que nous devons nous mêler de ce qui est notre affaire. Mais aujourd'hui, ajouta-t-il après avoir réfléchi, nous n'avons même pas besoin

de chasser, car nous avons de quoi bien manger tous les deux avec ce qui nous reste. — Comment ! reprit Damanaka avec humeur, vous ne servez le roi que quand vous avez besoin de nourriture ! Ce que vous dites là est mal.

« Les sages recherchent la protection des princes pour être utiles à leurs amis et nuire à leurs ennemis. Quel est celui qui ne peut pas remplir seulement son ventre ? »

« La vie de l'homme qui fait vivre les brâhmanes, ses amis et ses parents, est une vie utile. Quel est celui qui ne vit pas pour lui-même ? »

« Puisse-t-il vivre celui qui, en vivant, fait vivre beaucoup d'autres personnes ! Le corbeau lui-même ne remplit-il pas son ventre avec son bec ? »

Considère ceci :

« Pour cinq pourânas, un homme devient votre serviteur ; un autre le devient pour plusieurs lakchas; mais, même pour des lakchas, on ne peut trouver un bon serviteur. »

« Les hommes étant égaux par leur origine, la condition de serviteur est méprisée. Celui qui, dans cette condition même, n'est pas le premier, est-il compté au nombre des vivants ? »

On a dit :

« Entre le cheval, l'éléphant et le fer ; entre le bois, la pierre et un vêtement ; entre la femme, l'homme et l'eau, la différence est grande. »

On a dit aussi :

« Le chien est satisfait quand il trouve un os sale, dégarni de viande, et auquel il ne reste plus qu'un peu de moelle et quelques tendons ; et pourtant cet os ne peut apaiser sa faim. Mais le lion laisse là le chacal qui se présente devant lui, pour tuer l'éléphant. Ainsi tout homme, lors même qu'il est malheureux, veut recueillir le fruit de ses actions suivant sa nature et son caractère. »

Considère encore la différence qui existe entre le maître et le serviteur :

« Le chien se roule aux pieds de celui qui le nourrit, remue la queue, fait le beau, se couche à terre et se met sur le dos, tandis que le noble éléphant regarde gravement son maître et ne se décide à manger qu'à force de caresses. »

« Une vie, même d'un seul instant, qui est vantée par les hommes, et dans laquelle la science, le courage et la gloire ont brillé sans interruption, voilà ce que, dans ce monde, les sages appellent

vivre. Le corbeau lui-même vit longtemps et mange les restes des sacrifices (1). »

« Dans ce monde, à quoi sert la vie à un homme qui ne se fait pas respecter par son caractère et n'a aucune compassion pour ses serviteurs, pour le pauvre et pour ses parents? Le corbeau lui-même vit longtemps et mange les restes des sacrifices. »

« Quelle différence y a-t-il entre la brute et l'homme grossier qui ne sait pas distinguer le bien et le mal, qui ignore la plupart des obligations religieuses prescrites par les Védas, et ne cherche qu'à emplir son ventre? »

Nous ne sommes l'un et l'autre que des subalternes, dit Karataka : à quoi bon cette discussion entre nous? — Mais, reprit Damanaka, il ne faut qu'un moment pour qu'un ministre arrive au faîte de la puissance ou se trouve abaissé.

« Aucun homme, sur cette terre, n'est, par sa nature, regardé comme grand ou comme vil : dans ce monde, ce sont nos actions seules qui nous mènent à la condition d'homme respectable ou à la condition opposée. »

« De même qu'on ne peut monter une pierre

(1) *Bali*, ou portion de nourriture jetée à terre après un sacrifice, et destinée aux animaux et aux êtres impurs.

sur une montagne sans de grands efforts, et qu'un instant suffit pour la jeter en bas, de même l'âme s'élève par la vertu et s'abaisse par le vice. »

« L'homme s'abaisse ou s'élève par ses propres œuvres, comme celui qui creuse un puits ou celui qui construit un mur. »

Ainsi, mon ami, on ne s'élève que par ses propres efforts. — Mais que veux-tu dire ? dit Karataka. — Je me demande, répondit Damanaka, d'où vient Pingalaka, notre roi, pour être si effrayé. — Que peux-tu savoir? dit Karataka. — Y a-t-il, reprit Damanaka, quelque chose que le sage ignore ?

On a dit :

« L'animal même comprend ce qu'on lui dit; le cheval et l'éléphant nous portent lorsque nous le leur commandons ; l'homme instruit comprend même ce qu'on ne lui dit pas : l'intelligence possède l'avantage de connaître jusqu'aux signes. »

« La pensée la plus secrète se découvre par l'extérieur, les signes, la démarche, les gestes, le langage, les mouvements de l'œil et les changements qui s'opèrent sur le visage. »

Je vais donc profiter du moment où il a peur, et gagner ses bonnes grâces à force d'adresse.

« Celui qui sait changer de langage suivant

l'occasion, donner à ses paroles un air de bonté et quelque chose d'agréable, et modérer sa colère suivant sa force, est un sage. »

Mon ami, répondit Karataka, tu ne sais pas ce que c'est que la condition de serviteur.

Considère ceci :

« Celui qui entre sans être appelé, qui parle beaucoup sans être interrogé, et croit être agréable au souverain, est un insensé. »

Comment! mon ami, dit Damanaka, est-ce que j'ignore ce que c'est que la condition de serviteur?

Considère ceci :

« Y a-t-il une chose qui soit belle ou laide en elle-même? Pour chacun, le beau, c'est ce qui plaît. »

« Le sage qui sait prendre le caractère d'un homme en l'abordant se rend bientôt maître de lui. »

« Quand on demande : Qui est là? il doit répondre : C'est moi, j'attends vos ordres; il doit exécuter ponctuellement et le mieux qu'il peut ce que lui ordonne son souverain. »

« Désobéir aux rois, manquer de respect envers les brâhmanes et faire coucher ses femmes loin de soi, c'est se suicider sans armes. »

« Celui qui est modéré dans ses désirs, qui a de la fermeté et de la sagesse, qui suit toujours son maître comme son ombre, et exécute sans délai ce qu'on lui ordonne, peut habiter le palais d'un roi. »

Quelquefois, reprit Karataka, vous encourez la disgrâce du souverain pour vous être présenté devant lui dans un mauvais moment. — C'est vrai, répondit Damanaka; mais pourtant le serviteur est obligé de s'approcher du maître.

« Ne rien entreprendre dans la crainte de commettre une faute est une marque de lâcheté. Frère, quels sont ceux qui renoncent à prendre de la nourriture de peur d'avoir une indigestion ? »

Considère ceci :

« Un souverain favorise l'homme qui est auprès de lui, sans regarder s'il est ignorant, de basse extraction ou méprisé. Presque toujours les rois, les femmes et les plantes grimpantes entourent et protègent ce qui est à côté d'eux. »

Mais, dit Karataka, si tu vas auprès du roi, que lui diras-tu ? — Écoute, répondit Damanaka, je verrai s'il est bien ou mal disposé à mon égard. — Et à quel signe reconnaîtras-tu cela ? demanda Karataka. — Écoute, reprit Damanaka :

« L'attention que témoigne le prince en vous apercevant de loin, son sourire, les égards qu'il a pour vous en vous parlant, l'éloge qu'il fait de votre mérite, même en votre absence, le souvenir qu'il conserve de tout ce qui vous est agréable, l'attachement qu'il vous porte quoique vous ne soyez qu'un serviteur, les présents qu'il vous fait et l'amitié de plus en plus grande dont il vous honore : toutes ces marques d'affection de la part du prince font de l'homme vicieux lui-même un homme rempli de qualités. »

« Les délais, les promesses continuellement renouvelées et les désappointements, telles sont les marques auxquelles l'homme sage reconnaîtra un prince mal disposé à son égard. »

Lorsque j'aurai reconnu ses dispositions, je lui parlerai de manière à m'attirer ses bonnes grâces.

« Les sages nous montrent comme une chose évidente que le malheur et le bonheur qui sont la conséquence de l'éloignement du prince, ou de l'accès que l'on a auprès de lui, dépendent de la connaissance ou de l'ignorance des règles de la politique. »

Cependant, dit Karataka, si tu ne trouves pas une occasion favorable, tu ne dois pas parler.

« Vrihaspati lui-même, s'il parlait mal à propos, verrait mépriser son intelligence et se couvrirait d'une honte éternelle. »

« Sire, on trouve toujours aisément des flatteurs; mais ce qu'il est difficile de rencontrer, c'est un homme qui veuille bien dire ou entendre une vérité désagréable. »

Mon ami, reprit Damanaka, ne crains rien : je ne dirai pas une parole mal à propos.

« Dans une circonstance malheureuse, quand un prince s'écarte de la bonne voie ou laisse passer le moment d'agir, un serviteur dévoué doit parler, même sans qu'on l'interroge. »

Et si je ne dois pas dire mon avis, même lorsque l'occasion s'en présente, alors je ne suis pas conseiller du roi.

« L'homme de mérite doit conserver et augmenter ce mérite, qui lui assure un moyen d'existence et lui attire, dans ce monde, les éloges des gens de bien. »

Ainsi, mon ami, laisse-moi partir, et je m'en vais. — Bonne chance, dit Karataka, puisse ton projet réussir !

Damanaka alla auprès de Pingalaka, et s'approcha de lui d'un air timide. Le roi l'aperçut de loin,

et le reçut avec beaucoup d'égards. Damanaka se prosterna devant lui; puis il s'assit. Je ne t'ai pas vu depuis longtemps, lui dit le roi. — Quoique votre majesté, répondit Damanaka, n'ait pas besoin de mes services, cependant, comme un serviteur doit toujours s'approcher de son maître quand il le faut, je suis venu.

« Ceux qui, dans les combats, répandent une grêle de flèches sur cette terre si belle par sa grandeur, sa forme et son étendue, et s'en rendent toujours maîtres, ceux-là même, quand ils se présentent devant leur souverain, montrent de l'hésitation dans leurs discours, et éprouvent un sentiment de crainte en face d'un personnage si vénérable. »

« En présence d'un roi, au milieu de gens vicieux, et dans une réunion de femmes débauchées, l'homme éloquent lui-même a le cœur saisi de crainte, et devient timide. »

Aujourd'hui ce n'est pas sans motif et sans nécessité que je viens. On a dit :

« Sire, les rois ont besoin d'un brin d'herbe pour se frotter une dent ou se gratter l'oreille; à plus forte raison ont-ils besoin de l'homme, qui a un corps, une langue et des mains. »

Si votre majesté croit que j'ai perdu mon intelligence, parce que j'ai été longtemps regardé avec dédain, c'est une opinion qu'elle ne doit pas conserver.

« Les qualités d'un homme ne se manifestent pas d'elles-mêmes : ce n'est pas en suivant les chemins unis que l'on trouve le parfum du kastoûrikâ. »

« Une pierre précieuse peut s'agiter sur nos pieds, et un morceau de verre peut servir de parure à notre tête ; mais, quelle que soit la place qu'ils occupent, le verre n'est jamais que du verre, et la pierre précieuse est toujours une pierre précieuse. »

« Lorsqu'un homme est ferme et constant, on n'a pas lieu de craindre qu'il perde son intelligence, quand bien même il serait traité avec mépris : on peut renverser le feu, mais la flamme s'élève toujours. »

Sire, il faut qu'un souverain sache distinguer ses serviteurs.

« Quand un roi ne fait aucune distinction entre ses serviteurs, et se montre le même à l'égard de tous, l'activité des hommes capables d'efforts se trouve bientôt paralysée. »

« Sire, il y a trois sortes d'hommes : les hommes supérieurs, les hommes inférieurs et les hommes

ordinaires; il faut donner à ces trois classes d'hommes trois espèces différentes d'emplois. »

« Il en est des serviteurs comme des bijoux : ils doivent être mis à leur place. La pierre précieuse destinée à orner la tête ne doit pas se porter au pied, et le bijou fait pour les pieds ne doit pas non plus se mettre sur la tête. »

« Si une pierre faite pour prendre place dans une parure d'or est sertie dans un morceau d'étain, elle ne rend aucun son et ne jette aucun éclat : alors on blâme l'ouvrier qui l'a montée. »

« Si un morceau de verre se trouve placé sur un diadème, et une pierre précieuse sur un bijou destiné au pied, ce n'est pas la faute de la pierre précieuse : il faut s'en prendre à l'ignorance du joaillier. »

Considérez ceci :

« Le prince qui sait reconnaître et juger ses serviteurs, et qui sait dire : Voilà un homme intelligent, dévoué et possédant deux qualités à la fois, trouve une foule de gens disposés à le servir. »

En effet :

« Un cheval, une arme, un livre, une vînâ, un discours, un homme et une femme, sont des choses

qui deviennent bonnes ou mauvaises, suivant celui auquel elles appartiennent. »

« A quoi sert un homme dévoué, mais sans capacité? A quoi sert un homme capable, mais méchant ? Je suis dévoué et capable : Sire, vous ne devez pas me dédaigner. »

« Lorsqu'un roi méprise ses serviteurs, il n'a plus à son service que des ignorants, et par conséquent il n'a auprès de lui aucun homme sage. Quand il n'y a plus d'hommes sages dans un gouvernement, il n'y a plus de bonne politique, et, quand il n'y a plus de bonne politique, la perte de toute une nation est inévitable. »

« Les hommes honorent toujours celui qui a l'estime du souverain; mais celui que le souverain méprise est méprisé par tout le monde. »

« Les sages doivent accepter un bon avis, même de la part d'un ignorant : la lampe ne nous éclaire-t-elle pas en l'absence du soleil ? »

Mon bon Damanaka, dit Pingalaka, que dis-tu? Tu es le fils de notre premier ministre : pourquoi donc, à cause de mauvais propos, es-tu resté si longtemps sans venir ? Maintenant, parle-moi librement. — Sire, répondit Damanaka, j'ai une question à vous adresser : pourquoi, dites-moi,

votre majesté, bien qu'elle eût soif, est-elle revenue sans boire, et reste-t-elle comme saisie d'étonnement ? — Tu as raison, reprit Pingalaka; mais je n'ai personne à qui je puisse me fier assez pour lui confier ce secret. Cependant je vais te dire cela en confidence. Écoute : Cette forêt est maintenant habitée par des êtres extraordinaires, et il faut que nous l'abandonnions. Voilà la cause de mon étonnement. J'ai aussi entendu un cri retentissant comme jamais je n'en avais entendu un pareil. A en juger d'après ce cri, l'animal qui l'a poussé doit être bien fort. — Sire, répondit Damanaka, il y a bien là de quoi s'effrayer. Nous aussi, nous avons entendu ce cri; mais celui qui conseille d'abandonner d'abord le territoire et de faire la guerre ensuite peut-il s'appeler un conseiller? D'ailleurs, dans cette situation difficile, votre majesté reconnaîtra quels sont les services qu'elle peut attendre de ses serviteurs.

« C'est avec la pierre de touche du malheur que l'homme éprouve la bonté de ses proches, de ses femmes et de ses serviteurs, et la force de son intelligence, de son esprit et de son âme. »

Mon ami, reprit le lion, une grande crainte me trouble. — S'il en était autrement, se dit Damanaka

en lui-même, me parlerais-tu de renoncer aux douceurs de la royauté et de changer de demeure? Puis il dit à haute voix : Sire, tant que je vivrai vous n'aurez rien à redouter. Cependant il faut nous concilier la bienveillance de Karataka et des autres aussi, car il est difficile de trouver beaucoup de personnes disposées à nous secourir dans le malheur.

Damanaka et Karataka furent accueillis avec faveur et traités avec distinction par le roi. Ils lui promirent de faire cesser sa crainte, et s'en allèrent. Chemin faisant, Karataka dit à Damanaka : Mon ami, pourquoi avons-nous promis au roi de le délivrer de sa crainte, et reçu ces témoignages d'une grande faveur, sans savoir si nous pourrons oui ou non apporter remède à sa frayeur? Il ne faut rien accepter de personne, et surtout d'un roi, quand on ne peut pas lui être utile. Considère ceci :

« Celui dans la faveur duquel est la fortune, dans la valeur duquel est la victoire, et dans la colère duquel est la mort, est un personnage qui brille d'un souverain éclat. »

En effet :

« Il ne faut pas faire à un roi, quand même il

serait ignorant, l'injure de le regarder comme un homme, car un roi est une grande divinité revêtue d'une forme humaine. »

Mon ami, répondit Damanaka en souriant, ne dis rien; je connais la cause de sa frayeur : c'est le beuglement d'un taureau. Les taureaux nous servent de pâture, et à plus forte raison au lion. — S'il en est ainsi, dit Karataka, pourquoi n'avoir pas à l'instant même guéri le roi de sa frayeur ? — En le délivrant de sa crainte sur-le-champ, reprit Damanaka, comment aurions-nous pu acquérir cette grande faveur ? Écoute :

Il ne faut jamais que les serviteurs rendent leur maître exempt de soins et négligent : tout serviteur qui rendra son maître exempt de soins éprouvera le sort de Dadhikarna.

Comment cela ? demanda Karataka. Damanaka raconta la fable suivante :

IV. — LE LION ET LE CHAT.

DANS le nord, sur une montagne que l'on appelle Arboudasikhara, il y avait un lion nommé Mahâvikrama. Cet animal couchait dans une caverne de la montagne, et tous les

jours, pendant son sommeil, un rat venait ronger l'extrémité de sa crinière. Le lion, voyant le bout de sa crinière coupé, fut en colère, et, comme il ne pouvait pas attraper le rat dans son trou, il se dit en lui-même : Que dois-je faire ?

« Lorsqu'on a affaire à un ennemi méprisable, ce n'est pas par sa valeur que l'on doit s'en rendre maître : pour le détruire, il faut employer des forces égales à celles qu'il possède. »

Tout en faisant cette réflexion, il alla dans un village, où il attrapa un chat nommé Dadhikarna. Il l'apporta dans sa caverne et lui donna de la viande et d'autres aliments. A partir de ce moment, le rat, qui avait peur du chat, ne sortit plus de son trou, et, comme il ne venait plus ronger la crinière du lion, celui-ci put dormir tranquillement. Tant qu'il entendit le rat faire du bruit, le lion donna au chat de la viande à manger. Un jour, le rat, pressé par la faim, sortit de son trou. Il fut pris et tué par le chat. Dès lors, le lion ne le vit plus et ne l'entendit plus crier. Comme il n'avait plus besoin du chat, il négligea de lui donner à manger, et Dadhikarna perdit ses forces faute de nourriture.

Voilà pourquoi je dis : Il ne faut jamais que les

serviteurs rendent leur maître exempt de soins, etc.

Damanaka et Karataka allèrent auprès de Sandjîvaka. Karataka se posa fièrement au pied d'un arbre, tandis que Damanaka s'avança vers le taureau, et lui dit : Taureau, le général Karataka, ici présent, à qui le roi Pingalaka a confié la garde de cette forêt, t'ordonne de te présenter immédiatement devant lui, ou sinon, de t'éloigner de ces lieux ; autrement, il t'arrivera malheur. Ignores-tu ce que fera le roi dans sa colère? Alors Sandjîvaka, qui ne connaissait pas les usages du pays, s'approcha avec crainte et se prosterna devant Karataka.

On a dit :

« L'intelligence est au-dessus de la force. C'est l'absence d'intelligence qui est, pour les éléphants, la cause de la condition à laquelle ils sont soumis : voilà ce que proclame en quelque sorte le son du tambour battu par le conducteur de l'éléphant. »

Sandjîvaka dit avec timidité : Général, dites-moi ce que je dois faire. — Taureau, répondit Karataka, si tu veux rester dans cette forêt, va te prosterner aux pieds de sa majesté. — Assurez-moi protection, dit Sandjîvaka, et j'y vais. — Écoute, taureau, reprit Karataka, tu n'as rien à craindre.

« Késava ne répondit point aux injures du roi de Tchédi (1). Le lion rugit au bruit de la foudre, jamais il ne répond au cri du chacal. »

« Le vent ne déracine pas les herbes dont les tiges sont tendres et inclinées vers le sol; mais il renverse les arbres les plus hauts : il est grand et ne s'attaque qu'à ce qui est grand. »

Les deux chacals firent rester Sandjîvaka à une petite distance, et se rendirent auprès de Pingalaka. Le roi les regarda d'un œil bienveillant et leur témoigna beaucoup d'égards. Ils le saluèrent; puis ils s'assirent. Eh bien ! dit le roi à Damanaka, l'as-tu vu? — Sire, répondit Damanaka, je l'ai vu; il est humble, mais aussi fort que votre majesté le pensait. Cependant il désire se présenter devant votre majesté : parez-vous donc de vos insignes, et asseyez-vous pour le recevoir.

« L'eau brise un pont; un charme est détruit quand on n'a pas soin de le tenir secret; la méchanceté rompt l'amitié; les paroles suffisent pour triompher de l'homme timide. »

Il ne faut pas vous effrayer d'un bruit.

(1) Le fait mentionné dans ce passage est la lutte qui eut lieu entre Krichna et Sisoupâla, roi de Tchédi, après l'enlèvement de Roukmini, fiancée de ce prince.

On a dit :

On ne doit pas s'effrayer d'un bruit lorsqu'on n'en connaît pas la cause. Pour avoir découvert la cause d'un bruit, une entremetteuse devint un objet de respect.

Comment cela? dit le roi. Damanaka raconta l'histoire suivante :

V. — L'ENTREMETTEUSE ET LA CLOCHETTE.

Au milieu des monts Srîparvata, il y a une ville que l'on appelle Brahmapoura. Sur le sommet de la montagne voisine de cette ville habitait, disait-on, un râkchasa nommé Ghantâkarna. Un jour, un voleur qui se sauvait avec une clochette qu'il venait de dérober avait été tué et dévoré par un tigre. La clochette, tombée des mains du voleur, avait été ramassée par des singes, qui la faisaient sonner à chaque instant. Les habitants de la ville avaient vu l'homme dévoré et entendaient continuellement le son de la clochette. Alors chacun disait : C'est Ghantâkarna qui, dans sa colère, mange les hommes et fait sonner sa clochette. Tout le monde s'enfuyait de la ville. Cependant une entremetteuse nommée

Karâlâ, après avoir longtemps réfléchi et cherché la cause de ce bruit si extraordinaire, découvrit que c'étaient des singes qui faisaient sonner la clochette. Elle alla parler au roi. Sire, lui dit-elle, si l'on veut me donner une grande somme d'argent, je tuerai ce Ghantâkarna. Le roi lui donna de l'argent et la congédia. L'entremetteuse fit le mandalapoudjâ, le ganatchakra et autres cérémonies magiques, avec une dévotion qui étonna tout le monde; puis, emportant avec elle des fruits que les singes aiment, elle entra dans la forêt et répandit ces fruits sur le sol. Aussitôt les singes abandonnèrent la clochette pour se jeter sur les fruits. L'entremetteuse prit la clochette, retourna chez elle, et devint un objet de vénération pour tout le monde.

Voilà pourquoi je dis : On ne doit pas s'effrayer d'un bruit, etc.

Les deux chacals amenèrent Sandjîvaka et l'introduisirent auprès du roi. A partir de ce moment, le taureau demeura longtemps dans la forêt, et une amitié réciproque exista bientôt entre lui et le lion. Mais, un jour, le lion reçut la visite de son frère que l'on appelait Stabdhakarna. Pingalaka accueillit son hôte, le fit asseoir, et se disposa à

partir pour la chasse, afin d'aller lui chercher de quoi manger. Cependant Sandjîvaka dit au roi : Sire, où est la chair des daims qui ont été tués aujourd'hui ? — Damanaka et Karataka le savent bien, répondit le roi. — Il faut voir, reprit Sandjîvaka, s'il en reste oui ou non. — Il ne reste plus rien, répondit le lion en souriant. — Comment, dit Sandjîvaka, ont-ils pu à eux deux manger tant de viande ? — On en mange, répondit le roi, on en prodigue et on en laisse perdre : voilà ce qu'on fait tous les jours. — Hé quoi ! reprit Sandjîvaka, tout cela se fait sans que votre majesté en sache rien ! — Oui, cela se fait sans que je le sache, répliqua le roi. — Eh bien ! dit Sandjîvaka, cela n'est pas convenable.

On a dit :

« Un serviteur ne doit rien faire de son chef et sans en instruire son maître, à moins que le but de son action ne soit de sauver son souverain d'un malheur. »

« Un ministre doit être comme un vase (1) : il faut qu'il dépense peu et reçoive beaucoup. Sire, celui qui ne fait aucun cas d'un instant est un fou;

(1) *Kamandalou,* vase de terre ou de bois dont se servent les ascètes pour y mettre de l'eau.

c'est un pauvre que celui qui fait peu de cas d'un cauri. »

« En effet, le meilleur ministre sera toujours celui qui saura augmenter les revenus, ne serait-ce que d'un kâkinî. La vie d'un prince riche, c'est le trésor : ce n'est pas le souffle qui constitue pour lui la vie. »

« D'ailleurs, ce n'est pas en remplissant les autres devoirs de sa caste que l'homme arrive à la considération. Une fois réduit à la pauvreté, on est abandonné de sa femme même, et à plus forte raison des autres. »

Et voici ce qui contribue le plus à la ruine d'un prince :

« Les dépenses excessives, le manque de surveillance, l'acquisition des richesses par des moyens iniques, le gaspillage et l'éloignement : voilà ce qu'on appelle la ruine du trésor. »

« Celui qui dépense suivant ses caprices, et sans calculer son revenu, ne tarde pas à se ruiner, quand bien même il serait riche à l'égal de Vaïsravana. »

A ces mots, Stabdhakarna prit la parole. Mon frère, dit-il, écoute-moi. Tes deux anciens serviteurs, Damanaka et Karataka, ont la direction des affaires de la paix et de la guerre, et l'administra-

tion des finances ne doit pas être confiée à celui qui est chargé des affaires. Au reste, je vais t'exposer ce que j'ai appris concernant la manière de bien distribuer les emplois.

« Un brâhmane, un kchatriya et un parent ne valent rien en fait d'administration. Malgré toute la peine que l'on se donne, on ne peut obtenir d'un brâhmane aucune reddition de compte. »

« Si vous confiez vos richesses à un kchatriya, il vous montre toujours son épée. Un parent s'empare de toute votre fortune, et s'en rend maître en vertu de sa qualité même de parent. »

« Si vous choisissez pour ministre un vieux serviteur, il ne vous craint pas, même lorsqu'il vous a offensé. Le vieux serviteur méprise son maître, et n'agit que selon son caprice. »

« Si vous confiez l'autorité à un homme qui vous a rendu des services, cet homme ne croit jamais vous offenser. Un tel ministre se fait un drapeau de ses services, et confond tout dans un État. »

« Dès qu'un ministre se joue de son souverain en secret, et remplit lui-même le rôle de roi, il méprise toujours son maître. Ce mépris est la conséquence d'une trop grande familiarité. »

« Un ministre corrompu souffre tout, et ne sait

tirer parti de rien. Un prince peut prendre comme exemples de pareils serviteurs un Sakouñi et un Sakatâra. »

« Jamais il ne faut enrichir un ministre, quel qu'il soit; c'est un conseil que donnent les sages : la prospérité change le caractère de l'homme. »

« Ne pas profiter des avantages qui se présentent, échanger les biens de son souverain, montrer trop d'obligeance, être négligent, manquer de jugement, et se livrer aux plaisirs : voilà les plus grands défauts que l'on puisse rencontrer chez un ministre. »

« C'est aux rois de faire en sorte que leurs officiers leur rendent des comptes, de les surveiller sans cesse, de leur donner de l'avancement, et de leur confier successivement diverses sortes d'emplois. »

« Les ministres, lorsqu'on les presse, dégorgent la substance du souverain : ils ressemblent pour la plupart à des abcès. »

« Il faut que les rois de la terre tourmentent continuellement leurs ministres. Un vêtement de bain, si on le tordait une seule fois, pourrait-il rendre beaucoup d'eau ? »

Ces maximes une fois connues, il faut les mettre

en pratique quand l'occasion s'en présente. — C'est vrai, dit le lion ; mais Damanaka et Karataka n'exécutent pas du tout mes ordres. — Tout cela n'est pas convenable, reprit Stabdhakarna.

« Un roi ne doit pas souffrir la désobéissance, même de la part de ses fils ; autrement, quelle différence y aurait-il entre un roi véritable et un roi en peinture ? »

« L'homme stupide perd la réputation ; le méchant perd l'amitié ; celui qui n'a plus l'usage de ses organes ne peut plus avoir de famille ; l'avare perd le mérite moral et religieux ; l'homme vicieux perd le fruit de la science ; le malheureux perd le bonheur ; le roi qui a un ministre indolent perd son royaume. »

Et surtout :

« Un roi doit, comme un père, protéger ses sujets contre les voleurs, contre ceux qui sont attachés à son service, contre l'ennemi, contre ses favoris et contre sa propre avarice. »

Ainsi, mon frère, suis mon avis. Nous avons fait aujourd'hui notre repas ; Sandjîvaka ne se nourrit que d'herbe et de grain : il faut lui confier la garde des provisions.

Le conseil de Stabdhakarna fut suivi. Pingalaka

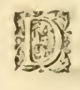
laissa de côté tous ses amis et ses serviteurs, et vécut dans une grande intimité avec Sandjîvaka. Voyant qu'on ne distribuait plus les vivres en aussi grande abondance, même aux serviteurs du roi, Damanaka et Karataka se communiquèrent leur pensée l'un à l'autre. Mon ami, dit Damanaka, que faire maintenant ? C'est notre faute, et, lorsque c'est sa faute, on ne doit pas se plaindre.

On a dit :

Trois personnes ont été malheureuses par leur faute : une entremetteuse, pour s'être liée elle-même ; un marchand, pour avoir voulu prendre une pierre précieuse, et moi, pour avoir touché Swarnarékhâ.

Comment cela? dit Karataka. Damanaka raconta l'histoire suivante :

VI. — AVENTURES DE KANDARPAKÉTOU, COMPRENANT L'HISTOIRE DU VACHER, DU BARBIER ET DE LEURS FEMMES, ET CELLE DU MARCHAND QUI, PAR SON AVARICE, PERDIT TOUTE SA FORTUNE.



ANS une ville que l'on appelle Kantchanapoura, il y avait un roi nommé Viravikrama. Le principal officier de justice de ce prince faisait conduire un barbier au supplice,

lorsqu'un religieux mendiant nommé Kandarpakétou, qui était accompagné d'un marchand, retint le condamné par le bord de son vêtement et s'écria : Cet homme ne mérite pas la mort ! — Pourquoi dites-vous que cet homme ne mérite pas la mort? répliquèrent les gens du roi. — Écoutez, reprit le religieux. Et il leur dit ces mots : Trois personnes ont été malheureuses par leur faute, etc. — Comment cela ? demandèrent les gens du roi. — Je suis fils de Djîmoûtakétou, roi du Sinhaladwîpa, dit le religieux, et je me nomme Kandarpakétou. Étant un jour dans un jardin de plaisance, j'appris d'un marchand qui faisait le commerce maritime que non loin de là, au milieu de l'Océan, le quatorzième jour de la lune, s'élevait un kalpa, et qu'au pied de cet arbre apparaissait, sur un sofa d'or enrichi de pierres précieuses, une jeune fille parée de toutes sortes de bijoux, comme Lakchmî, et jouant de la vînâ. Je m'embarquai avec le marchand et me dirigeai de ce côté. Dès que nous fûmes arrivés, je vis la jeune fille couchée sur un sofa et à demi plongée dans la mer, telle que le marchand me l'avait dépeinte; puis elle s'enfonça au milieu des eaux avec ses compagnes et disparut à mes yeux. Je fus séduit par le charme de sa

beauté, au point que j'en perdis la raison, et je me précipitai dans la mer pour aller à sa poursuite. J'arrachai une branche du kalpa, et j'arrivai dans une ville d'or qu'elle habitait. Je la vis dans un palais d'or, étendue sur son sofa et servie par des vidyâdharîs. Elle m'aperçut de loin et envoya vers moi une de ses suivantes, qui m'adressa la parole avec respect. Je questionnai la suivante, et elle me répondit : Ma maîtresse est la fille de Kandarpakéli, souverain des vidyâdharas : elle se nomme Ratnamandjarî. Elle est promise en mariage, et elle a résolu de donner sa main, sans que son père même le sache, à celui qui aura vu de ses propres yeux cette ville d'or. Épousez-la donc selon le mode gandharva. Je l'épousai selon le mode gandharva, et je vécus agréablement avec elle dans son palais. Un jour, elle me prit en particulier et me dit : Mon mari, jouissez de tous ces biens tant que vous voudrez ; mais ne touchez jamais à cette vidyâdharî en peinture, que l'on nomme Swarnarékhâ. Cette défense m'en donna l'envie, et j'allai toucher les seins de Swarnarékhâ. Au même instant, le portrait me donna un coup de pied, et je retombai dans mon pays comme j'étais venu. Je m'en allai bien triste, et, après avoir erré en tous

lieux, j'arrivai dans cette ville. Lorsque le soleil se fut couché, j'entrai dans la maison d'un vacher qui demeurait non loin de l'endroit où j'étais, et je lui demandai de me loger. Le vacher voulut bien m'accorder une place dans sa demeure, et il dit à sa femme : Jusqu'à ce que je revienne, tu auras soin de cet homme. Cette recommandation faite, il s'en alla. Pendant son absence, sa femme, qui menait une mauvaise vie, eut une entrevue avec une entremetteuse. Le vacher, en revenant de ses pâturages, la vit s'entretenir avec cette entremetteuse. La femme du vacher, dès qu'elle aperçut son mari, rentra chez elle sans se déconcerter, et se mit à arranger son lit et à faire tous les apprêts du coucher. Le mari la battit ; puis il l'attacha à un pilier, et se coucha. Au milieu de la nuit, l'entremetteuse, qui est la femme de ce barbier, revint et dit à la femme du vacher : Votre noble amant est consumé par le chagrin de votre absence ; il est comme un homme qui va mourir.

On a dit :

« Lorsque le dieu des nuits (1) eut dissipé les

(1) Soma ou Tchandra, dieu de la lune.

ténèbres, l'Amour perça de ses flèches les cœurs des jeunes gens qu'il voyait. »

Je vais me lier à ce pilier et prendre votre place. Allez lui parler et revenez bien vite.

Après que ceci se fut passé, le vacher se réveilla. Maintenant, dit-il, pourquoi ne vas-tu pas auprès de ton galant ? Comme l'entremetteuse ne disait rien : Ah ! s'écria-t-il, tu as l'insolence de ne pas me répondre ! En disant ces mots, le vacher, transporté de colère, lui coupa le nez ; puis il retourna se coucher et s'endormit. Cependant sa femme rentra, et elle demanda à l'entremetteuse ce qu'il y avait de nouveau. Regardez-moi, répondit celle-ci ; mon visage vous dit ce qu'il y a de nouveau. La femme du vacher se lia aussitôt au pilier et reprit sa place. L'entremetteuse ramassa son nez coupé et rentra chez elle. Dès le matin, le barbier lui demanda sa boîte à rasoirs, et elle, au lieu de lui donner la boîte, ne lui apporta qu'un seul rasoir. Le barbier se mit en colère et jeta le rasoir à travers la maison. La femme poussa des cris de douleur. Ah ! dit-elle, il m'a coupé le nez sans que j'aie commis aucune faute ! En disant ces mots, elle le mena devant l'officier de justice. Pendant ce temps, le vacher

dit à sa femme d'un ton moqueur : Eh bien ! tu as le nez coupé ! — Méchant ! répondit-elle, quel est celui qui pourrait défigurer une femme vertueuse comme je le suis ? Je n'ai pas besoin d'en dire davantage : les huit gardiens du monde (1) connaissent la pureté de mes mœurs.

« Le Soleil et la Lune, l'Air et le Feu, le Ciel, la Terre et l'Eau, l'Ame et Yama, le Jour et la Nuit, les deux Crépuscules et Dharma, connaissent la conduite de l'homme. »

Si je suis vertueuse et si jamais je n'ai oublié mon mari pour penser à un autre, puissé-je ne pas être défigurée ! Mais à quoi bon tant de paroles ? Vois mon visage. Le vacher prit une lampe pour regarder le visage de sa femme, et vit qu'il n'y manquait rien. Pardonne-moi ma faute, lui dit-il aussitôt. Puis, ne se possédant plus de joie, il la débarrassa de ses liens et se jeta à ses pieds en s'écriant : Que je suis heureux d'avoir une femme si vertueuse !

« Tout est miel dans le langage des femmes ;

(1) *Lokapâlas*, dieux que l'on confond quelquefois avec ceux qui président aux points cardinaux. Suivant A. Langlois (*Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, tome II), les lokapâlas sont proprement les divinités chargées par Brahmâ de créer le monde sous sa direction, et de veiller sur les êtres d'espèces différentes soumis à leur autorité.

mais dans leur cœur il n'y a que du poison : dès que les lèvres sont imbibées de ce poison, le cœur éprouve des douleurs poignantes. »

Gens du roi, écoutez maintenant l'histoire de ce marchand qui m'accompagne.

Il partit de chez lui, et, après avoir fait du commerce pendant douze ans, il vint des environs du Malaya dans cette ville, avec une quantité de pierres précieuses de diverses espèces et très rares. Il alla coucher dans une maison de prostitution. La maîtresse de cette maison avait placé à la porte un vétâla de bois, sur la tête duquel elle avait mis un joyau d'un grand prix. Le marchand, poussé par la cupidité, se leva pendant la nuit et alla mettre la main sur ce joyau ; mais, au même instant, les deux bras du vétâla furent mis en mouvement par une ficelle. Il eut la main prise et poussa un cri de détresse. La maîtresse de la maison se leva et lui dit : Marchand, tu arrives des environs du Malaya; eh bien! donne toutes tes pierres ; sinon, ce serviteur ne te lâchera pas, car c'est son emploi. Alors le marchand livra ses pierres, et, maintenant qu'il a perdu tout ce qu'il possédait, il est avec nous.

Après avoir entendu le récit de toutes ces aventures, les gens du roi instruisirent l'officier de

justice de ce qui s'était passé. Celui-ci, dès qu'il connut la vérité, fit relâcher le barbier ; l'entremetteuse fut punie ; la femme du vacher fut chassée de la ville, et Kandarpakétou fut traité avec honneur.

Voilà pourquoi je dis : Trois personnes ont été malheureuses par leur faute, etc.

C'est notre faute ; par conséquent, nous ne devons pas nous plaindre. Puis, après un instant de réflexion : Mon ami, dit-il, prends patience ; c'est moi qui suis cause de leur amitié : c'est moi qui les désunirai.

« Les gens adroits savent présenter le faux sous les couleurs de la vérité, de même que, sur une surface unie, les peintres nous font voir les objets comme s'ils étaient placés devant et derrière. »

Celui qui, dans les événements imprévus, conserve sa présence d'esprit, se tire toujours d'embarras, comme la femme du vacher avec ses deux galants.

Comment cela ? demanda Karataka. Damanaka raconta l'histoire suivante :

VII. — LA FEMME DU VACHER ET SES DEUX GALANTS.

Dans la ville de Dwârâvatî, il y avait un vacher dont la femme menait une mauvaise vie et se livrait aux plaisirs de l'amour avec le magistrat (1) de l'endroit et son fils.

On a dit :

« Le feu ne peut pas se rassasier de bois ; les fleuves ne pourraient étancher la soif de l'Océan ; la vie de toutes les créatures ne pourrait satisfaire le dieu de la mort (2) ; les belles ne peuvent pas se rassasier d'hommes. »

« On ne peut venir à bout des femmes ni par les présents, ni par les égards, ni par la sincérité, ni par les soins empressés, ni par la force, ni par les préceptes : ce sont des êtres tout à fait indomptables. »

« Les femmes abandonnent bien vite un époux vertueux, qui a de la réputation, qui est aimable, passionné, riche et jeune, pour se jeter dans les bras d'un autre homme qui n'a ni vertu ni mérite. »

(1) *Dandanâyaka*, principal officier de police d'une ville.
(2) Yama.

« Une femme a beau être couchée sur un lit magnifique, elle n'y trouve jamais un plaisir égal au bonheur qu'elle éprouve sur la terre et le gazon avec le mari d'une autre. »

Un jour, cette femme prenait ses ébats avec le fils du magistrat, lorsque celui-ci vint pour en faire autant. Dès qu'elle l'aperçut, elle cacha le fils dans un grenier ; puis elle se livra au plaisir avec le père. Sur ces entrefaites, le vacher, son mari, revint de ses pâturages. Voyant venir son mari, la femme du vacher dit au magistrat : Prenez un bâton et allez-vous-en bien vite en faisant semblant d'être en colère. Le magistrat suivit ce conseil, et le vacher, en rentrant chez lui, demanda à sa femme pour quel motif le magistrat était venu avec un air fâché. Il est, dit-elle, en colère contre son fils, je ne sais pour quelle raison. Le jeune homme s'est sauvé et est entré ici. Je l'ai caché dans le grenier, et son père, après l'avoir cherché dans notre maison, ne l'a pas trouvé. Voilà pourquoi il s'en va fâché. Puis elle fit descendre du grenier le fils du magistrat, et le montra à son mari.

On a dit :

« Les femmes, dit-on, mangent comme deux,

ont de l'esprit comme quatre, de la malice comme six et de la passion comme huit. »

Voilà pourquoi je dis : Celui qui, dans les événements imprévus, conserve sa présence d'esprit, etc.

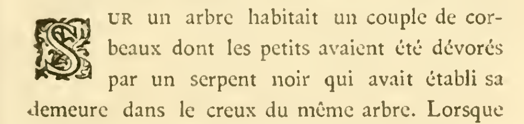
Eh bien ! soit, dit Karataka ; mais comment sera-t-il possible de détruire cette grande affection qu'ils ont naturellement l'un pour l'autre ? — Il faut imaginer une ruse, répondit Damanaka.

On a dit :

Ce qu'on peut faire par la ruse, on ne pourrait le faire par la force. Avec une chaîne d'or, la femelle d'un corbeau fit périr un serpent noir (1).

Comment cela ? demanda Karataka. Damanaka raconta la fable suivante :

VIII. — LE CORBEAU, SA FEMELLE ET LE SERPENT.



Sur un arbre habitait un couple de corbeaux dont les petits avaient été dévorés par un serpent noir qui avait établi sa demeure dans le creux du même arbre. Lorsque

(1) *Krichnasarpa* ou *Kâlasarpa (Coluber Nâga)*, espèce de serpents noirs et venimeux très commune dans l'Inde.

la femelle du corbeau fut sur le point de pondre une seconde fois, elle dit à son mâle : Maître, il faut abandonner cet arbre, car, si nous restons ici, nous n'aurons jamais de progéniture, à cause de ce serpent noir.

« Avoir une femme vicieuse, un mauvais ami, des serviteurs qui répliquent, et habiter une maison infestée par des serpents, c'est sans contredit la mort. »

Ma chère, répondit le corbeau, ne crains rien. J'ai longtemps supporté ses injures ; maintenant je ne veux plus les souffrir. — Comment pourrez-vous lutter contre un animal si fort ? reprit la femelle. — Sois tranquille, dit le corbeau.

Celui qui est intelligent est fort. Comment celui qui est dépourvu d'intelligence pourrait-il posséder la force ? Regarde : un lion qui se laissa égarer par la fureur devint la victime d'un lièvre.

Comment cela ? dit la femelle du corbeau. Celui-ci raconta la fable suivante :

IX. — LE LION ET LE LIÈVRE.


UR une montagne que l'on appelle Mandara, il y avait un lion nommé Dourdanta. Ce lion faisait un massacre continuel des animaux. Ceux-ci s'assemblèrent tous et lui adressèrent des représentations. Seigneur, lui dirent-ils, pourquoi détruire ainsi tous les animaux ? Nous vous en enverrons un nous-mêmes tous les jours pour vous nourrir. — Je le veux bien, répondit le lion. A partir de ce moment, il mangeait tous les jours un des animaux.

Un jour, un vieux lièvre dont le tour était venu se dit en lui-même :

On obéit à celui que l'on craint, parce que l'on tient à la vie. Si je dois mourir, à quoi me servira-t-il de montrer de la soumission envers le lion ?

Je vais donc m'en aller tout doucement vers lui. En disant ces mots, il se mit en route. Le lion, qui souffrait de la faim, lui dit avec colère, dès qu'il le vit : Pourquoi viens-tu si tard ? — Ce n'est pas ma faute, répondit le lièvre ; j'ai été arrêté en chemin et retenu de force par un autre

lion. Je lui ai juré de retourner auprès de lui, et je viens en instruire votre majesté. — Viens vite, reprit le lion furieux, et montre-moi où est ce coquin. Le lièvre conduisit le superbe animal auprès d'un puits profond, et, lorsqu'ils furent arrivés : Seigneur, dit-il, regardez. Et il montra au lion son image, que réfléchissait l'eau de ce puits. Alors le lion, enflé d'orgueil, ne put maîtriser sa colère, et se précipita dans le puits, où il trouva la mort.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui est intelligent est fort, etc.

J'ai bien entendu tout ce que vous venez de me raconter, répondit la femelle ; dites-moi maintenant ce qu'il faut faire. — Tous les jours, reprit le corbeau, le fils du roi vient se baigner dans l'étang voisin, et, lorsqu'il prend son bain, il ôte sa chaîne d'or et la dépose sur une pierre au bord de l'étang. Tu prendras cette chaîne dans ton bec et tu l'apporteras dans le creux de cet arbre. Un jour que le prince s'était mis à l'eau pour se baigner, la femelle du corbeau fit ce que son mâle lui avait dit. Les gens du roi, en cherchant la chaîne d'or, trouvèrent le serpent noir dans le creux de l'arbre et le tuèrent.

Voilà pourquoi je dis : Ce qu'on peut faire par la ruse, on ne pourrait le faire par la force, etc.

S'il en est ainsi, dit Karataka, va, et puisses-tu réussir dans tes démarches !

Damanaka alla auprès de Pingalaka, et, après s'être incliné devant lui, il lui dit : Sire, j'ai appris quelque chose de fâcheux ; c'est pour cela que je viens vers vous.

« Quand un homme est malheureux, quand il s'écarte de la bonne voie et quand il laisse échapper une occasion, l'homme qui a de l'attachement pour lui doit, même sans qu'il le consulte, lui parler en ami. »

« Un roi est fait pour s'amuser, et non pour s'occuper d'affaires. Un ministre qui met le désordre dans les affaires de l'État se souille d'un crime. »

En effet, voici comment doivent se conduire les ministres :

« Mieux vaut mourir et même avoir la tête tranchée que de montrer le mépris d'un homme qui a le désir criminel de prendre la place de son souverain. »

Mais que veux-tu me dire ? répondit gracieusement Pingalaka. — Certes, reprit Damanaka,

Sandjîvaka ne se conduit pas ainsi à votre égard : il a, devant moi, insulté la puissance de votre illustre majesté, et il aspire même au trône. A ces mots, Pingalaka resta muet de crainte et d'étonnement. Sire, poursuivit Damanaka, vous avez renvoyé tous vos ministres pour lui confier à lui seul la direction de toutes les affaires. C'est une grande faute.

« La Fortune se tient auprès du ministre tout-puissant et du prince, et appuie sur eux ses deux pieds. Comme elle est femme, elle ne peut pas souffrir celui qui la soutient, et elle abandonne l'un ou l'autre des deux. »

« Quand un roi fait d'un homme le principal et seul ministre de son royaume, l'égarement qui s'empare de cet homme fait naître en lui l'orgueil ; l'indolence, qui est la compagne de l'orgueil, le mène à sa ruine. Dès qu'il est tombé, le désir de l'indépendance absolue entre dans son cœur, et ce désir de l'indépendance est cause qu'il attente à la vie de son souverain. »

« Ce qu'il y a de mieux à faire à l'égard d'un serviteur non dévoué, d'une dent qui branle et d'un ministre corrompu, c'est d'extirper jusqu'à la racine. »

« Le prince qui fera dépendre sa fortune d'un ministre vicieux périra comme un aveugle privé de guide. »

En toutes choses, Sandjîvaka n'agit que suivant son caprice. J'en prends à témoin votre majesté, et vous savez :

« Il n'y a pas dans le monde un homme qui ne désire la fortune. Quel est sur cette terre celui qui peut regarder sans concupiscence la femme d'un autre, si elle est jeune et belle ? »

Mon ami, dit le lion après avoir réfléchi, quoique cela puisse être vrai, je n'en ai pas moins une grande amitié pour Sandjîvaka. Considère ceci :

« Celui qui nous est cher nous est toujours cher, lors même qu'il nous offense. Quel est celui qui n'aime pas son corps, quand même il serait rempli de maladies ? »

« Celui qui nous est cher a beau faire ce qui nous est désagréable, nous ne l'en aimons pas moins. Méprise-t-on le feu parce que l'on a vu sa maison incendiée ? »

Sire, reprit Damanaka, c'est un grand tort que l'on a.

« L'homme sur lequel le souverain jette les

yeux de préférence, que ce soit un fils, un ministre ou même un étranger, devient le favori de la Fortune. »

Écoutez, Sire :

« La chute d'un ministre malveillant, quoique capable, est un événement heureux. Le bonheur se plaît là où il y a un homme qui parle et un homme qui écoute. »

Vous avez éloigné vos vieux serviteurs pour élever un étranger aux honneurs. En agissant ainsi, vous avez commis une faute.

« Il ne faut pas protéger des étrangers au préjudice d'anciens serviteurs : c'est la plus grande faute que l'on puisse commettre, car elle cause la ruine d'un État. »

Hé quoi ! dit le lion, c'est étonnant ! Je l'ai pris sous ma protection ; je l'ai fait venir et l'ai comblé de bienfaits : comment peut-il chercher à me nuire ?

— Sire, répondit Damanaka,

« Vous avez beau avoir toutes sortes d'égards pour le méchant, il suit toujours son penchant naturel : il est comme la queue d'un chien que l'on friserait au moyen d'huiles et de pommades. »

« Graissez la queue d'un chien, frottez-la et

entourez-la de liens : si vous la déliez au bout de douze ans, elle revient à son état naturel. »

« En élevant les méchants et en ayant des égards pour eux, peut-on gagner leur affection ? On aurait beau arroser des arbres vénéneux avec de l'ambroisie, ils n'en produiraient pas de meilleurs fruits. »

C'est pour cela que je dis :

« Nous devons, même sans que l'on nous consulte, donner un bon avis à celui dont nous ne désirons pas la ruine. Tel est le devoir des honnêtes gens : si l'on agit autrement, on ne se montre plus homme de bien. »

On a dit :

« L'homme qui nous porte une véritable affection est celui qui nous met à l'abri d'une infortune ; l'œuvre véritable est celle qui est exempte de souillure ; la véritable femme est celle qui est soumise ; le vrai sage est celui qui est honoré des gens de bien ; la véritable fortune est celle qui n'inspire aucun orgueil ; le véritable ascète est celui qui a renoncé aux désirs ; le véritable ami est celui qui est sincère ; l'homme vraiment digne de porter ce nom est celui qui ne se laisse pas tourmenter par ses sens. »

Si votre majesté, malgré cet avertissement, devient victime de la méchanceté de Sandjîvaka, ce ne sera pas la faute de son serviteur.

En effet :

« Un prince aveuglé par la passion ne tient aucun compte de son devoir ni de son intérêt ; il va suivant ses penchants et son caprice, comme un éléphant furieux ; puis, lorsque enflé d'orgueil il tombe dans l'abîme de la douleur, il rejette le blâme de sa conduite sur son serviteur, et ne reconnaît pas sa propre faute. »

Pingalaka se dit en lui-même :

« Il ne faut châtier personne sur l'accusation d'autrui : on ne doit punir quelqu'un, ou le traiter avec honneur, qu'après s'être assuré soi-même de la vérité. »

On a dit :

« Avoir de la bienveillance ou de l'aversion pour quelqu'un sans bien connaître son mérite ou ses défauts, c'est aller à sa perte comme si l'on mettait par témérité la main dans la gueule d'un serpent. »

Puis il dit à haute voix : Alors, que l'on fasse appeler Sandjîvaka. — Sire, reprit Damanaka avec embarras, n'en faites rien, car de cette façon

vous divulguez le secret de l'avis que je vous donne.

On a dit :

« Un avis secret est une graine qu'il faut toujours tenir cachée et ne pas même entr'ouvrir, car une fois ouverte elle ne peut plus germer. »

« Un avis secret est comme un soldat timide qui, quoique bien couvert d'armes défensives, ne peut pas rester longtemps ferme à son poste, parce qu'il craint d'être renversé par l'ennemi. »

Si même, une fois reconnu coupable, Sandjîvaka cessait d'être criminel, vous auriez grand tort de vous réconcilier avec lui.

« Celui qui veut se réconcilier avec un ami, lorsque celui-ci s'est montré une fois méchant, conçoit la mort comme la mule conçoit son petit. »

Cependant, dit le lion, il faut voir ce qu'il est capable de faire contre nous. — Sire, répondit Damanaka,

Comment pourrait-on connaître avec certitude la puissance de celui dont on ignore les relations ? Voyez la mer, elle fut troublée à cause d'un tittibha.

Comment cela ? demanda le lion. Damanaka raconta la fable suivante :

X. — LE TITTIBHA ET LA MER.

Sur le bord de la mer qui baigne les côtes du Dakchina, habitait un couple de tittibhas. La femelle, étant près de pondre, dit à son époux : Maître, il faut chercher un endroit retiré où je puisse déposer mes œufs. — Ce lieu où nous sommes n'est-il pas convenable ? demanda le tittibha. — Ce lieu, répondit la femelle, est envahi par le flux de la mer. — Ma chère, reprit le tittibha, suis-je faible à ce point que la mer oserait venir m'attaquer dans ma demeure ? — Maître, répondit la femelle en souriant, entre vous et la mer il y a une grande différence.

« Celui qui ne connaît pas la peine peut-il comprendre ce que c'est ? Mais celui qui la connaît ne se laisse pas abattre, même dans le malheur. »

« Entreprendre une mauvaise affaire, être en inimitié avec un parent, rivaliser avec un plus puissant que soi et placer sa confiance dans

les femmes, voilà quatre portes ouvertes à la mort. »

La femelle du tittibha obéit aux ordres de son époux et déposa ses œufs sur le rivage. L'Océan, qui avait entendu tout cet entretien, voulut mettre la puissance de l'oiseau à l'épreuve et emporta les œufs. La femelle du tittibha, désolée, dit à son époux : Maître, il nous est arrivé un malheur : mes œufs sont perdus ! — Mon amie, répondit le tittibha, ne crains rien. A peine eut-il dit ces mots qu'il assembla les oiseaux et alla vers Garouda, le roi des volatiles, auquel il raconta tout ce qui était arrivé. Après avoir entendu sa plainte, Garouda en donna connaissance au grand et divin Nârâyana, l'auteur de la création, de la conservation et de la destruction de toutes choses, et le dieu ordonna à l'Océan de rendre les œufs. L'Océan mit l'ordre de Nârâyana sur sa tête, en signe d'obéissance, et rendit les œufs au tittibha.

Voilà pourquoi je dis : Comment pourrait-on connaître avec certitude la puissance de celui dont on ignore les relations ? etc.

L'ennemi qui nous attaque sans savoir qu'il viole la loi trouve sa défaite comme l'Océan avec le tittibha.

Comment, dit le roi, pourrai-je reconnaître si Sandjîvaka a de mauvaises intentions contre moi? — Votre majesté, répondit Damanaka, le reconnaîtra lorsqu'elle verra cet animal superbe s'avancer vers elle d'un air craintif et en présentant comme une arme l'extrémité de ses cornes.

Après avoir tenu ce langage au lion, le chacal alla vers Sandjîvaka. Lorsqu'il arriva près de lui, il s'avança lentement et en faisant semblant d'être interdit. Mon ami, lui dit Sandjîvaka d'un ton respectueux, salut et bonheur à vous! — Comment le bonheur pourrait-il exister pour ceux qui dépendent des autres ? répondit Damanaka.

« Une fortune qui dépend du caprice d'autrui, des inquiétudes continuelles et l'impossibilité de compter sur sa vie même, telle est la condition des serviteurs d'un roi. »

« Quel est celui qui n'est pas orgueilleux quand il est riche ? Quel est le malheur au terme duquel peuvent arriver ceux qui sont esclaves de leurs sens ? Quel est, sur cette terre, l'homme dont les femmes n'ont pas brisé le cœur ? Quel est celui qui est aimé d'un roi ? Quel est l'être qui ne rentre pas dans le sein de la mort ? Quel est le pauvre qui arrive à la considération ? Quel est

l'homme qui, une fois tombé dans les pièges des méchants, a jamais pu s'en tirer avec bonheur ? »

Mon ami, reprit Sandjîvaka, dites-moi, que signifient ces paroles ? — Malheureux que je suis ! s'écria Damanaka, que vais-je dire ? Voyez :

« Maintenant je perds la raison ; je suis comme un homme qui se noie dans l'Océan, et qui s'attache à un serpent suspendu au bord de l'abîme, sans oser ni le lâcher ni le tenir. »

« D'un côté, je perds la confiance du roi ; de l'autre, un ami. Que faire ? Où aller ? Je suis tombé dans une mer de douleurs ! »

En disant ces mots, il poussa un profond soupir et s'assit. Mon ami, reprit Sandjîvaka, dites-moi cependant toute votre pensée. Damanaka, d'un air découragé, lui dit à l'oreille : Il est vrai qu'il ne faut pas révéler une confidence d'un roi ; mais, comme c'est moi qui vous ai fait venir ici, et que je désire aller dans le ciel, je dois nécessairement vous apprendre une chose qu'il est bon que vous sachiez. Écoutez : le roi vous a pris en aversion ; il m'a dit en secret : Je tuerai Sandjîvaka et je le ferai manger par mes serviteurs. A ces mots, Sandjîvaka tomba dans un profond chagrin. Ne vous affligez pas, continua Damanaka ; songez

plutôt à prendre un parti convenable et tel que la circonstance l'exige. Sandjîvaka réfléchit un instant et s'écria : On a bien raison de dire :

« Les femmes se laissent séduire par des méchants ; un roi favorise presque toujours ceux qui sont indignes de sa faveur ; la richesse suit l'avare, et le nuage répand la pluie sur les montagnes et l'Océan. »

« Lakchmî va vers l'homme de condition obscure ; Saraswatî favorise celui qui est de basse extraction ; la femme s'attache à l'homme indigne de son amour, et Indra fait tomber la pluie sur la montagne. »

Puis il se dit en lui-même : Est-ce méchanceté, oui ou non ? C'est un doute qu'une discussion ne pourrait éclaircir.

« Un méchant reçoit un certain éclat des belles qualités de celui qui le protège, de même que l'andjana, sale de sa nature, devient brillant lorsqu'il est sur l'œil d'une belle femme. »

Hélas ! ajouta-t-il après un instant de réflexion, quel est donc le motif de cette disgrâce ?

« Qu'un roi, quelques efforts que l'on fasse pour lui être agréable, ne soit point satisfait, cela n'a rien d'étonnant ; mais une chose extraordinaire,

et dont on trouve peu d'exemples, c'est un prince que l'on sert bien et qui devient votre ennemi. »

C'est une chose qu'il est impossible de deviner.

« Quand un homme s'irrite pour un motif, sa colère se calme dès que la cause qui l'a produite n'existe plus ; mais comment pourra-t-on jamais apaiser celui qui sans raison conçoit une inimitié ? »

Il dit tout haut : En quoi ai-je offensé le roi ? Les princes haïssent-ils donc sans motif ? — Oui, répondit Damanaka.

Écoutez :

« Des serviteurs capables et dévoués deviennent odieux à leur prince, même en lui rendant un service, tandis que d'autres, en lui faisant du mal sans se cacher, s'attirent ses bonnes grâces. L'esprit d'un roi est changeant, et il est difficile de s'en rendre maître : aussi le devoir d'un serviteur a-t-il des mystères profonds ; il serait impraticable même pour des yoguis. »

« Cent bienfaits sont perdus avec les méchants, et cent beaux discours avec les ignorants ; cent paroles sont perdues avec l'homme qui ne parle pas ; cent intelligences sont perdues avec celui qui est privé de la raison. »

« Sur les arbres de sandal (1), on rencontre des serpents ; dans les eaux, il y a des lotus et des alligators (2) ; les méchants calomnient la vertu ; il n'est pas de bonheur dont on puisse jouir sans interruption. »

« La racine est infestée par des serpents, les fleurs par des frelons, les branches par des singes, et le sommet par des ours : il n'est pas une seule partie de cet arbre de sandal qui ne soit envahie par ce qu'il y a de plus impur et de plus immonde ! »

Je connais notre roi : son langage est doux comme le miel, mais son cœur ne renferme que du poison.

« De loin il vous tend les mains ; il a les yeux baignés de larmes ; il vous cède la moitié de son siège ; il aime à vous serrer étroitement dans ses bras ; il vous prodigue les paroles d'amitié, s'informe de votre santé et vous témoigne de grands égards ; il garde au fond du cœur un poison caché, tandis qu'à l'extérieur il est tout miel, et il est habile dans l'art de tromper. Qu'est-ce donc que

(1) Voyez la note, page 47.
(2) *Grâha*, alligator ou crocodile du Gange *(Lacerta gangetica)*.

cette nouvelle espèce de comédie que savent jouer les méchants ? »

« La barque a été inventée pour traverser l'espace des mers que l'on ne pouvait franchir ; la lampe, pour nous éclairer lorsque viennent les ténèbres ; l'éventail, pour remédier au manque d'air, et le dard pour dompter l'ardeur des éléphants furieux. Ainsi, dans ce monde, il n'est pas une seule chose pour l'invention de laquelle le Créateur ne nous ait pas donné la première idée ; mais je crois que Brahmâ lui-même verrait échouer ses efforts s'il voulait ôter du cœur des méchants tout ce qu'il renferme. »

Hélas ! s'écria Sandjîvaka en poussant un nouveau soupir, je ne vis que de grain : pourquoi donc le lion veut-il me faire périr ?

« Lorsque deux adversaires sont égaux en fortune et en puissance, on doit s'attendre à une lutte ; mais il n'en est pas de même quand l'un est fort et l'autre faible. »

Je ne sais pas, ajouta-t-il après avoir encore réfléchi, ce qui a pu m'attirer l'aversion du roi. Il faut toujours redouter l'inimitié d'un prince, dès que l'on est auprès de lui.

« L'esprit d'un roi offensé par son ministre est

comme un bracelet de cristal : ce bracelet une fois brisé, quel est celui qui pourrait le raccommoder ? »

« La foudre et la colère d'un roi sont deux choses très redoutables ; mais l'une ne tombe qu'à une seule place, tandis que l'autre tombe tout autour de nous. »

Eh bien ! il vaut mieux mourir en combattant. Maintenant je ne dois plus obéir à ses ordres.

« Si l'on meurt, on gagne le ciel ; si l'on tue son ennemi, on obtient le bonheur : ce sont là deux choses excellentes et difficiles à acquérir, même pour des héros. »

Et voici le moment où l'on doit combattre :

« Lorsqu'en ne combattant pas on est sûr de mourir, et qu'une lutte offre seule quelque chance de salut, c'est alors, disent les sages, qu'il est temps de combattre. »

« Quand il ne voit plus pour lui aucun moyen de salut, si ce n'est dans un combat, le sage meurt avec son ennemi, en combattant. »

« S'il est vainqueur, il obtient la fortune ; s'il meurt, il devient l'époux d'une apsarâ. Notre corps périt en un instant : pourquoi donc hésiter à mourir en combattant ? »

Après avoir fait ces réflexions, Sandjîvaka dit au chacal : Mon ami, dites-moi, à quoi reconnaîtrai-je que le lion veut me tuer ? Damanaka lui répondit : Dès que Pingalaka vous regardera avec la queue dressée, la patte levée et la gueule béante, il faudra déployer votre force.

« L'être le plus fort est quelquefois sans force : quel est celui qui est invincible ? Voyez les hommes : ils foulent sans rien craindre un tas de cendres sous leurs pieds. »

Mais il faut que tout cela se fasse en secret ; sinon, nous sommes perdus tous les deux.

En disant ces mots, Damanaka retourna vers Karataka. Eh bien ! lui dit celui-ci, qu'as-tu fait ? — Je les ai brouillés l'un avec l'autre, répondit Damanaka. — Y a-t-il à en douter ? reprit Karataka.

« Quel est celui qui est l'ami des méchants ? Quel est celui qui ne se fâche pas lorsqu'on le sollicite trop souvent ? Quel est celui à qui la fortune ne cause point de joie ? Quel est celui qui n'est pas savant en fait de méchanceté ? »

« Les gens artificieux, pour s'élever, font d'un homme distingué un misérable. La société des méchants n'est-elle pas aussi dangereuse que le feu ? »

Damanaka se rendit ensuite auprès de Pingalaka et lui dit : Sire, ce méchant vient vers vous ; préparez-vous à combattre et attendez-le. Tout en disant ces mots, il fit prendre au lion l'attitude qu'il avait décrite au taureau. Sandjîvaka arriva bientôt, et, quand il vit le lion dans cette attitude hostile, il déploya toute sa force. Alors eut lieu un combat terrible, dans lequel Sandjîvaka perdit la vie. Après avoir tué le taureau, Pingalaka reprit haleine ; puis il resta comme accablé de douleur, et s'écria : Quelle horrible action je viens de commettre !

« Si le pouvoir d'un roi est dans d'autres mains que les siennes, c'est sur lui que retombent tous les crimes qui sont commis. Un roi qui a transgressé la justice est comme le lion qui s'est souillé du meurtre d'un éléphant. »

« On peut perdre un bon territoire ou un serviteur intelligent. La perte d'un serviteur est la ruine des princes. On recouvre aisément un territoire que l'on a perdu ; mais il n'en est pas de même des serviteurs. »

Sire, dit Damanaka, quelle est cette nouvelle manière de raisonner ? Comment ! vous regrettez d'avoir tué un ennemi ! On a dit :

« Un roi qui veut être puissant doit faire mettre à mort celui qui attente à sa vie, quand bien même ce serait son père, son frère, son fils ou son ami. »

« Celui qui connaît la vertu, l'intérêt et le plaisir, ces trois règles de conduite qu'il faut suivre, ne doit pas avoir trop de pitié : en effet, celui qui est indulgent ne peut pas même conserver ce qu'il tient dans ses mains. »

« Pardonner à son ennemi et à son ami est une vertu chez les sages qui s'attachent à vaincre leurs passions ; mais, dans un roi, l'indulgence envers les coupables est un défaut. »

« Pour celui qui, par ambition de régner et par orgueil, désire prendre la place de son souverain, il n'y a pas d'autre expiation que la mort. »

« Un roi trop indulgent, un brâhmane qui mange de tout, une femme insoumise, un ami d'un mauvais naturel, un serviteur indocile, un administrateur négligent et un homme ingrat sont autant de gens dont il faut se débarrasser. »

Et surtout, Sire, sachez bien ceci :

« De même qu'une courtisane, un roi habile en politique se montre sous divers aspects : il est sincère et faux, dur et aimable, cruel et compa-

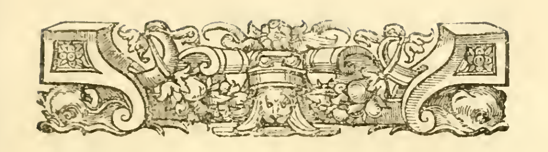
tissant, avare et libéral ; il dépense toujours et amasse une grande quantité de pierres précieuses et de richesses. »

Lorsque Damanaka eut ainsi apaisé sa douleur, Pingalaka reprit son humeur naturelle et s'assit sur son trône. Damanaka, transporté de joie, s'écria : Victoire à notre grand roi, et bonheur au monde entier ! A partir de ce jour, il vécut heureux.

Vous avez entendu le Souhridbhéda, dit Vichnousarman. — Grâce à votre complaisance, répondirent les jeunes princes, nous l'avons entendu, et nous en sommes satisfaits. — Eh bien ! reprit Vichnousarman, écoutez encore ceci :

Puisse la désunion n'avoir jamais lieu que dans la maison de vos ennemis ! Puisse le méchant être entraîné par la mort et marcher tous les jours à sa perte ! Puisse le genre humain jouir sans cesse de toute espèce de bonheur et de prospérité ! Puisse cette fable amuser toujours la jeunesse !





LIVRE TROISIÈME.

VIGRAHA OU LA GUERRE.

Lorsque le temps de raconter de nouvelles histoires fut venu, les jeunes princes dirent à Vichnousarman : Maître, comme nous sommes princes, nous avons un grand désir d'entendre le Vigraha. — Je vous raconterai tout ce qui pourra vous faire plaisir, répondit Vichnousarman ; écoutez le Vigraha ; en voici le premier sloka :

Dans une guerre qui eut lieu entre les cygnes et les paons, et dans laquelle les deux partis déployèrent une égale valeur, les cygnes se fièrent aux corbeaux, qui étaient dans le camp ennemi, et furent trahis par eux.

Comment cela ? dirent les jeunes princes. Vichnousarman raconta la fable suivante :

I. — LES CYGNES ET LES PAONS.

Dans le Karpoûradwipa, il y a un étang que l'on appelle Padmakéli. Sur cet étang habitait un cygne (1) nommé Hiranyagarbha, que tous les oiseaux aquatiques avaient sacré roi dans une assemblée solennelle.

« S'il n'y avait pas un roi maître absolu de toutes choses, le peuple se perdrait sur cette terre, comme un vaisseau sans pilote au milieu de l'Océan. »

« Le roi protège le peuple, et le peuple fait le monarque puissant. La protection que l'on reçoit d'un prince vaut plus que la puissance qu'on lui donne : sans elle, tout ce qui existe n'est rien. »

Un jour que ce cygne, entouré de sa suite, se reposait tranquillement sur un large lit de lotus, une grue nommée Dîrghamoukha, qui arrivait d'un pays éloigné, vint le saluer et s'assit auprès de lui. Dîrghamoukha, lui dit le roi, tu arrives d'un pays étranger : dis-moi ce que tu sais de nouveau. — Sire, répondit la grue, j'ai une grande nouvelle,

(1) *Râdjahansa*, espèce de cygne qui a le bec et les pattes rouges, et que Wilson croit être le flamant.

et, comme je voulais vous l'annoncer, je suis venue bien vite vers vous. Écoutez : Dans le Djamboudwîpa, il y a une montagne que l'on appelle le Vindhya. Sur cette montagne habite un paon nommé Tchitravarna, qui est roi des oiseaux. Comme je traversais une forêt incendiée, je fus aperçue par des oiseaux de la suite de ce prince qui passaient. Qui es-tu, me dirent-ils, et d'où viens-tu ? Alors je répondis : Je suis un serviteur du cygne Hiranyagarbha, souverain du Karpoûradwîpa, et je viens par curiosité voir un pays étranger. A ces mots, les oiseaux me dirent : De ce pays ou du tien, quel est le plus beau et quel est le plus grand des deux rois ? — Ah ! répliquai-je, que dites-vous ! il y a une grande différence : le Karpoûradwîpa est un paradis (1), et le cygne notre roi est un second Indra. Que faites-vous donc dans ce désert ? Venez dans notre pays. En entendant ces paroles, les oiseaux se fâchèrent.

On a dit :

« Faites boire du lait à des serpents, ils n'en auront que plus de venin. Un conseil donné à

(1) *Swarga* ou ciel d'Indra, séjour des divinités inférieures et des mortels déifiés

des fous ne sert qu'à les irriter, au lieu de les calmer. »

Il faut donner des conseils au sage ; mais il n'en faut jamais donner à un fou. Pour avoir donné un conseil à des singes ignorants, des oiseaux virent détruire leurs demeures.

Comment cela ? dit le roi. Dîrghamoukha raconta la fable suivante :

II. — LES OISEAUX ET LES SINGES.



UR le bord de la Narmadâ, au pied d'une montagne, il y avait un grand salmalî. Des oiseaux avaient construit leurs nids sur cet arbre et venaient y chercher un abri pendant la saison des pluies (1). Un jour, l'atmosphère se couvrit de nuages noirs et épais, et la pluie tomba par torrents. Les oiseaux aperçurent au pied de l'arbre des singes qui tremblaient de froid ; ils furent touchés de compassion et leur dirent : Holà ! singes, écoutez :

Nous nous construisons nous-mêmes des nids avec des herbes que nous ramassons sans autre

(1) Saison qui comprend les mois de *srâvana* (juillet-août) et de *bhâdra* (août-septembre).

secours que celui de nos becs ; et vous qui avez des mains, des pieds et tous les organes nécessaires, pourquoi restez-vous dans un pareil état ?

Ces paroles irritèrent les singes, et ils se dirent en eux-mêmes : Ah ! ces oiseaux, parce qu'ils sont à leur aise et à l'abri du vent dans le fond de leurs nids, se moquent de nous ! Eh bien ! attendons que la pluie cesse de tomber. Alors un singe dit :

« Les oiseaux, les méchants, les ignorants et ceux qui se croient savants ne sont pas capables de faire une maison ; ils ne savent que la détruire. »

Dès que la pluie eut cessé, les singes grimpèrent à l'arbre, détruisirent tous les nids et renversèrent les œufs des oiseaux.

Voilà pourquoi je dis : Il faut donner des conseils au sage, etc.

Ensuite que firent-ils ? demanda le roi. — Ensuite, continua Dîrghamoukha, ils me dirent avec colère : Par qui donc ton cygne a-t-il été fait roi ? Alors je me fâchai aussi et je leur répondis : Et votre paon, qui l'a fait roi ? A ces mots, ils voulurent me tuer, et je déployai toute ma force.

« Dans d'autres circonstances, la patience est l'ornement des hommes, comme la pudeur est celui des femmes. La valeur que l'on déploie une fois que l'on est vaincu est comme l'impudicité dans le commerce charnel. »

Le roi se mit à sourire ; puis il dit :

« Celui qui, après avoir bien vu la force ou la faiblesse qu'il y a en lui et chez ses adversaires, ne reconnaît pas la différence qui existe entre eux et lui, est vaincu par ses ennemis. »

Un âne imbécile, qui était vêtu d'une peau de tigre et paissait depuis longtemps dans un champ de blé, fut tué parce qu'il eut la sottise de faire entendre sa voix.

Comment cela ? demanda la grue. Le roi raconta la fable suivante :

III. — L'ANE VÊTU DE LA PEAU D'UN TIGRE.

Il y avait à Hastinâpoura un teinturier nommé Karpoûravilâsa. L'âne de cet homme avait porté de trop lourds fardeaux, et il était devenu si faible que l'on eût dit qu'il allait mourir. Le teinturier le vêtit d'une peau de tigre et le mit au milieu d'un champ de

blé voisin d'une forêt. Les propriétaires du champ, qui l'apercevaient de loin, croyaient que c'était un tigre et se sauvaient à toutes jambes. L'âne mangeait leur blé et engraissait tous les jours. Cependant un homme chargé de garder les blés se couvrit d'une espèce de vêtement fait d'une étoffe grise ; puis il s'arma d'un arc, et se tint à l'écart, le dos baissé. L'âne, qui était devenu gros et gras et avait repris des forces, l'aperçut de loin. Il le prit pour une ânesse et se mit à braire en courant vers lui. Alors le garde reconnut que c'était un âne : le pauvre animal devint la victime de ses transports amoureux et fut tué.

Voilà pourquoi je dis :

Un âne imbécile, qui était vêtu d'une peau de tigre, etc.

Ensuite, reprit Dîrghamoukha, les oiseaux me dirent : Vile et méchante grue, tu voyages dans notre pays, et tu oses outrager notre souverain ! C'est une chose que nous ne souffrirons pas plus longtemps. En disant ces mots, ils me donnèrent tous des coups de bec, et ils s'écrièrent avec colère : Vois, insensée que tu es, ton cygne est un oiseau très débonnaire, et il n'a aucune autorité dans ses États, car un prince faible est incapable

de garder même ce qu'il tient dans sa main. Comment donc pourrait-il gouverner le monde, et quelle peut être sa souveraineté ? Quant à toi, tu ressembles à une grenouille qui n'est jamais sortie d'un puits. Voilà pourquoi tu nous conseilles de nous soumettre à son obéissance. Écoute :

« On doit demeurer auprès d'un grand arbre qui donne du fruit et de l'ombrage ; mais, si par hasard il ne porte pas de fruits, quel est celui qui recherche l'ombre qu'il donne ? »

« Il ne faut pas servir les gens de basse condition ; mais on doit se mettre sous la protection des grands. Le lait même, dans la main d'une cabaretière, devient, dit-on, une liqueur spiritueuse. »

« Il ne faut ni rester en place ni marcher un seul instant en compagnie d'un méchant. La fréquentation des méchants, c'est la mort. La société des gens de bien est une chose salutaire. »

« Par suite de l'influence exercée sur la chose possédée par la personne qui la possède, les plus grandes qualités, lorsqu'elles se trouvent par hasard chez un homme sans mérite, finissent par s'amoindrir, comme l'image d'un éléphant dans un miroir. »

Et surtout :

Quelque puissant que soit un prince, on peut venir à bout de lui par la ruse : ce fut par une ruse, et en se servant du nom de la lune, que des lièvres assurèrent leur repos.

Comment cela ? dis-je aux oiseaux. Ils me racontèrent la fable suivante :

IV. — LES ÉLÉPHANTS ET LES LIÈVRES.

Un jour qu'il n'y avait pas d'eau, quoique l'on fût dans la saison des pluies, une troupe d'éléphants tourmentés par la soif dit à son chef : Seigneur, comment ferons-nous pour vivre ? Il y a ici un endroit où se baignent les petits animaux ; mais nous, nous ne pouvons pas nous baigner. Nous marchons comme des aveugles. Où allons-nous ? Que faisons-nous ? Le roi des éléphants s'avança jusqu'à une petite distance, et leur montra un étang dans lequel il y avait une eau pure. Des lièvres qui demeuraient sur le bord de cet étang se trouvèrent écrasés sous les pieds des éléphants. Alors un lièvre que l'on nommait Silîmoukha se mit à réfléchir, et dit : Cette troupe d'éléphants altérés viendra ici tous

les jours, et c'en est fait de notre race. — Ne vous désespérez pas, dit à son tour un vieux lièvre nommé Vidjaya, je remédierai à cela. Après avoir fait cette promesse, il s'en alla, et, tout en marchant, il se dit en lui-même : Comment vais-je parler devant cette troupe d'éléphants ?

« Pour qu'un éléphant nous tue, il suffit qu'il nous touche ; pour nous donner la mort, un serpent n'a besoin que de nous flairer ; un roi est cause de notre perte, même en nous protégeant : un méchant nous tue même avec son sourire. »

Je vais par conséquent monter sur le haut d'une montagne, et ensuite je parlerai au chef de la troupe. Le lièvre fit comme il avait dit. Qui es-tu ? lui demanda le chef des éléphants, et d'où viens-tu ? — Je suis, répondit le lièvre, un ambassadeur envoyé par le divin Tchandra. — Dis-moi ce qui t'amène ici, reprit l'éléphant. Vidjaya répondit :

« Lors même que l'on a recours à la force des armes, un ambassadeur parle sans déguiser sa pensée : comme sa personne est inviolable, il dit toujours ce qu'il doit dire. »

Écoute, voici ce que mon maître m'ordonne de te dire : Ces lièvres sont chargés de garder l'étang

de Tchandra : tu as eu tort de les chasser, car ils sont mes gardes, et c'est pour cela que, dans le monde, je suis bien connu sous le nom de Sasanka. Lorsque notre ambassadeur eut ainsi parlé, le chef des éléphants fut saisi de crainte et répondit : C'est sans le savoir que j'ai agi ainsi ; je n'y retournerai plus. — Eh bien ! reprit l'ambassadeur, le divin Tchandramas tremble de colère : va te prosterner devant lui au bord de l'étang, et, dès que tu l'auras apaisé, quitte ces lieux. Quand la nuit fut venue, Vidjaya conduisit l'éléphant au bord de l'étang : il lui montra l'image de la lune qui s'agitait sur la surface des eaux ; puis il lui ordonna de se prosterner devant elle, et il dit : Seigneur, il vous a offensé sans le savoir ; pardonnez-lui. En disant ces mots, il le fit partir.

Voilà pourquoi je dis : Quelque puissant que soit un prince, on peut venir à bout de lui par la ruse, etc.

Je répondis aux oiseaux : Mon maître est un prince plein de majesté et très puissant ; il est digne de régner même sur les trois mondes. Alors ils me maltraitèrent ; puis ils me demandèrent pourquoi je voyageais dans leur pays, et me conduisirent devant le roi Tchitravarna. Lorsque nous

fûmes en présence du roi, ils s'inclinèrent devant lui, et lui dirent en me montrant : Sire, veuillez nous écouter. Cette méchante grue, tout en voyageant dans notre pays, ose outrager votre majesté. — Qui est-elle, demanda le roi, et d'où vient-elle ? — Elle est, répondirent-ils, au service d'un cygne nommé Hiranyagarbha, et elle vient du Karpoûradwîpa. Ensuite je fus interrogée par un vautour, ministre de Tchitravarna. Quel est, me dit-il, le premier ministre de ton pays ? — C'est, lui répondis-je, un tchakravâka qui possède une connaissance profonde de toutes les sciences ; il se nomme Sarvadjna. — S'il est né dans le pays même, reprit le vautour, il est digne de remplir les fonctions de ministre.

« Un roi doit toujours choisir pour ministre un homme né dans le pays même où il règne, qui pratique pieusement les devoirs de sa caste, qui est d'une fidélité reconnue, qui a étudié les sciences et les lettres, qui est exempt de vices, et d'une conduite irréprochable, qui connaît les lois, qui a de la réputation, qui sort d'une famille respectable, qui est savant, et qui enrichit le trésor. »

Cependant un perroquet prit la parole : Sire, dit-il, le Karpoûradwîpa et les autres petits dwîpas

sont compris dans le Djamboudwîpa ; par conséquent, l'autorité de votre majesté s'étend aussi sur ce pays. — C'est vrai, répondit le roi.

« Un roi, un homme égaré par la passion, un enfant, un fou, et celui qui est fier de ses richesses, désirent ce qu'ils ne peuvent pas avoir, et à plus forte raison ce qu'ils peuvent acquérir. »

Alors je répliquai : Si ce sont les paroles seules qui constituent la souveraineté, je dirai aussi que le pouvoir d'Hiranyagarbha, mon maître, s'étend jusque sur le Djamboudwîpa. — Dis-moi, reprit le perroquet, quel est le moyen de décider cette question ? — C'est de combattre, lui répondis-je. Le roi sourit et me dit : Retourne vers ton maître, et dis-lui de faire ses préparatifs de guerre. — Envoyez aussi votre ambassadeur, répliquai-je. — Qui enverrai-je en ambassade ? dit le roi, car il faut choisir pour ambassadeur quelqu'un qui réunisse les qualités suivantes :

« Un ambassadeur doit être un homme dévoué, doué de mérite, fidèle, adroit, résolu, exempt de vices et patient ; il doit être brâhmane, savoir deviner les pensées les plus secrètes d'autrui, et se montrer sociable. »

On trouve bien des gens qui possèdent ces qua-

lités, dit le vautour ; mais néanmoins c'est un brâhmane qu'il faut choisir.

« Il ne pense qu'à contenter son maître et ne demande pas à s'enrichir. Le poison kâlakoûta ne perd pas sa noirceur parce qu'il est dans la gorge de Siva. »

Il faut par conséquent que le perroquet parte. — Va avec cette grue, dit le roi au perroquet, et dis à son maître ce que je veux. — Je suis prêt à obéir aux ordres de votre majesté, répondit le perroquet ; mais cette grue est un oiseau méchant, et je ne pars pas avec elle.

On a dit :

« Le méchant fait le mal, et il réussit dans tout ce qu'il prémédite contre les gens de bien : le géant aux dix visages (1) a bien pu enlever Sîtâ, et l'Océan même a pu être enchaîné (2). »

Il ne faut ni demeurer ni voyager avec un méchant : une oie périt pour être restée avec un corbeau, et une caille (3), pour avoir voyagé avec lui.

(1) C'est ainsi qu'on représente Râvana, tyran de Lankâ (Ceylan), qui enleva Sîtâ, épouse de Râma.

(2) Allusion au pont de rochers que Râma fit construire pour franchir le détroit qui sépare la presqu'île de l'Inde de Ceylan.

(3) *Varttaka*, espèce de caille (*Perdix olivacea*).

Comment cela ? dit le roi. Le perroquet raconta la fable suivante :

V. — L'OIE ET LE CORBEAU.

Sur la grande route d'Oudjayini, il y avait un grand pippala qui servait de demeure à une oie et à un corbeau. Un jour, pendant la saison des chaleurs, un voyageur fatigué déposa son arc et ses flèches au pied de cet arbre. et s'y endormit. Un instant après, l'ombre que donnait cet arbre se retira de dessus son visage. L'oie, qui était sur l'arbre, voyant le soleil darder ses rayons sur le visage du voyageur, fut touchée de compassion ; elle étendit ses ailes, et répandit une ombre nouvelle sur le visage de cet homme. Le voyageur, qui goûtait les douceurs d'un profond sommeil, ouvrit la bouche. Cependant le corbeau, avec son instinct de méchanceté, ne voulut pas le laisser jouir de ce bonheur : il lui fienta dans la bouche et se sauva. Le voyageur se leva précipitamment et regarda en l'air ; il aperçut l'oie, lui décocha une flèche, et la tua.

Voilà pourquoi je dis : Il ne faut pas demeurer avec un méchant, etc.

« Fuyez le contact des méchants ; recherchez la société des gens de bien ; pratiquez la vertu jour et nuit, et souvenez-vous toujours que cette vie dure peu de temps. »

Je vais raconter aussi l'histoire de la caille.

VI. — LA CAILLE ET LE CORBEAU.

Un jour, tous les oiseaux allèrent sur le bord de la mer faire un pèlerinage en l'honneur du divin Garouda. Le corbeau partit en compagnie d'une caille. Ils rencontrèrent un vacher qui portait sur sa tête un pot de lait caillé, et le corbeau se mit à en manger à plusieurs reprises. Le vacher déposa à terre son pot de lait, et, regardant en l'air, il aperçut le corbeau et la caille. Le corbeau se sauva dès qu'il vit le vacher se mettre à sa poursuite ; mais la caille innocente, qui volait difficilement, fut prise et tuée.

Voilà pourquoi je dis : Il ne faut ni demeurer ni voyager avec un méchant, etc.

Frère, dis-je au perroquet, pourquoi parlez-vous si mal de moi ? Votre personne est pour moi aussi

sacrée que celle de sa majesté. — Je veux bien le croire, répondit le perroquet ; mais

« Les paroles amicales et les sourires des méchants m'inspirent autant de crainte que les fleurs venues hors de saison. »

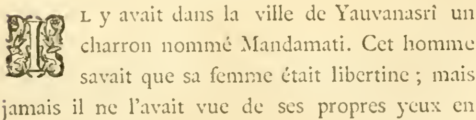
Ton langage même prouve ta méchanceté : en effet, tes paroles sont la cause première de la guerre qui va éclater entre les deux rois.

Remarque ceci :

Un sot se console, et reste satisfait, même lorsqu'on lui a fait une injure manifeste : témoin le charron qui porta sur sa tête sa femme avec son galant.

Comment cela ? dit le roi. Le perroquet raconta l'histoire suivante :

VII. — LE CHARRON, SA FEMME ET LE GALANT.



Il y avait dans la ville de Yauvanasrî un charron nommé Mandamati. Cet homme savait que sa femme était libertine ; mais jamais il ne l'avait vue de ses propres yeux en compagnie d'un galant. Un jour, il lui dit qu'il allait à un village, et il partit. Lorsqu'il fut à une certaine distance de chez lui, il revint sur ses pas,

rentra au logis, et se cacha sous le lit, sans être aperçu. Cependant sa femme, le croyant parti, ne se défiait de rien, et, lorsque le soir fut venu, elle appela son galant. Tout en folâtrant avec lui sur le lit, sans s'inquiéter de rien, elle sentit le corps d'un homme qui était dessous. Elle vit bien que c'était son mari, et fut déconcertée. Pourquoi donc, lui dit le galant, ne t'abandonnes-tu pas aujourd'hui au plaisir avec moi ? Tu as l'air troublé. — Le maître de ma vie, répondit-elle, est allé aujourd'hui à un village : sans lui, cette ville, toute peuplée qu'elle est, me semble être une forêt déserte. Que lui est-il arrivé dans cet endroit étranger pour lui ? Que mange-t-il ? Comment dort-il ? Ces pensées me fendent le cœur. — Hé quoi ! reprit le galant, ton charron mérite-t-il tant d'affection, lui qui t'appelle femme querelleuse et de mauvaise vie ? — Vilain ! s'écria-t-elle, que dis-tu ?

Écoute :

« La femme vertueuse est celle qui montre un visage agréable à son mari, lors même qu'il lui parle durement ou la regarde d'un œil irrité. »

« Le séjour de la félicité éternelle est réservé aux femmes qui aiment leurs maris, sans regarder

s'ils habitent une ville ou une forêt, s'ils sont méchants ou vertueux. »

« Un mari est en effet le plus bel ornement d'une femme ; celle-ci n'a pas besoin d'autre parure. Une femme sans mari a beau se parer, elle ne brille jamais. »

Toi, tu es un galant ; tu ressembles à la fleur du bétel. Je te désire quelquefois par caprice ; tandis que mon mari peut, s'il le veut, me vendre aux dieux ou me donner aux brâhmanes. Mais à quoi bon tant de paroles ?

« Je vivrai tant qu'il vivra, et je mourrai quand il mourra : mourir avec lui, telle est ma ferme résolution. »

« Il y a trente-cinq millions de poils sur le corps d'un homme : la femme qui suit son mari habitera dans le ciel pendant autant d'années. »

« La femme qui emporte avec elle le corps de son mari, comme le chasseur de serpents tire de force un reptile hors de son trou, est glorifiée dans le ciel. »

« La femme qui, sur le bûcher, serre dans ses bras le corps inanimé de son mari, et renonce à la vie, obtiendra une place dans le séjour des

dieux, quand même elle aurait pour époux un homme coupable de dix millions de fautes. »

« Une femme doit obéir à l'homme auquel elle a été donnée par son père ou par son frère, avec le consentement paternel, tant que cet homme vit, et ne pas le mépriser lorsqu'il est mort. »

En entendant ces paroles, le charron se dit en lui-même : Que je suis heureux de posséder une femme qui a tant de tendresse pour son mari, et dit des choses si douces à entendre ! Et, persuadé comme il l'était, il enleva sur sa tête le lit, la femme et le galant, et dansa longtemps de joie.

Voilà pourquoi je dis : Un sot se console, et reste satisfait, même lorsqu'on lui a fait une injure manifeste, etc.

Le roi me congédia après m'avoir fait les honneurs, selon l'usage, et le perroquet vient derrière moi. Maintenant que vous savez tout, c'est à vous d'agir comme il le faut. — Sire, dit le tchakravâka en souriant, la grue, dans ce voyage en pays étranger, a traité les affaires de votre majesté aussi bien qu'elle a pu ; mais tel est le caractère des sots :

« Faire cent concessions plutôt que de disputer

est une preuve de sagesse ; se quereller, même sans motif, est une marque de folie. »

Cesse de faire ces reproches, dit le roi, et examinons bien ce qui nous a été rapporté. — Sire, répondit le tchakravâka, je veux parler sans témoins.

« Les gens adroits comprennent la pensée des autres au moyen des changements qui s'opèrent sur le visage, dans l'œil, dans la voix, dans le teint et dans les signes extérieurs. C'est pour cela qu'il faut délibérer en secret. »

Tout le monde se retira, et le roi resta seul avec son ministre. Sire, dit le tchakravâka, je pense que la grue a fait tout cela d'après l'ordre d'un de nos agents.

« La meilleure chose pour les médecins, c'est un malade ; pour les agents d'un prince, c'est un homme vicieux ; l'ignorant est ce qui fait vivre les gens instruits ; le plus ferme appui d'un roi, c'est un homme qui sait garder un secret. »

Eh bien ! répondit le roi, nous chercherons plus tard à connaître la cause de tout cela. A présent, dis-moi ce que nous devons faire. — Sire, reprit le tchakravâka, il faut d'abord envoyer un espion ; nous saurons ainsi ce que fait l'ennemi, et nous connaîtrons sa force et sa faiblesse.

« Il faut avoir dans son pays et dans celui de son ennemi un espion, pour voir ce que l'on devra faire et ce que l'on ne devra pas tenter. L'espion est l'œil du roi : celui qui n'en a pas un est un aveugle. »

Que la grue parte et emmène avec elle quelqu'un de sûr. De cette façon, elle prendra secrètement connaissance des projets de l'ennemi ; elle en instruira son compagnon, et l'enverra ici, tandis qu'elle-même restera dans le pays.

On a dit :

« Un prince doit avoir, dans les écoles où l'on enseigne la science religieuse et dans les temples, des espions déguisés en ascètes et venus sous prétexte d'étudier les livres sacrés, pour s'entretenir avec eux de ce qui se passe. »

L'espion secret est celui qui va sur l'eau comme sur terre. Il faut, par conséquent, confier cette mission à la grue. Qu'une autre grue comme elle l'accompagne, et que tous les habitants de ce séjour gardent la porte du palais ; mais, Sire, il faut aussi que cela se fasse dans le plus grand secret.

« Le secret d'une délibération est violé lorsque cette délibération a lieu entre six oreilles, et que la nouvelle en est répandue. Ainsi, un roi ne doit

jamais tenir conseil privé qu'entre lui-même et une autre personne. »

Remarquez encore ceci :

« L'offense que l'on commet envers un roi en divulguant le secret d'une délibération est une faute irréparable. Telle est l'opinion des gens habiles en politique. »

Le roi réfléchit un instant ; puis il dit : J'ai certes le meilleur espion que l'on puisse trouver. — Sire, répondit le ministre, vous êtes sûr alors de sortir victorieux du combat.

Cependant un garde du palais entra et dit au roi, après s'être incliné devant lui : Sire, un perroquet qui vient du Djamboudwîpa attend à la porte. Le roi regarda le tchakravâka. Celui-ci dit au garde : Conduis-le dans un des appartements du palais ; nous le recevrons plus tard. — Je suis aux ordres de sa seigneurie, répondit le garde. Puis il se retira, et emmena le perroquet avec lui. Eh bien ! dit le roi, la guerre est sur le point d'éclater. — Sire, répondit le tchakravâka, la guerre n'est pourtant pas une nécessité.

« Peut-on appeler ministre ou conseiller celui qui, tout d'abord et sans réflexion, conseille à son roi de combattre et d'abandonner son territoire ? »

« La conciliation, la corruption et la discorde, tels sont les moyens qu'un prince doit employer, tous ensemble ou séparément, pour triompher de ses ennemis ; mais qu'il ne cherche jamais à les vaincre par la force des armes. »

« Puisque l'on voit que la victoire ne reste jamais aux deux combattants, et que, dans une bataille, on peut être vaincu par l'ennemi, il faut éviter de combattre. »

« Tout homme est un héros lorsqu'il n'a jamais eu l'occasion de se montrer courageux. Quel est celui qui n'est pas fier tant qu'il n'a pas senti la force d'un ennemi ? »

« On ne soulève pas une pierre avec les mains comme avec une pièce de bois. Au moyen de petites choses, on vient à bout d'en faire de grandes. Tel est le grand avantage que l'on retire d'une délibération. »

Mais, quand on voit que la guerre est inévitable, il faut se battre.

« Si un champ est cultivé avec soin et dans le temps convenable, il produit une bonne récolte. Ainsi cette politique porte ses fruits, non pas à l'instant même, mais avec le temps. »

« Craindre l'ennemi lorsqu'il est loin, et l'atta-

quer bravement quand il est en face, voilà une qualité qui n'appartient qu'à un héros. Dans ce monde, celui qui se montre grand dans l'adversité obtient la valeur en partage. »

« La trop grande ardeur est le principal obstacle qui, en toutes choses, nous empêche de réussir. L'eau même la plus froide ne fend-elle pas les montagnes ? »

D'ailleurs, Sire, le roi Tchitravarna est très puissant.

« Aucune loi ne nous ordonne de combattre un ennemi qui est fort. Lutter contre un éléphant, ce serait pour des hommes une mort certaine. »

« Celui qui en vient aux mains avec son ennemi sans attendre le moment favorable est un insensé. Se battre avec un ennemi qui est fort, c'est faire comme l'insecte qui veut s'élever dans les airs avec ses ailes. »

« Un prince habile en politique doit faire comme la tortue qui se renferme dans sa carapace, et soutenir le choc de l'ennemi ; mais, lorsque le moment est venu, il doit se lever comme un serpent redoutable. »

« Celui qui sait employer la ruse peut résister à un ennemi qui est fort comme à un ennemi qui

est faible. Le courant d'une rivière déracine les arbres aussi bien que les herbes. »

Il faut amuser l'envoyé de notre ennemi et le retenir jusqu'à ce que nous ayons armé la forteresse.

« Un seul archer, sur un rempart, résiste à cent hommes ; cent archers peuvent tenir contre cent mille hommes. Voilà pourquoi une forteresse est une chose excellente. »

« Dans un pays muni de forteresses, quel ennemi ne peut-on pas vaincre ? Un roi qui n'a point de forteresses dans son pays ressemble à un homme qui fait naufrage. »

« Il faut élever une forteresse entourée d'un large fossé et garnie de hautes murailles ; il faut l'approvisionner d'eau, d'armes et de machines, et la construire dans le voisinage d'une montagne. d'une rivière, d'un désert ou d'une forêt. »

« Il faut qu'elle soit d'une grande étendue et d'un accès difficile, qu'elle renferme des provisions d'eau, de grains et de toutes espèces de choses, et qu'elle ait une entrée et une sortie. Ce sont là les sept qualités principales d'une bonne forteresse. »

« Le ministre du roi, son ami, son trésor, son

territoire, sa forteresse, ses troupes et son allié : voilà ce qu'on appelle les sept parties essentielles d'un gouvernement. »

« Le gouverneur de la forteresse, le général en chef, l'administrateur des finances, l'ambassadeur, le prêtre de la famille, l'astrologue et les médecins, sont regardés comme les conseillers du roi. »

Qui chargerons-nous du soin d'inspecter la forteresse ? dit le roi. Le tchakravâka répondit :

« Il faut donner à chacun l'emploi qu'il est capable d'exercer : celui même qui est instruit se perd dans les affaires, lorsqu'il n'en a pas l'expérience. »

Que l'on appelle le sârasa.

Le sârasa fut appelé, et le roi, dès qu'il le vit entrer, lui dit : Sârasa, va vite inspecter la forteresse. — Sire, répondit le sârasa en s'inclinant devant lui, il y a longtemps que j'ai examiné le grand étang qui nous sert de place forte ; mais, dans l'île située au milieu de cet étang, il faut amasser des provisions de grains.

« Sire, les provisions de grains sont les meilleures de toutes les provisions. En effet, une pierre précieuse que l'on mettrait dans sa bouche ne pourrait faire vivre. »

« De toutes les choses qui ont de la saveur, le sel est, dit-on, la plus savoureuse. Il faut donc en prendre, car sans lui une sauce est comme de la bouse de vache. »

Va vite, dit le roi, et fais tous les préparatifs nécessaires.

Cependant le garde entra pour la seconde fois, et dit au roi : Sire, un roi des corbeaux nommé Méghavarna, qui vient du Sinhaladwîpa, attend à la porte avec sa suite. Il voudrait voir votre majesté. — Le corbeau, dit le roi, est un oiseau sage, et il a de l'expérience. Il faut le recevoir. — Sire, répondit le tchakravâka, c'est vrai ; mais le corbeau est un oiseau de terre, et par conséquent un de nos ennemis. Comment pouvons-nous le recevoir ? On a dit :

L'insensé qui abandonne ses partisans pour s'attacher à ses adversaires est tué par ses ennemis, comme le chacal devenu bleu.

Comment cela ? dit le roi. Le ministre raconta la fable suivante :

VIII. — LE CHACAL DEVENU BLEU.


N chacal qui errait dans les environs d'une ville, selon sa fantaisie, se laissa tomber dans une cuve d'indigo. Comme il ne pouvait se tirer de là, il fit semblant d'être mort, dès que vint le point du jour. Le propriétaire de la cuve, en voyant ce chacal les pattes en l'air, les yeux fermés et les dents à découvert, crut qu'il était mort ; il le retira de la cuve, l'emporta loin du village, et le laissa là. Le chacal alla dans la forêt, et, lorsqu'il s'aperçut qu'il était bleu, il se dit en lui-même : Je suis maintenant de la plus belle couleur : ne puis-je pas m'élever au-dessus des autres? Après avoir fait cette réflexion, il appela les chacals, et il leur dit : La bienheureuse divinité qui préside à cette forêt m'en a fait roi ; elle m'a donné l'onction royale de ses propres mains, et avec le jus de toutes les plantes. Regardez ma couleur. A partir d'aujourd'hui, rien ne se fera dans cette forêt que d'après mes ordres. Les chacals, voyant qu'il était si remarquable par sa couleur, se prosternèrent devant lui, et répondirent : Comme votre majesté l'ordonne. De cette manière, il régna sur tous les animaux qui ha-

bitaient la forêt. Il s'entoura d'abord des siens, et il devint très puissant ; mais plus tard il choisit pour ses principaux serviteurs des lions, des tigres et d'autres animaux semblables ; il regarda les chacals avec dédain et mépris, et il éloigna tous ceux de son espèce. Un vieux chacal, voyant ses compagnons consternés, leur dit : Ne vous affligez pas ainsi ; puisque ce prince ignorant en politique nous méprise malgré notre savoir, je trouverai bien un moyen de le faire périr. Les tigres et les autres animaux le regardent comme leur souverain parce qu'ils ont été trompés par sa couleur, et n'ont pas vu qu'il était chacal ; faites donc en sorte qu'il soit reconnu. Voici ce qu'il faudra faire : quand viendra le soir, vous irez près de lui, et vous pousserez tous ensemble un grand cri ; en entendant ce cri, il obéira à l'instinct qu'il tient de sa race, et criera à son tour.

« On parvient difficilement à vaincre son instinct naturel : faites un chien roi, il n'en rongera pas moins les chaussures. »

Le tigre reconnaîtra à son cri qu'il est chacal, et le tuera. Ce conseil fut suivi, et ce que le vieux chacal avait prévu arriva. On a dit :

« Notre ennemi connaît notre faible, notre

pensée la plus secrète, notre force, tout, en un mot ; il pénètre jusqu'au dedans de nous-même, et nous consume comme le feu brûle un arbre desséché. »

Voilà pourquoi je dis : L'insensé qui abandonne ses partisans, etc.

C'est vrai, dit le roi ; mais cependant, comme ce corbeau vient de loin, il faut le voir. Ensuite, nous délibérerons sur la guerre.

Sire, répondit le tchakravâka, notre espion est envoyé, et la forteresse est mise en état de défense : il faut donc recevoir aussi le perroquet, puis le congédier.

« Tchânakya fit assassiner Nanda par un envoyé qui lui était dévoué (1) : il faut par conséquent regarder un envoyé comme un émissaire secret, et ne pas le recevoir sans être entouré de ses guerriers. »

Alors on forma une assemblée, et l'on fit appeler le perroquet et le corbeau. Le perroquet

(1) Allusion à la vengeance que le brâhmane Vichnougoupta, surnommé Tchânakya, tira du roi Nanda et de sa famille, vers le commencement du troisième siècle avant notre ère. Voyez l'avertissement placé en tête du Moudrâ-Râkchasa, dans le tome II des *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, traduits par mon savant maître et ami feu A. Langlois.

entra la tête levée. On lui présenta un siège ; il s'assit, et s'adressant au roi : Hiranyagarbha, lui dit-il, voici ce que l'illustre Tchitravarna, le roi des rois, vous ordonne : Si vous voulez conserver votre vie et votre fortune, venez vite vous prosterner à mes pieds ; sinon, songez à quitter ce pays. — Hé quoi ! s'écria le roi avec colère, n'ai-je personne pour..... — Ordonnez, Sire, dit Méghavarna en se levant, et je tue ce méchant perroquet. Cependant Sarvadjna chercha à calmer le roi et le corbeau. Écoutez, leur dit-il :

« On ne peut pas donner le nom d'assemblée à une réunion dans laquelle il n'y a pas de sages ; on ne peut pas appeler sages ceux qui ne parlent pas selon la justice ; il n'y a point de justice là où il n'y a pas de sincérité ; il n'y a pas de sincérité là où la fourberie a trouvé accès. »

Voici en effet ce que la loi ordonne :

« Un envoyé, ne serait-il même qu'un barbare, ne doit jamais être mis à mort, car c'est un roi qui parle par sa bouche. Lors même qu'un prince a pris les armes, la personne d'un envoyé est inviolable : il en est ainsi à plus forte raison quand c'est un brâhmane. »

« Un envoyé ne tient jamais compte de son

intériorité ni de la supériorité des autres : comme sa personne est inviolable, l'envoyé dit toujours tout. »

Le roi et le corbeau reprirent leur humeur naturelle. Le perroquet se leva et sortit; le tchakravâka le conduisit et lui donna toutes les instructions nécessaires; puis il lui fit présent de bijoux et d'autres objets, et le congédia. Le perroquet retourna dans son pays.

Lorsqu'il fut arrivé au mont Vindhya, il alla saluer Tchitravarna, son souverain. Perroquet, lui dit le roi Tchitravarna dès qu'il l'aperçut, quelles nouvelles? Qu'est-ce que ce pays? — Sire, répondit le perroquet, pour vous dire tout en quelques mots, la nouvelle que j'apporte, c'est qu'il faut sur-le-champ commencer la guerre. Quant au Karpoûradwîpa, c'est une portion du ciel, et le roi de ce pays est un second Indra. Comment serait-il possible de décrire tout ce que j'ai vu?

Le roi fit appeler tous les grands de sa cour, et s'assit pour délibérer avec eux. Donnez-moi votre avis, leur dit-il, et indiquez-moi ce que nous devons faire dans la guerre que nous aurons à soutenir, car la guerre est inévitable.

On a dit :

« Le mécontentement est la perte des brâhmanes, de même que la satisfaction est celle des rois ; la modestie est la perte des courtisanes ; le manque de pudeur est celle des femmes respectables. »

Sire, dit un vautour nommé Doùradarsin, lorsqu'on n'est pas heureux, on n'est pas obligé de faire la guerre.

« Quand un prince a des amis, des ministres et des alliés qui lui sont bien dévoués, et hostiles à ses ennemis, il doit alors faire la guerre. »

« Un territoire, un allié et de l'or, tels sont les trois avantages de la guerre : lorsqu'on est sûr d'obtenir ces avantages, on doit alors faire la guerre. »

Que le ministre, dit le roi, passe mes troupes en revue ; qu'on leur paye leur solde, pour les encourager à bien faire leur devoir, et que l'on appelle ensuite l'astrologue, afin qu'il nous indique le moment favorable pour nous mettre en marche. — Sire, répondit le ministre, il ne faut cependant pas se mettre en marche avec trop de précipitation.

« Les insensés qui se précipitent avec témérité et sans réflexion sur l'armée ennemie vont embras-

ser la pointe des épées : c'est une vérité incontestable. »

Ministre, dit le roi, ne cherche pas à abattre mon courage; dis-moi plutôt comment celui qui veut remporter la victoire doit entrer en pays ennemi. — Sire, répondit le vautour, je vais vous dire cela; mais de semblables avis ne sont profitables que quand on les suit.

On a dit :

« A quoi sert-il de donner à un roi un avis conforme à l'autorité des livres, s'il ne le suit pas? Il ne suffit pas de connaître un médicament pour guérir une maladie. »

Comme il ne faut pas désobéir aux ordres d'un souverain, je vais vous dire ce que j'ai appris. Écoutez, Sire :

« Sire, un général doit faire avancer ses troupes en bon ordre, et les conduire le long des rivières, dans les montagnes, dans les forêts, dans les défilés et partout où est le danger. »

« Le général en chef doit marcher à la tête de l'armée avec les hommes les plus braves; au centre, on doit placer les femmes, le prince, le trésor et tout ce qu'il y a de précieux. »

« Aux deux ailes, il faut placer les chevaux;

près des chevaux, les chars; à côté des chars, les éléphants, et à côté des éléphants, les fantassins. »

« Le général doit marcher à l'arrière-garde, et encourager ceux qui sont fatigués. Le roi, entouré de ses ministres et de ses guerriers, doit conduire le principal corps d'armée. »

« Dans les chemins raboteux, dans les marécages et dans les montagnes, il faut marcher avec les éléphants; dans la plaine, il faut se servir des chevaux; sur l'eau, il faut faire usage des bateaux; on peut aller partout avec les fantassins. »

« Pendant la saison des pluies, le mieux que l'on puisse faire, est, dit-on, de faire marcher les éléphants; en tout autre temps, on peut se servir des chevaux; on tire toujours parti de l'infanterie. »

« Dans les montagnes et dans les défilés, il faut veiller à la garde de la personne du roi, et le roi, quoique bien gardé par ses soldats, ne doit dormir que d'un sommeil léger. »

« Il faut détruire les ennemis, les harceler, et renverser leurs forteresses et tous les obstacles qu'ils opposent. Lorsqu'on entre dans un pays ennemi, il faut envoyer en avant des coupeurs de bois. »

« Le trésor doit être là où est le roi; sans le trésor, il n'y a pas de royauté. Le roi doit être libéral envers ceux qui le servent. Quel est, en effet, celui qui ne combat pas pour un prince généreux? »

« Sire, l'homme n'est pas le serviteur de l'homme, mais de l'argent. On est un personnage considérable ou de peu d'importance, suivant que l'on est riche ou pauvre. »

« Il faut combattre sans rompre les rangs, et se protéger les uns les autres; il faut placer au centre la partie la plus faible de l'armée. »

« Le roi doit faire placer son infanterie à la tête de l'armée; il doit harceler continuellement l'ennemi, et ravager son territoire. »

« Pour combattre en plaine, il faut se servir des chars et des chevaux; dans les endroits où il y a de l'eau, il faut se servir des bateaux et des éléphants. Dans les lieux couverts d'arbres et de buissons, il faut faire usage de l'arc; en rase campagne, il faut employer l'épée, le bouclier et les autres armes. »

« Il faut ravager sans cesse les pâturages et les récoltes de l'ennemi, et le priver d'eau et de matières combustibles; il faut aussi détruire ses étangs, ses remparts et ses fossés. »

« Sire, ce qui fait la principale force d'une armée, c'est l'éléphant ; il n'y a rien qui l'égale. L'éléphant, dans ses membres seuls, possède, dit-on, huit armes. »

« Le cheval lui-même fait la force des armées, car c'est un rempart mobile : aussi le roi qui a le plus grand nombre de chevaux est-il vainqueur dans une bataille en rase campagne. »

« Les dieux eux-mêmes auraient de la peine à vaincre ceux qui combattent à cheval : car, si loin que puissent être leurs ennemis, les cavaliers les tiennent dans leurs mains. »

« Engager l'action les premiers, protéger toute l'armée, et débarrasser les routes, voilà ce qu'on appelle l'emploi des fantassins. »

« La meilleure armée, dit-on, est celle qui est naturellement brave, habile dans le maniement des armes, dévouée, endurcie à la fatigue, et composée en grande partie de kchatriyas illustres. »

« Sire, dans ce monde, les hommes combattent avec plus d'ardeur pour obtenir la considération de leur maître que pour toutes les richesses qu'il peut leur donner. »

« Une petite armée composée d'hommes choisis vaut mieux qu'une masse considérable de troupes

mal aguerries : les mauvais soldats se laissent vaincre par l'ennemi, et sont cause de la défaite des braves. »

« Manquer de bonté, s'absenter trop souvent, ne pas donner à chacun la part qui lui revient, user de délais, et ne savoir pas se défendre, voilà ce qui inspire de l'indifférence. »

« Celui qui veut remporter la victoire doit harceler l'armée de l'ennemi et la détruire peu à peu : une armée ennemie est facile à vaincre lorsqu'on l'a fatiguée longtemps. »

« Pour semer la discorde chez ses ennemis, on ne pourrait trouver un meilleur conseiller que l'héritier du trône : aussi doit-on faire tous ses efforts pour élever l'héritier de son ennemi. »

« Après avoir fait alliance avec le prince héritier du trône, ou avec le premier ministre, on doit enfin provoquer son ennemi, et l'attaquer avec résolution. »

« Il faut détruire son ennemi en se servant de ses principaux alliés pour le vaincre, ou bien en s'attachant ses officiers, et en les attirant par l'appât du butin. »

« Un roi doit peupler son pays en subjuguant celui des autres, ou en attirant les gens par des

présents et des honneurs, car un pays est peuplé quand il donne de quoi s'enrichir. »

Ah! dit le roi, qu'est-il besoin de si longs discours?

« S'élever soi-même et soumettre son ennemi, voilà en quoi consiste la politique; et, pour développer cette pensée, nous dirons que c'est aux actes d'un homme que l'on reconnaît son habileté dans l'art de parler. »

Tout cela est vrai, répondit le ministre en souriant; mais

« Un être est méchant, tandis qu'un autre obéit à la loi : la lumière et les ténèbres peuvent-elles avoir toutes deux les mêmes qualités? »

Le roi se leva et se mit en marche au moment qui avait été fixé par l'astrologue.

Cependant l'espion que l'on avait envoyé revint auprès d'Hiranyagarbha et lui dit : Sire, le roi Tchitravarna s'avance; il vient d'établir son camp au pied du mont Malaya. Il faut à l'instant purifier la forteresse et la mettre en état, car le vautour est un grand ministre, et j'ai appris de quelqu'un à qui il confie ses secrets qu'il a déjà envoyé un espion dans notre forteresse. — Sire, dit le tchakravâka, cet espion ne peut être que le

corbeau. — C'est impossible, répondit le roi, car, si cela était vrai, pourquoi aurait-il voulu se jeter sur le perroquet et le maltraiter? D'ailleurs, c'est seulement depuis l'arrivée du perroquet que la guerre est déclarée, et il y a longtemps que le corbeau est ici. — Cependant, reprit le ministre, il faut se défier d'un étranger. — Quelquefois, répliqua le roi, on voit des étrangers prêts à rendre service.

Écoute :

« Un étranger qui nous témoigne de la bienveillance est pour nous un parent; un parent même, s'il nous veut du mal, devient pour nous un étranger : la maladie, qui prend naissance dans notre corps, nous est nuisible, tandis que la plante médicinale, née dans la forêt, nous est salutaire. »

Le roi Soûdraka avait un serviteur nommé Vîravara, qui n'hésita pas un seul instant à sacrifier son propre fils.

Comment cela? demanda le tchakravâka. Le roi raconta l'histoire suivante :

IX. — HISTOIRE DE VIRAVARA.

J'ÉTAIS jadis sur un bassin du roi Soûdraka, où je faisais l'amour avec Karpoûramandjarî, la fille d'un cygne nommé Karpoûrakéli. Un jour, un soldat nommé Vîravara, qui venait d'un pays étranger, se présenta à la porte du palais. Il s'approcha du garde et lui dit : Je suis soldat, et je voudrais prendre du service : introduisez-moi auprès du roi. Le garde l'introduisit auprès du roi. Sire, dit alors Vîravara, si vous avez besoin de mes services, veuillez me prendre à votre solde. — Que demandes-tu pour ta solde? dit Soûdraka. — Quatre cents souvarnas par jour, répondit Vîravara. — Quel est ton attirail? reprit le roi. — Mes deux bras et mon épée, répliqua Vîravara. — C'est une chose impossible, dit le roi. A ces mots, Vîravara salua le roi et se retira. Cependant les conseillers de Soûdraka dirent à leur souverain : Sire, donnez à cet homme la paye de quatre jours, afin de voir ce qu'il est, et s'il peut rendre ou non assez de services pour recevoir une pareille solde. Le roi suivit l'avis de ses conseillers. Il fit rappeler Vîravara; puis il lui

présenta du bétel, et lui donna la solde qu'il demandait.

« Le bétel joint la douceur à l'amertume et à l'âcreté; il est juteux et astringent; il chasse les maladies occasionnées par l'air; il est antiphlegmatique et vermifuge; il détruit toute mauvaise odeur, arrête le désordre des humeurs, entretient la bouche, purifie, et allume les feux de l'amour : telles sont, mon ami, les treize qualités du bétel; il serait difficile de trouver ces qualités dans le ciel même. »

Le roi surveilla le soldat, afin de savoir à quoi il employait son argent. Vîravara en donna une moitié aux dieux et aux brâhmanes, et un quart aux malheureux; puis il dépensa le reste pour sa nourriture et ses plaisirs. Il fit continuellement le même usage de sa paye. Il veillait jour et nuit à la porte du palais, l'épée à la main, et ne retournait chez lui que quand le roi lui-même l'ordonnait.

Au milieu de la quatorzième nuit de la lune obscure (1), le roi entendit des cris lamentables.

(1) Les Hindous divisent le mois lunaire en deux parties (*pakchas*), composées de quinze jours chacune. La quinzaine éclairée (*souklapakcha*) finit au jour de la pleine lune, et la quinzaine obscure (*krichnapakcha*), au jour de la nouvelle lune.

Qui est de garde à la porte? dit Soûdraka en entendant ces cris. — Sire, répondit le soldat, c'est moi, Vîravara. — Vois donc d'où viennent ces cris plaintifs, reprit le roi. — J'obéis aux ordres de votre majesté, répondit Vîravara. En disant ces mots, il sortit du palais. Cependant le roi se dit en lui-même : J'ai eu tort d'envoyer ce soldat seul au milieu d'une obscurité si épaisse; je veux aller voir moi-même ce que c'est. Il prit son épée, suivit le soldat, et arriva hors de la ville.

Vîravara, dès qu'il fut hors de la ville, vit une femme jeune, belle, et couverte de toutes sortes de parures. Cette femme pleurait. Qui êtes-vous, lui demanda le guerrier, et pourquoi pleurez-vous ainsi? — Je suis, répondit-elle, Lakchmî, la fortune du roi Soûdraka. Depuis longtemps je reposais heureuse et tranquille à l'ombre de son bras, et maintenant je vais aller ailleurs. — Mais, reprit Vîravara, il n'est pas un mal auquel on ne puisse porter remède : quel serait donc, ô déesse, le moyen de vous retenir encore ici? — Ton fils Saktivara possède trente-deux marques qui annoncent les plus belles qualités, répondit Lakchmî; si tu consens à l'immoler à la déesse Dourgâ, je

resterai longtemps encore en ces lieux. En disant ces mots, elle disparut. Vîravara retourna chez lui. Il trouva sa femme et son fils endormis, et les réveilla. Dès qu'ils furent éveillés, ils se levèrent et s'assirent auprès de Vîravara. Celui-ci leur répéta tout ce que Lakchmî avait dit. A ce récit, Saktivara, transporté de joie, s'écria : Que je suis heureux de pouvoir servir notre souverain et sauver le royaume! Qui peut maintenant m'arrêter? Pour une semblable cause, il est glorieux de renoncer à la vie. — Ce sacrifice est digne de notre sang, dit la mère de Saktivara. Si nous ne consentons pas à le faire, pourrons-nous jamais mériter les bienfaits du roi par quelque autre service? Après avoir fait ces réflexions, ils allèrent tous les trois au temple de Dourgâ. Vîravara se prosterna devant la déesse; puis il s'écria : O déesse! soyez-nous propice; que le grand roi Soûdraka soit victorieux! Acceptez cette victime! En disant ces mots, il trancha la tête à son fils. Je me suis acquitté de ma dette envers le roi, se dit alors Vîravara; maintenant que je n'ai plus de fils, la vie n'est pour moi qu'une source d'affliction. Dès qu'il eut fait cette réflexion, il se trancha aussi la tête. La femme du soldat, affligée

d'avoir perdu à la fois son mari et son fils, suivit cet exemple.

Cependant le roi, qui avait tout entendu et tout vu, fut saisi d'étonnement, et se dit en lui-même :

« On voit naître et mourir des êtres chétifs comme moi ; mais jamais il n'a existé et il n'existera dans ce monde un homme pareil à lui. »

Après avoir perdu un tel serviteur, que m'importe de régner? Soûdraka tirait son épée pour se trancher la tête, lorsque la déesse Dourgâ apparut et lui retint le bras. Mon fils, lui dit-elle, je suis satisfaite de toi. Cesse d'attenter à tes jours : tu régneras jusqu'à la fin de ta vie, et ton royaume ne périra point. Le roi se prosterna devant la déesse et s'écria : O déesse! que m'importe de régner ou de vivre? Si vous avez quelque pitié pour moi, prenez mes jours et rendez la vie à Vîravara, à son fils et à sa femme ; autrement, je persévère dans la résolution que j'ai prise. La déesse lui répondit : Je suis touchée de ta sincérité et de ton amour pour tes serviteurs. Va, maintenant, et sois victorieux. Que le guerrier, sa femme et son fils recouvrent la vie. En disant ces mots, la déesse disparut. Le roi, après l'avoir adorée, se

retira sans être aperçu. Il revint sur la terrasse du palais, et se livra au sommeil. Vîravara, rendu à la vie avec son fils et sa femme, retourna avec eux dans sa demeure. Lorsqu'il fut venu reprendre son poste à la porte du roi, celui-ci lui demanda ce qui s'était passé. Sire, répondit le soldat, cette femme qui pleurait a disparu dès qu'elle m'a aperçu. Voilà tout ce que je sais. Le roi fut charmé d'entendre cette réponse, et il se dit en lui-même : Que cet homme est vertueux et digne d'éloges!

« Il faut être affable sans s'abaisser, brave sans se vanter, généreux, mais n'exercer sa libéralité qu'envers les gens qui en sont dignes; il faut être fier sans être insolent. »

Ces qualités, qui distinguent le grand homme, se rencontrent toutes dans la personne de ce serviteur.

Le lendemain matin, le roi assembla sa cour; il raconta tout ce qui s'était passé, et, pour témoigner sa satisfaction au soldat, il lui donna le gouvernement du Karnâta.

Un étranger est-il donc un méchant parce qu'il est étranger? Les étrangers sont comme les autres : il y en a de bons, de mauvais et de médiocres.

Le tchakravâka répondit :

« Peut-on appeler conseiller celui qui, pour

complaire à son souverain, l'engage à faire ce qu'il ne doit pas? Mieux vaut causer du déplaisir à un prince que de le perdre en le laissant faire une chose qui n'est point convenable. »

« Le roi qui a pour flatteurs son médecin, son précepteur spirituel et son ministre, a bientôt perdu sa santé, son mérite religieux et son trésor. »

Écoutez, Sire :

La récompense qu'un autre a obtenue pour une bonne action, je l'obtiendrai moi-même. Un barbier qui avait tué un mendiant afin de posséder un trésor périt victime de sa cupidité.

Comment cela? demanda le roi. Le ministre raconta l'histoire suivante :

X. — LE BARBIER QUI TUA UN MENDIANT.

Il y avait à Ayodhyâ un kchatriya nommé Tchoûdâmani. Cet homme voulait s'enrichir; il se donnait beaucoup de peine, et adressait depuis longtemps ses vœux au dieu qui porte un croissant de la lune en guise de diadème (1). Lorsqu'il se fut purifié de ses fautes, le

(1) Voyez la note, page 88.

dieu lui apparut pendant son sommeil, et, sur l'ordre de ce dieu, le roi des yakchas (1) lui adressa ces paroles : Tu te feras raser ce matin de bonne heure; puis tu te tiendras caché près de la porte de ta maison, un bâton à la main. Le premier mendiant que tu verras entrer dans la cour, tu le tueras sans pitié à coups de bâton; ce mendiant deviendra un vase plein d'or, et, avec cet or, tu seras heureux, pendant toute ta vie, autant que tu le désires. Le kchatriya suivit ce conseil, et la promesse du dieu fut réalisée. Cependant le barbier qui était venu raser le kchatriya fut témoin de cette aventure. Ah! se dit-il en lui-même, c'est là le moyen de s'enrichir! Pourquoi donc n'en ferais-je pas autant? A partir de ce moment, le barbier se cachait tous les matins avec un bâton à la main, et attendait l'arrivée d'un mendiant. Un jour il en trouva un, et le tua à coups de bâton; mais il reçut le châtiment de sa faute, et les gens du roi lui donnèrent tant de coups qu'il en mourut.

Voilà pourquoi je dis : La récompense qu'un autre a obtenue pour une bonne action, etc.

(1) Kouvéra, dieu des richesses. Il est ainsi nommé parce qu'il a pour serviteurs les yakchas.

Le roi dit :

« Est-ce d'après le récit de vieilles histoires que l'on peut juger d'un étranger, et reconnaître s'il vient sans motif, s'il est notre ami ou s'il n'est qu'un traître? »

Laissons cela, et exécutons ce qui a été dit. Tchitravarna est sur les hauteurs du Malaya : maintenant, que devons-nous faire? — Sire, répondit le ministre, un espion qui vient d'arriver m'a appris que Tchitravarna a méprisé les avis du vautour, son premier ministre; nous pouvons par conséquent vaincre cet insensé.

« Un ennemi cupide, cruel, indolent, déloyal, négligent, timide, irrésolu, insensé, et qui méprise le soldat, est, dit-on, facile à vaincre. »

Avant qu'il assiège notre forteresse, il faut envoyer le sârasa et d'autres généraux le long des rivières, dans les montagnes, dans les forêts et sur les routes, afin de détruire son armée.

On a dit :

« Si l'armée ennemie est fatiguée par suite d'une longue marche; si elle est arrêtée par des fleuves, des montagnes ou des forêts; si elle est épouvantée par la crainte du feu et d'autres objets redoutables; si elle souffre de la faim et de la soif; si

elle n'est point sur ses gardes; si elle manque de vivres; si elle est tourmentée par les maladies et la famine; si elle ne s'avance pas en bon ordre; si elle est peu nombreuse; si elle est embarrassée dans sa marche par la pluie et par le vent; si elle est incommodée par la boue, la poussière et l'eau; si elle est dispersée, et harcelée par ses ennemis, un roi ne doit pas craindre de l'attaquer. »

« Si l'armée ennemie, fatiguée d'avoir veillé dans la crainte d'une attaque, dort pendant le jour, un roi doit la détruire pendant qu'elle est encore troublée par le sommeil. »

Que vos généraux marchent contre les forces de cet insensé, et qu'ils les attaquent jour et nuit, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Le conseil du tchakravâka fut suivi. Tchitravarna perdit une partie de ses troupes et un grand nombre de ses principaux officiers. Cet échec le découragea, et il dit à son ministre Doûradarsin : Mon ami, ai-je été trahi, ou bien est-ce une faute que j'ai commise?

On a dit :

« Il ne faut pas agir mal à propos parce que l'on possède un royaume, car le manque de sagesse dans la conduite cause la ruine de notre fortune,

de même que la vieillesse détruit la beauté la plus remarquable. »

« L'homme habile arrive à la fortune; celui qui se nourrit d'aliments salubres acquiert la santé; celui qui est bien portant trouve le bonheur; l'homme laborieux atteint au dernier terme de la science, et celui qui sait se bien conduire obtient en partage la vertu, la richesse et la gloire. »

Sire, répondit le vautour, écoutez :

« Un roi ignorant lui-même, s'il s'attache à des hommes avancés dans la science, acquiert un grand éclat, de même qu'un arbre étend plus loin son ombre lorsqu'il est voisin de l'eau. »

« L'ivrognerie, la passion des femmes, l'amour de la chasse, le jeu, la prodigalité, la dureté dans les paroles et l'excès de sévérité dans les châtiments, sont des vices chez les rois. »

« Ni celui qui n'obéit qu'à la passion et à l'emportement, ni celui dont le cœur est corrompu par la fourberie, ne peuvent obtenir les grands pouvoirs surnaturels (1) : toute perfection morale réside dans la sagesse et la valeur. »

(1) Ces pouvoirs ou dons surnaturels, appelés *siddhis* ou *vibhoûtis*, ne peuvent être obtenus qu'après de grandes austérités. Ils sont au nombre de huit, savoir : 1° la faculté de rendre son corps petit et imperceptible; 2° celle de le rendre léger;

En voyant l'ardeur qui animait vos troupes, vous vous êtes laissé entraîner par votre témérité ; vous n'avez pas voulu écouter les conseils que je vous donnais, et vous m'avez parlé durement. Ce qui vous arrive aujourd'hui est la conséquence de votre faute.

On a dit :

« Quelles fautes un mauvais conseiller ne fait-il pas commettre en politique? Quelles maladies n'affligent pas celui qui se nourrit d'aliments malsains? Quel est l'homme que n'enorgueillit pas la fortune? Quel est celui que la mort ne vient pas frapper? Quel est celui à qui la promesse d'un objet désiré ne cause point de tourment? »

« L'affliction détruit la joie ; l'hiver prend la place de l'automne ; le soleil dissipe les ténèbres ; l'ingratitude détruit un bienfait ; la possession d'un être chéri apaise le chagrin ; la sagesse dans la conduite nous fait triompher de l'adversité, et le manque de conduite cause la ruine des fortunes même les plus grandes. »

3° celle de l'agrandir ; 4° le pouvoir d'atteindre les objets éloignés, comme de toucher la lune ; 5° celui de satisfaire tous ses désirs ; 6° l'empire sur tous les êtres ; 7° le pouvoir de changer le cours de la nature ; 8° l'accomplissement de toute promesse, de tout engagement.

Alors je me suis dit : Il faut que mon roi ait perdu l'intelligence ; autrement chercherait-il à obscurcir, par le feu de ses paroles, la lumière que répandent les histoires contenues dans les ouvrages de politique ?

« A quoi sert l'étude des livres à celui qui est naturellement dépourvu d'intelligence ? Quelle serait l'utilité d'un miroir pour celui qui aurait perdu les deux yeux ? »

Par conséquent, je me suis tu. — Mon ami, dit le roi en joignant ses pattes en signe de respect, c'est ma faute ; maintenant, enseigne-moi comment je pourrai retourner vers le mont Vindhya avec le reste de mon armée. — Cherchons à réparer le mal, se dit le vautour en lui-même.

« Il faut toujours contenir sa colère devant les dieux, son précepteur spirituel, les vaches, les rois, les brâhmanes, les enfants, les vieillards et les malades. »

Sire, dit-il ensuite en souriant, ne craignez rien, et prenez courage.

Écoutez, Sire :

« La sagesse des ministres se manifeste dans un cas de rupture ; le talent des médecins se déploie dans une maladie dangereuse. C'est à l'œuvre que

l'on reconnaît la capacité : lorsque tout va bien, quel est celui qui ne paraît pas savant ? »

« Les ignorants n'entreprennent que de petites choses, et encore sont-ils embarrassés ; mais les gens instruits en entreprennent de grandes, et n'éprouvent jamais le moindre embarras. »

Lors donc que par votre valeur vous aurez renversé la forteresse ennemie, je vous ramènerai en peu de temps au mont Vindhya, tout couvert de gloire et d'éclat, avec votre armée. — Maintenant, dit le roi, comment cela se fera-t-il, avec un corps d'armée si peu nombreux ? — Sire, répondit le vautour, tout cela se fera ; mais comme, pour celui qui veut vaincre, la promptitude est la condition nécessaire de la victoire, il faut dès aujourd'hui faire le siège de la forteresse.

Cependant la grue qui avait été envoyée comme espion revint auprès d'Hiranyagarbha, et lui dit : Sire, d'après le conseil du vautour, le roi Tchitravarna va venir assiéger la forteresse avec le peu de troupes qui lui restent. — Sarvadjna, dit le cygne, que devons-nous faire maintenant ? — Il faut voir, répondit le tchakravâka, quels sont, parmi vos soldats, les forts et les faibles. Lorsque vous saurez cela, donnez de l'or, des vêtements, etc.,

et dispensez vos faveurs à chacun selon son mérite.

« La Fortune n'abandonne jamais le grand roi qui s'écarte de son chemin pour ramasser un kâkinî aussi bien que mille nichkas, et qui, lorsque les circonstances l'exigent, répand des millions (1) d'une main libérale. »

« Sire, quand il s'agit d'un sacrifice, d'un mariage, d'une calamité, de la destruction de ses ennemis, d'une action glorieuse, de la réception d'un ami, de femmes que l'on aime, et de parents qui sont pauvres, on ne pourrait faire de trop grandes dépenses. »

« Un sot, par cela même qu'il craint de dépenser un peu, finit par tout perdre. Quel est l'homme intelligent qui renoncerait à l'usage d'un ustensile dans la crainte d'en faire don à sa fiancée ? »

Mais, dit le roi, dans la situation où nous sommes, est-il bon de dépenser beaucoup ? Il faut, dit-on, conserver ses richesses pour les temps de calamités. — Comment le malheur pourrait-il atteindre celui qui est favorisé de la Fortune ? répondit le ministre. — La Fortune est quelquefois

(1) Le mot *koti*, que donne le texte, signifie littéralement *dix millions*.

irritée, dit le roi. — Sire, reprit le ministre, les richesses que l'on entasse finissent par se perdre ; il faut, par conséquent, ne pas faire preuve de parcimonie, et combler vos soldats de présents et de marques d'honneur. On a dit :

« Ceux qui se connaissent les uns les autres, ceux qui sont satisfaits, ceux qui sont bien décidés à mourir, ceux qui sont de haute naissance, et ceux que l'on a traités avec distinction, sont toujours vainqueurs de l'armée ennemie. »

« Cinq cents braves, réunis en une masse compacte, bien disposés, bien équipés, et résolus, suffisent pour détruire une armée ennemie. »

« Celui qui manque de discernement, qui est cruel et ingrat, est abandonné de ses serviteurs même, et à plus forte raison des autres : il en est ainsi de l'homme intéressé. »

« La véracité, la bravoure, la clémence et la libéralité, telles sont les plus grandes qualités d'un prince : un roi qui ne possède point ces qualités n'obtient qu'une mauvaise renommée. »

Les ministres doivent aussi être traités avec distinction. On a dit :

« Un prince opulent doit faire des dépenses pour celui qui a contribué à sa grandeur ; il doit

confier sa vie et ses richesses à l'homme digne de sa confiance. »

« Le roi qui a pour conseiller un fripon, une femme ou un enfant, est renversé par le vent de la mauvaise politique, et se trouve submergé dans l'océan des affaires. »

Écoutez, Sire :

« La terre doit être libérale envers celui qui sait se modérer dans la joie et dans la colère, qui ménage son trésor, et a toujours soin de ses serviteurs. »

« Ceux qui sont décidés à partager avec leur souverain les privations aussi bien que la prospérité, voilà ce qu'on appelle des ministres : un roi ne doit jamais dédaigner de pareils serviteurs. »

« Quand un roi se laisse aveugler par l'orgueil, et se noie dans l'océan des affaires, lui tendre la main au moment où il chancelle, voilà ce que fait un ministre qui a pour lui les sentiments d'un ami. »

Cependant Méghavarna entra ; il salua le roi, et lui dit : Sire, veuillez m'accorder la faveur de vous voir. L'ennemi, impatient de combattre, est devant la porte de la forteresse. Que votre majesté l'ordonne, et je sors afin de déployer ma valeur : je

m'acquitterai ainsi de ma dette envers votre majesté. — Non, non, dit le tchakravâka ; s'il fallait sortir de la forteresse pour combattre, il serait inutile d'avoir une forteresse pour abri.

« Le crocodile, tout redoutable qu'il est, perd sa force quand il est sorti de l'eau, et le lion lui-même, s'il quittait la forêt, ne serait certes pas plus fort que le chacal. »

Sire, il faut que vous marchiez en personne et que vous soyez témoin du combat.

« Un roi doit suivre son armée et avoir les yeux fixés sur elle, afin de l'exciter à combattre : le chien lui-même, lorsqu'il a son maître auprès de lui, ne se montre-t-il pas aussi brave qu'un lion ? »

Tout le monde alla ensuite à la porte de la forteresse, et une grande bataille fut livrée. Le jour suivant, le roi Tchitravarna dit au vautour : Mon ami, c'est à toi maintenant de remplir ta promesse. — Sire, répondit le vautour, écoutez seulement ceci :

« Une forteresse est, dit-on, mauvaise, lorsqu'elle ne peut pas résister longtemps, lorsqu'elle est trop petite, lorsqu'elle a pour commandant un homme ignorant et vicieux, lorsqu'elle n'est pas abritée, et lorsqu'elle est défendue par des soldats timides. »

Mais il n'en est pas de même de celle-ci.

« La trahison, le blocus, l'escalade et l'assaut, voilà ce qu'on appelle les quatre moyens de s'emparer d'une forteresse. »

Il faut maintenant combattre avec autant d'ardeur que nos forces nous le permettent. Puis, parlant à l'oreille du roi : Voilà, ajouta-t-il, ce que nous devons faire.

Avant le lever même du soleil, le combat s'engagea aux quatre portes, et les corbeaux mirent le feu aux habitations situées dans l'intérieur de la forteresse. Alors on cria de tous côtés : La forteresse est prise ! la forteresse est prise ! En entendant ces cris et en voyant la plupart des habitations en feu, les troupes du cygne et tous les habitants de la forteresse se jetèrent bien vite dans l'étang.

« Prendre une sage résolution, montrer du courage, bien combattre, et se retirer prudemment, voilà ce que l'on doit faire, autant qu'on le peut, et sans balancer, lorsque le moment est venu. »

Le cygne, qui, par sa nature, marchait lentement, n'avait plus avec lui que le sârasa, lorsqu'un coq, l'un des généraux de Tchitravarna, vint lui barrer le passage. Général sârasa, dit le roi Hiranyagarbha, ne te fais pas tuer pour me rendre ser-

vice. Tu peux encore te sauver : jette-toi donc dans l'eau, et concerte-toi avec Sarvadjna pour placer mon fils Tchoûdâmani sur le trône. — Sire, répondit le sârasa, ne parlez pas ainsi : un tel langage m'afflige. Puisse votre majesté être victorieuse tant que la lune et le soleil resteront au firmament ! Je suis encore commandant de la forteresse, et l'ennemi ne pourra y pénétrer que quand l'entrée aura été souillée de ma chair et de mon sang.

« On trouve difficilement un souverain patient, généreux, et sachant apprécier le mérite. »

Cela est vrai, dit le roi, mais

« Il est difficile aussi, je crois, de trouver un serviteur honnête, adroit et dévoué. »

Sire, reprit le sârasa, écoutez :

« Si, après avoir renoncé à combattre, on n'avait plus à redouter la mort, on ferait bien de se retirer ; mais, pour la créature, la mort est inévitable : à quoi servirait-il alors de ternir sa réputation sans profit? »

« Dans cette vie, qui ressemble au tourbillon des vagues agitées par le vent, c'est faire acte de vertu que de sacrifier ses jours pour un autre. »

Sire, vous êtes souverain, et il faut vous sauver à tout prix.

« La nature, toute grande qu'elle est, ne peut plus exister dès que son souverain l'abandonne : là où il n'y a plus de vie, que peut faire le médecin Dhanwantari lui-même ? »

« Lorsque le roi s'endort, le monde entier s'endort avec lui ; dès qu'il s'éveille, chacun se réveille, comme le lotus au lever du soleil. »

« Le roi, le ministre, le territoire, la forteresse, le trésor, l'armée, un allié, et les corporations de citoyens, telles sont les parties essentielles dont se compose un gouvernement. »

Mais la principale de ces diverses parties, c'est le roi.

Le coq se précipita alors sur le cygne et le frappa avec la pointe de ses ergots. Le sârasa se jeta sur lui, et couvrit le roi de son corps. Quoique déchiré par les coups d'ergots et de bec que lui portait le coq, il fit à son souverain un rempart de son corps, et le fit sauter dans l'étang. Le coq fut tué d'un coup de bec par le général. Enfin, les oiseaux fondirent en masse sur le sârasa, et il périt accablé par le nombre. Le roi Tchitravarna entra dans la forteresse ; il s'empara des

richesses qu'y avaient laissées les vaincus, et rentra dans son camp, où il entendit avec joie les chants des bardes qui célébraient sa victoire.

Dans l'armée du cygne, dirent les jeunes princes, le sârasa se distingua par sa vertu, car il se sacrifia pour sauver son roi.

« Les vaches mettent au monde des petits qui ont tous la forme d'une vache ; mais il en est peu qui donnent le jour à un taureau dont les cornes tombent jusque sur les épaules. »

Eh bien ! reprit Vichnousarman, que ce général vertueux obtienne dans le monde des étoiles la place qu'il a achetée au prix de sa vertu ! qu'il soit servi par des vidyâdharîs, et qu'il jouisse du bonheur du ciel !

On a dit :

« Les hommes qui sont braves dans le combat, qui se sacrifient pour leur souverain, qui sont dévoués à leur maître et reconnaissants, vont dans le ciel. »

« Toutes les fois qu'un héros succombe entouré par les ennemis, il obtient le séjour éternel, s'il n'a pas montré de lâcheté. »

Vous avez entendu le Vigraha. — Nous sommes bien satisfaits de l'avoir entendu, répondirent les

jeunes princes. — Eh bien! reprit Vichnousarman, écoutez encore ceci :

Souverains de la terre, puissiez-vous ne jamais faire la guerre avec les éléphants, les chevaux et les fantassins ! Puissent vos ennemis, renversés par la sagesse de votre politique et de vos délibérations, comme par une tempête, chercher un refuge dans les cavernes des montagnes !





LIVRE QUATRIÈME.

SANDHI OU LA PAIX.

Lorsque le temps de raconter de nouvelles histoires fut venu, les jeunes princes dirent à Vichnousarman : Maître, nous avons entendu le Vigraha ; maintenant, racontez-nous le Sandhi. — Écoutez, répondit Vichnousarman, je commence le Sandhi ; en voici le premier sloka :

Après la grande bataille dans laquelle les deux rois perdirent la plus grande partie de leur armée, le vautour et le tchakra furent pris pour arbitres, et la paix fut aussitôt conclue, selon leur avis.

Comment cela ? dirent les jeunes princes. Vichnousarman leur raconta ce qui suit :

Qui donc, dit le cygne, a mis le feu à notre forteresse ? Est-ce un ennemi ou un habitant de la forteresse dévoué à l'ennemi ? — Sire, répondit le tchakravâka, ce Méghavarna avec lequel votre majesté s'est liée sans motif a disparu avec sa suite. Ainsi, je pense que c'est lui qui a fait le coup. Le roi réfléchit un instant ; puis il s'écria : Voilà ce que me vaut mon mauvais destin ! On a dit :

« C'est la faute de la destinée, et non celle des ministres : l'influence du destin fait quelquefois échouer le plan le mieux combiné. »

Mais, reprit le ministre, on a dit aussi :

« L'homme qui se trouve dans une position difficile accuse le destin ; l'ignorant ne reconnaît jamais les fautes qu'il a commises. »

Celui qui n'écoute pas les avis des gens qui ont pour lui de la bienveillance et de l'amitié court à sa perte, comme la tortue malavisée qui s'était attachée à un morceau de bois, et qui se tua en tombant.

Comment cela ? dit le roi. Le ministre raconta la fable suivante :

I. — LA TORTUE ET LES DEUX CYGNES.

Dans le pays de Magadha, il y avait un étang que l'on appelait Phoullotpala. Deux cygnes, nommés Sankata et Vikata, vivaient depuis longtemps sur cet étang, et une tortue nommée Kambougrîva, leur amie, demeurait avec eux. Un jour vinrent des pêcheurs. Nous allons, dirent-ils, rester ici aujourd'hui, et demain matin nous prendrons des poissons, des tortues, etc. La tortue, qui avait écouté cet entretien, dit aux deux cygnes : Mes amis, j'ai entendu ce que disaient ces pêcheurs ; maintenant, que dois-je faire ? — Demain matin, répondirent les deux cygnes, nous verrons ce que nous devons faire, et nous agirons pour le mieux. — Non pas, reprit la tortue, car je vois le malheur dont je suis menacée ici.

On a dit :

Anâgatavidhâtri et Pratyoutpannamati vécurent tous deux heureux et tranquilles, tandis que Yadbhavichya périt.

Comment cela ? dirent les deux cygnes. La tortue raconta la fable suivante :

II. — LES TROIS POISSONS.

Jadis des pêcheurs comme ceux d'aujourd'hui vinrent auprès de cet étang même, et trois poissons les aperçurent. L'un de ces trois poissons s'appelait Anâgatavidhâtri. Je vais, dit-il, quitter cet étang. Et, tout en disant ces mots, il alla dans un autre étang. Le second poisson, nommé Pratyoutpannamati, dit à son tour : Où dois-je aller ? Comme, en ce qui regarde l'avenir, il n'est aucune autorité d'après laquelle on puisse régler sa conduite, c'est lorsqu'il survient un événement qu'il faut prendre un parti convenable.

On a dit :

Celui qui voit le malheur lorsqu'il est arrivé est un sage : témoin la femme du marchand qui cacha son galant en présence de son mari.

Comment cela ? demanda Yadbhavichya. Pratyoutpannamati raconta l'histoire suivante :

III. — LE MARCHAND, SA FEMME ET SON SERVITEUR.

L y avait à Vikramapoura un marchand que l'on appelait Samoudradatta. La femme de ce marchand, nommée Ratnaprabhâ, prenait continuellement ses ébats avec un de ses serviteurs.

« Les femmes n'y regardent pas de si près ; elles ne cherchent point à savoir comment un homme est fait, s'il est beau ou laid. C'est un homme, se disent-elles, et elles en jouissent. »

« Un livre, quoique bien étudié, doit être continuellement médité. Nous devons toujours redouter un roi qui est satisfait, et nous défier d'une jeune femme, lors même qu'elle est dans nos bras. Comment pourrait-on devenir maître d'un livre, d'un roi et d'une jeune femme ? »

Un jour, Samoudradatta vit Ratnaprabhâ donner un baiser sur la bouche à son serviteur. La coquine courut bien vite vers son mari, et lui dit : Maître, il faut que ce serviteur soit bien affamé, puisqu'il mange le camphre que l'on a envoyé chercher pour votre usage. Sa bouche sent le camphre : j'en

suis sûre, car je viens de la flairer. A ces mots, le serviteur fit semblant de se fâcher, et s'écria : Comment un serviteur pourrait-il rester chez un maître lorsque celui-ci possède une pareille femme, et que la maîtresse de la maison flaire à chaque instant la bouche de son serviteur ? Puis il se leva et s'en alla ; mais le marchand le fit revenir, lui donna un avertissement, et le força de rester.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui voit le malheur lorsqu'il est arrivé est un sage, etc. — Mais, dit Yadbhavichya, ce qui ne doit pas arriver n'arrivera pas, etc.

Le lendemain matin, Pratyoutpannamati fut pris dans le filet. Il fit le mort, et, dès qu'on l'eut jeté hors du filet, il sauta comme il put, et rentra au fond des eaux. Yadbhavichya fut pris et tué par les pêcheurs.

Voilà pourquoi je dis : Anâgatavidhâtri et Pratyoutpannamati vécurent tous deux heureux et tranquilles, etc.

Il faut donc faire en sorte que je trouve un autre étang. — Si tu trouves un autre étang, répondirent les deux cygnes, tu es sauvée ; mais, si tu vas sur la terre ferme, quel est le sort qui t'attend ? — Il faut chercher un moyen de m'emmener avec vous.

à travers les airs, répliqua la tortue. — Comment trouver ce moyen ? répondirent les deux cygnes. — Vous prendrez tous les deux le bout d'un bâton dans votre bec, reprit la tortue ; puis je tiendrai ce bâton dans ma gueule, et vous vous envolerez. Grâce à la force de vos ailes, il me sera facile de m'en aller. — Ce moyen est bon, répondirent les deux cygnes ; mais

En cherchant un moyen, le sage doit aussi songer au mal qui peut résulter de l'emploi de ce moyen : témoin la sotte grue qui vit les petits de ses compagnes dévorés par des ichneumons (1).

Comment cela ? demanda la tortue. Les deux cygnes racontèrent la fable suivante :

IV. — LA GRUE, LE SERPENT ET LES ICHNEUMONS.


L y a dans le nord une montagne que l'on appelle Gridhrakoûta. Sur cette montagne était un nyagrodha qui servait de demeure à des grues, et, dans un trou au pied de cet arbre, habitait un serpent qui dévorait les petits de ces

(1) Le mot *nakoula*, que donne le texte, est le nom de l'ichneumon ou mangouste du Bengale *(Viverra ichneumon)*.

oiseaux. Une vieille grue, ayant entendu les plaintes de ses compagnes affligées, leur dit : Voici ce qu'il faut faire : vous apporterez des poissons, et vous les jetterez à terre, un à un et sur une même file, à partir d'un trou d'ichneumons jusqu'au trou du serpent. Les ichneumons, attirés par l'appât de cette nourriture, viendront et verront le serpent, et, comme l'ichneumon est l'ennemi naturel du serpent, ils le tueront. Le conseil de la grue fut suivi, et il arriva ce qu'elle avait prévu. Mais les ichneumons entendirent crier les petits des grues qui étaient sur l'arbre : ils y grimpèrent aussitôt et les tuèrent tous.

Voilà pourquoi nous disons : En cherchant un moyen, etc.

En nous voyant tous les deux te transporter ainsi, les gens diront sans doute quelque chose, et si, en les entendant, tu veux leur répondre, tu périras. Il faut donc absolument que tu restes ici.— Hé quoi ! reprit la tortue, suis-je une folle ? Je ne répondrai pas, et je ne dirai rien.

Les deux cygnes firent ce que la tortue demandait. Tous les vachers, la voyant enlevée de cette manière, se mirent à sa poursuite en criant : Ah ! quelle chose étonnante ! une tortue portée par

deux oiseaux ! — Si elle tombe, disait l'un, il faudra la faire cuire ici, et la manger. — Il faudra la couper en morceaux, disait un autre, et en prendre chacun sa part. Enfin un troisième disait : Il faudra l'emporter à la maison, la faire rôtir, et la manger. En entendant ces propos injurieux, la tortue, transportée de colère, oublia la promesse qu'elle avait faite, et s'écria : Vous mangerez des cendres ! En disant ces mots, elle tomba, et fut tuée par les vachers.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui n'écoute pas les avis des gens qui ont pour lui de la bienveillance et de l'amitié, etc.

Cependant la grue que l'on avait envoyée précédemment comme espion revint auprès du roi, et lui dit : Sire, je vous avais d'abord averti qu'il fallait purifier la forteresse à l'instant même, et vous ne l'avez pas fait. Ce qui est arrivé est la conséquence de cette négligence. Quant à l'incendie de la forteresse, c'est un corbeau nommé Méghavarna qui en est l'auteur : le vautour lui en avait donné l'ordre.

Le roi dit en soupirant :

« Celui qui, par bienveillance ou par intérêt, se fie à des ennemis, se réveille comme un homme

tombé du haut d'un arbre pendant son sommeil. »

Lorsque Méghavarna, dit l'espion, revint auprès de Tchitravarna après avoir mis le feu à la forteresse, ce prince, satisfait, s'écria : Il faut que Méghavarna soit sacré ici roi du Karpoûradwîpa!

On a dit :

« Il ne faut jamais oublier les services d'un serviteur qui a bien fait son devoir : on doit le rendre heureux, et l'encourager par les récompenses, par la pensée, par la parole et par le regard. »

Sire, dit le tchakravâka, nous avons déjà appris ce que l'espion nous rapporte. — Ensuite ? dit le roi. — Ensuite, continua l'espion, le vautour, premier ministre, dit au roi : Sire, cela ne serait pas convenable ; accordez-lui plutôt une autre faveur.

« Comment pourrait-on écraser celui que l'on aurait élevé à la plus haute dignité ? Sire, la faveur que l'on accorde à des gens de basse condition est comme une empreinte que l'on ferait sur le sable. »

« Il ne faut jamais élever un homme de basse condition au rang des grands : personne ne vou-

drait, en effet, mettre une sandale à la place du joyau qui sert à parer la tête. »

On a dit :

Un homme de basse condition, une fois élevé au niveau des gens que l'on doit respecter, attente à la vie de son souverain, comme le rat qui, après être devenu tigre, voulut tuer le solitaire.

Comment cela ? demanda Tchitravarna. Le ministre raconta la fable suivante :

V. — LE RAT ET LE SOLITAIRE.

Dans la forêt du grand richi Gautama, lieu habité par des ascètes, il y avait un solitaire nommé Mahâtapas. Un jour, ce sage aperçut auprès de son hermitage un jeune rat qui était tombé du bec d'un corbeau. Il fut ému de compassion, et lui donna des grains de riz à manger. Un chat voulut attraper le rat et le dévorer ; mais le solitaire l'aperçut, et, en vertu du pouvoir qu'il avait acquis par ses austérités, il changea le rat en chat. Ce chat fut effrayé par un chien ; alors le solitaire le métamorphosa en chien. Le chien eut peur d'un tigre ; aussitôt il devint tigre.

Quoique l'animal fût devenu tigre, le solitaire ne le regardait pas moins comme un rat, et, en voyant le solitaire, chacun disait : C'est ce sage qui a métamorphosé le rat en tigre. Le tigre, affligé d'entendre ces discours, se dit en lui-même : Tant que ce solitaire vivra, la honteuse histoire de mon premier état ne pourra pas rester ignorée. Après avoir fait cette réflexion, il voulut tuer le solitaire ; mais celui-ci comprit ses intentions : Redeviens rat, dit-il ; et le tigre redevint rat.

Voilà pourquoi je dis : Un homme de basse condition, une fois élevé au niveau des gens que l'on doit respecter, etc. D'ailleurs, Sire, il ne faut pas croire que ce soit une chose aisée à faire. Écoutez :

Après avoir mangé une grande quantité de gros, de moyens et de petits poissons, une grue fut saisie par une écrevisse, et périt victime de sa gloutonnerie.

Comment cela ? demanda Tchitravarna. Le ministre raconta la fable suivante :

VI. — LA GRUE ET L'ÉCREVISSE.



ANS le pays de Mâlava, il y a un étang qui porte le nom de Padmagarbha. Une vieille grue qui avait perdu ses forces, restait au bord de cet étang, et faisait semblant d'être triste. Une écrevisse l'aperçut de loin, et lui dit : Pourquoi restez-vous là sans prendre de nourriture? — Les poissons me servent de pâture, répondit la grue, et des pêcheurs doivent venir ici les détruire ; j'ai appris cette nouvelle dans les environs de la ville : n'ayant plus alors de quoi subsister, je ne pourrai pas échapper à la mort. C'est cette certitude qui fait que je néglige de me nourrir. En entendant ces mots, tous les poissons se dirent en eux-mêmes : Cette grue se montre aujourd'hui disposée à nous protéger ; il faut lui demander comment nous devons faire.

On a dit :

« Il vaut mieux nous lier avec un ennemi qui nous rend un service qu'avec un ami qui nous nuit : nous ne devons donner à l'un et à l'autre le nom d'ami ou d'ennemi que suivant le bien ou le mal qu'ils nous font. »

Grue, dirent les poissons, dans la situation où nous sommes, quel est le moyen de nous sauver? — Le moyen de salut qui vous reste, répondit la grue, c'est de vous réfugier dans un autre étang où je vous transporterai l'un après l'autre. — Soit, dirent les poissons effrayés. La méchante grue prenait les poissons un à un ; puis elle les portait dans un endroit où elle les mangeait, et, en revenant, elle disait aux autres : Je les ai mis dans un autre étang. Cependant l'écrevisse lui dit : Grue, transportez-moi aussi dans cet étang. La grue, qui voulait aussi manger la chair d'une écrevisse, dont elle n'avait jamais tâté, l'emporta respectueusement, et la déposa à terre. L'écrevisse, voyant le sol jonché d'arêtes, se dit en elle-même : Ah malheureuse ! je suis perdue ! Eh bien ! je vais agir comme la circonstance l'exige. Cette réflexion faite, au moment où la grue allongeait son cou pour la tuer, l'écrevisse lui coupa la gorge avec ses pinces, et elle mourut.

Voilà pourquoi je dis : Après avoir mangé une grande quantité de gros, de moyens et de petits poissons, etc.

Alors le roi Tchitravarna reprit la parole : Ministre, dit-il, écoute-moi. Voici la réflexion

que j'ai faite : Si Méghavarna réside dans le Karpoûradwîpa avec le titre de roi, il nous enverra tout ce que ce pays produit de plus recherché, et nous pourrons, de cette manière, mener une vie très agréable sur le mont Vindhya. — Sire, répondit Doûradarsin en souriant :

Celui qui se réjouit d'avance en songeant à une chose qu'il ne peut pas acquérir reçoit un affront, comme le brâhmane qui brisa les pots.

Comment cela ? dit le roi. Le ministre raconta la fable suivante :

VII. — LE BRAHMANE QUI BRISA LES POTS.

Dans la ville de Dévîkota, il y avait un brâhmane nommé Dévasarman. Pendant l'équinoxe du printemps, ce brâhmane trouva un plat qui était plein de farine d'orge. Il prit ce plat ; puis il alla coucher chez un potier, dans un hangar où il y avait une grande quantité de vases. Pour garder sa farine, il prit un bâton qu'il tint dans sa main, et, pendant la nuit, il fit ces réflexions : Si je vends ce plat de farine, j'en aurai dix kapardakas ; avec ces dix kapardakas, j'achèterai des jarres, des plats et d'autres usten-

siles, que je revendrai. Après avoir ainsi augmenté peu à peu mon capital, j'achèterai du bétel, des vêtements et différents objets. Je revendrai tout cela, et, quand j'aurai amassé une grande somme d'argent, j'épouserai quatre femmes. Je m'attacherai de préférence à celle qui sera la plus belle ; et, lorsque ses rivales jalouses lui chercheront querelle, je ne pourrai pas retenir ma colère, et je les frapperai ainsi avec mon bâton. En disant ces mots, il se leva et lança son bâton. Le plat d'orge fut mis en morceaux, et une grande quantité de vases furent brisés. Le potier accourut à ce bruit, et, voyant ses pots dans un pareil état, il fit des reproches au brâhmane, et le chassa de son hangar.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui se réjouit d'avance en songeant à une chose qu'il ne peut pas acquérir, etc.

Le roi tira ensuite à l'écart le vautour, son ministre, et lui dit : Mon ami, enseigne-moi ce que je dois faire. Le vautour répondit :

« Il en est d'un roi ivre d'orgueil comme d'un éléphant qui s'emporte : dès qu'il s'éloigne du bon chemin, on blâme ceux qui le guident. »

Écoutez, Sire : est-ce l'orgueil que nous inspi-

rait notre force qui nous a fait renverser la forteresse ennemie ? N'est-ce pas plutôt la ruse soutenue par votre valeur ? — C'est grâce à votre stratagème que j'ai été vainqueur, répondit le roi. — Si vous voulez suivre mes conseils, reprit le vautour, retournons maintenant dans notre pays. Autrement, la saison des pluies venue, s'il nous faut recommencer la guerre avec un ennemi aussi fort que nous, et sur son territoire même, il ne nous sera pas facile de retourner chez nous. Pour notre bonheur et pour notre gloire, faisons la paix, et allons-nous-en. Nous avons détruit la forteresse et acquis une grande renommée. Voilà mon avis.

« Le véritable compagnon d'un roi est celui qui, mettant le devoir avant tout, ne tient aucun compte de la satisfaction ou du mécontentement de son souverain, et lui dit même des vérités désagréables à entendre. »

« Quel est le roi sensé qui voudrait exposer ses amis, son armée, son royaume, sa personne, et sa réputation même, aux chances incertaines d'une bataille ? »

« Il faut désirer la paix même avec son égal, car la victoire dans le combat est douteuse, et

l'on ne doit pas risquer la chance : ainsi l'a dit Vrihaspati. »

Quelquefois, dans un combat, les deux adversaires succombent : Sounda et Oupasounda, qui étaient de force égale, ne se tuèrent-ils pas l'un l'autre ?

Comment cela ? dit le roi. Le ministre raconta l'histoire suivante :

VIII. — SOUNDA ET OUPASOUNDA.

JADIS, deux Daïtyas de haute stature, nommés Sounda et Oupasounda, voulaient régner sur les trois mondes. Ils pratiquaient de grandes austérités, et adoraient depuis longtemps le dieu qui porte la lune en guise de diadème (1). Le dieu fut content d'eux, et leur dit : Demandez-moi une faveur. Les deux Daïtyas redoutables envoyèrent Saraswatî auprès du dieu, et celle-ci demanda pour eux une autre faveur que celle qu'ils désiraient. Si le maître suprême est content de nous deux, dit-elle, qu'il nous donne Parvatî, son épouse. Le dieu fut irrité ;

(1) Voyez la note, page 88.

mais, comme il était obligé d'accorder une faveur, il donna Parvatî à ces deux insensés. Ces deux ennemis du genre humain, aveuglés par les ténèbres du mal, furent séduits par la beauté et la grâce de la déesse, et en devinrent épris. Elle m'appartient ! s'écrièrent-ils l'un et l'autre, et ils disputèrent. Enfin ils convinrent de consulter un arbitre, et de s'en rapporter à sa décision. L'époux de la déesse se présenta devant eux sous la forme d'un vieux brâhmane. Ils dirent aussitôt à ce brâhmane : Nous avons obtenu cette femme par notre puissance : auquel de nous deux doit-elle appartenir ? Le brâhmane répondit :

« Il faut honorer le brâhmane parce qu'il est de la caste la plus élevée ; le kchatriya, parce qu'il est fort ; le vaïsya, parce qu'il possède beaucoup d'argent et de grain, et le soûdra, parce qu'il sert le brâhmane (1). »

Le devoir du kchatriya est celui que vous devez remplir, et l'obligation qui vous est imposée est

(1) Les noms cités dans ce passage sont ceux des quatre grandes castes dont se composait anciennement la société dans l'Inde. Ces quatre castes avaient des attributs et des devoirs spéciaux : les brâhmanes formaient la classe sacerdotale ; les kchatriyas, la classe guerrière ; les vaïsyas, la classe commerçante et agricole, et les soûdras, la classe servile.

de combattre. Lorsque le brâhmane eut dit ces mots, les deux Daïtyas furent d'avis qu'il avait bien parlé. Ils se précipitèrent en même temps l'un sur l'autre, et, comme ils étaient de force égale, ils se tuèrent tous les deux.

Voilà pourquoi je dis : Il faut désirer la paix, même avec son égal, etc.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? dit le roi. — Mais avez-vous bien compris tout ce que je vous ai dit ? répondit le ministre. Ce n'est pas avec mon approbation que cette guerre a été entreprise, car Hiranyagarbha mérite que l'on fasse une alliance avec lui, et il ne faut pas lui faire la guerre. On a dit :

« Il y a, dit-on, sept espèces de gens avec lesquels on doit faire une alliance ; ce sont : l'homme sincère, l'homme respectable, l'homme juste, l'homme méprisable, celui qui a beaucoup de frères, celui qui est fort, et celui qui a été vainqueur dans plus d'une bataille. »

« L'homme sincère conserve toujours sa sincérité ; lorsqu'il a fait une alliance, il ne change pas d'avis. L'homme respectable ne consent jamais à se déshonorer, même quand il y va de sa vie. »

« Lorsque l'homme juste est attaqué, tout le monde combat pour lui : grâce à l'amour de ses sujets et à sa justice, un prince juste est difficile à renverser. »

« Nous devons aussi faire une alliance avec l'homme méprisable lorsque nous sommes menacés de périr, et que sa protection seule peut nous sauver de la mort. »

« On ne pourrait briser des bambous réunis en un faisceau épais, bien serré, et garni d'épines : il en est de même de celui qui a beaucoup de frères. »

« Lutter contre celui qui est fort, c'est une chose à laquelle rien ne nous oblige : jamais le nuage ne va contre le vent. »

« Celui qui a été vainqueur dans plus d'une bataille est comme le fils de Yamadagni (1) : partout et toujours, il commande à tous par sa puissance. »

« Celui qui fait une alliance avec un prince qui a été vainqueur dans plusieurs batailles a bientôt réduit ses ennemis sous le joug, grâce à la puissance de son allié. »

(1) Ou Djamadagni, sage qui eut pour fils Parasourâma, auquel il est fait allusion dans ce passage.

Ce prince possède une foule de qualités : il faut par conséquent faire un traité de paix avec lui.

Je sais tout, dit le tchakravâka. Grue, va ; et lorsque tu connaîtras bien la manière de vivre de notre ennemi, tu reviendras.

Cependant Hiranyagarbha dit au tchakravâka : Ministre, combien y a-t-il de sortes de gens avec lesquels on ne doit point faire une alliance ? C'est encore une chose que je veux apprendre. — Sire, répondit le ministre, je vais vous le dire. Écoutez :

« Un enfant, un vieillard, un homme malade depuis longtemps, celui qui a été chassé par sa famille, celui qui est lâche, celui qui a des lâches pour soldats, celui qui est avide, celui qui a des hommes avides à son service, celui dont les principaux officiers n'ont pas de dévouement, celui qui est trop attaché aux plaisirs des sens, celui qui change continuellement d'avis dans le conseil, celui qui méprise les dieux et les brâhmanes, celui dont la destinée est malheureuse, celui qui attribue tout au destin, celui qui a contre lui la famine et les calamités, celui dont l'armée est en désordre, celui qui ne reste pas sur son territoire, celui qui a beaucoup d'ennemis, celui qui prend mal son

temps, et celui qui n'est ni sincère ni juste : voilà vingt espèces d'hommes avec lesquels on ne doit point faire une alliance, mais seulement combattre, car, dès qu'ils ont la guerre, ils tombent bientôt sous le joug de l'ennemi. »

« Les hommes ne veulent pas se battre pour un enfant, parce que l'enfant a peu de puissance, et ne peut pas récompenser ou punir suivant que l'on a combattu ou que l'on n'a pas combattu. »

« N'ayant plus ni force, ni énergie, le vieillard et l'homme malade depuis longtemps deviennent tous deux un objet de mépris pour les leurs même : c'est une chose certaine. »

« Celui qui a été chassé par sa famille est facile à renverser, car tous ses proches s'unissent avec les autres pour le faire périr. »

« Le lâche déserte le champ de bataille, et se retire volontairement : lorsque ses soldats sont aussi lâches que lui, ils l'abandonnent dans le combat. »

« Lorsqu'un prince est avide, ceux qui le servent refusent de combattre, parce qu'il ne leur donne aucune part du butin, et, quand les serviteurs sont avides, ils se laissent corrompre par les présents, et font périr leur maître. »

« Quand un prince a pour officiers des hommes qui n'ont point de dévouement, il est abandonné par eux au milieu d'une bataille. Celui qui est trop attaché aux plaisirs des sens est facile à attaquer. »

« Celui qui change continuellement d'avis dans le conseil devient odieux à ses ministres, et, lorsqu'il s'agit d'une affaire, ceux-ci le traitent avec dédain, à cause de la légèreté de son esprit. »

« Comme la puissance de la loi est toujours souveraine, celui qui méprise les dieux et les brâhmanes se consume de lui-même : il en est ainsi de celui dont la destinée est malheureuse. »

« Celui qui attribue tout au destin, et croit qu'il est la seule cause du bonheur et du malheur, ne fait jamais aucun effort lui-même. »

« Celui qui a contre lui la famine et les calamités succombe de lui-même. Celui dont l'armée est en désordre n'a pas la force de combattre. »

« Celui qui ne reste pas sur son territoire se laisse battre même par un faible ennemi : dans l'eau, le plus petit alligator (1) vient à bout du plus fort éléphant. »

« Celui qui a beaucoup d'ennemis passe ses

(1) Voyez la note, page 154.

jours au milieu des alarmes, comme un pigeon entouré par des faucons : quel que soit le chemin qu'il prenne, il ne tarde pas à trouver la mort. »

« Celui qui ne fait pas avancer son armée lorsqu'il le faut est vaincu par celui qui sait choisir le moment favorable pour combattre ; de même que, pendant la nuit, le corbeau privé de la lumière se laisse vaincre par le hibou. »

« Il ne faut jamais faire une alliance avec celui qui n'est ni sincère ni juste : car, lors même qu'un tel homme est lié par un traité, sa méchanceté naturelle le fait bientôt changer de dispositions envers nous. »

Je vais vous dire encore autre chose : Faire la paix, entreprendre la guerre, faire halte, se mettre en marche, avoir recours à la protection d'un prince puissant, et semer la discorde, voilà ce qu'on appelle les six opérations. Trouver le moyen de commencer ce que l'on veut faire, être bien pourvu d'hommes et de munitions, connaître le lieu et le temps favorables, rendre à l'ennemi le mal qu'il nous fait, et atteindre au but qu'on se propose, c'est ce que l'on nomme les cinq parties de la délibération. La conciliation, les présents, la division et le châtiment, sont les quatre moyens

de succès. La résolution, la sagesse dans les conseils, et la majesté, constituent la puissance royale. Les princes qui veulent être victorieux deviennent grands lorsqu'ils pensent toujours à ces différentes choses.

« La Fortune, que l'on ne peut acheter même au prix de sa vie, tout inconstante qu'elle est, accourt d'elle-même dans la maison des princes habiles en politique. »

On a dit :

« Le prince qui partage toute sa fortune avec ses serviteurs, qui a un espion caché, qui tient ses délibérations secrètes, et ne dit jamais un mot désagréable à aucune créature, règne sur toute la terre, et sa puissance n'a pas d'autres bornes que l'Océan. »

Mais, Sire, quoique le vautour son premier ministre lui conseille de faire la paix, le roi notre ennemi, fier de la victoire qu'il a remportée, n'y consentira pas à présent. Voici donc ce qu'il faut faire : le sârasa Mahâbala, roi du Sinhaladwîpa, est notre allié ; eh bien ! qu'il excite le mécontentement dans le Djamboudwîpa.

« Qu'un guerrier garde le plus grand secret, qu'il marche contre l'ennemi avec une armée

rangée en bon ordre, et qu'il lui fasse autant de mal qu'il en a souffert lui-même : l'ennemi, tourmenté à son tour, vient faire la paix. »

Soit, répondit le roi. Et il envoya dans le Sinhaladwîpa une grue nommée Vitchitra, avec une dépêche secrète.

Cependant l'espion revint auprès du roi, et lui dit : Sire, écoutez ce qui a été dit chez notre ennemi :

Le vautour dit au roi : Sire, Méghavarna a demeuré longtemps chez nos ennemis ; il sait si le roi Hiranyagarbha mérite ou ne mérite pas que l'on fasse une alliance avec lui. Alors le roi Tchitravarna fit appeler Méghavarna, et lui dit : Corbeau, qu'est-ce que ce roi Hiranyagarbha, et qu'est-ce que le tchakravâka, son ministre ? — Sire, répondit Méghavarna, le roi Hiranyagarbha est aussi grand que Youdhichthira ; c'est un prince magnanime et véridique. Quant au tchakravâka, on ne peut rencontrer nulle part un ministre qui l'égale. — S'il en est ainsi, reprit le roi, comment a-t-il pu être trompé par toi ?

Méghavarna répondit :

« Quelle adresse y a-t-il à tromper ceux dont on a gagné la confiance ? Escalader la demeure

d'un homme, et le tuer pendant son sommeil, peut-on appeler cela du courage ? »

Écoutez, Sire : le ministre a reconnu qui j'étais, dès qu'il m'a vu pour la première fois ; mais le roi est un prince généreux : voilà pourquoi j'ai réussi à le tromper.

On a dit :

Celui qui juge d'autrui par lui-même, et croit qu'un méchant lui parle avec sincérité, est trompé comme le brâhmane qui se laissa prendre sa chèvre par des voleurs.

Comment cela ? dit le roi. Méghavarna raconta l'histoire suivante :

IX. — LE BRAHMANE ET LES VOLEURS.



DANS la forêt de Gautama, il y avait un brâhmane qui voulait célébrer un sacrifice. Pour accomplir ce sacrifice, il acheta une chèvre dans un village voisin, et, comme il emportait cet animal sur son épaule, il fut aperçu par trois voleurs. Si nous pouvions trouver un moyen de nous emparer de cette chèvre, se dirent les voleurs, ce serait faire preuve d'adresse. Tout en faisant cette réflexion, ils s'arrêtèrent sur le

chemin, à la distance d'un krosa, et s'assirent chacun au pied d'un arbre, en attendant que le brâhmane arrivât vers eux. Lorsque celui-ci vint à passer, un des voleurs lui dit : Brâhmane, pourquoi portez-vous ainsi un chien sur votre épaule ? — Ce n'est pas un chien, répondit le brâhmane, mais une chèvre que je vais sacrifier. Le second voleur, qui se tenait non loin de là, lui dit la même chose. A ces mots, le brâhmane déposa sa chèvre à terre, et l'examina plusieurs fois ; puis il la remit sur son épaule, et continua sa route, avec l'esprit flottant dans le doute.

Les discours des méchants jettent le doute dans l'esprit des gens de bien eux-mêmes : celui qui s'y fie périt comme Tchitrakarna.

Comment cela ? demanda le roi. Méghavarna raconta la fable suivante :

X. — LE LION, LE CORBEAU, LE TIGRE, LE CHACAL ET LE CHAMEAU.



ANS une forêt, il y avait un lion nommé Madotkata, lequel avait pour serviteurs un corbeau, un tigre et un chacal. Un jour, en se promenant, ces trois animaux rencontrèrent

un chameau qui s'était égaré d'une caravane, et lui demandèrent d'où il venait. Le chameau leur raconta son aventure, et ils le menèrent auprès du lion. Celui-ci lui promit de le prendre sous sa protection ; puis il lui donna le nom de Tchitrakarna, et le fit demeurer auprès de lui. Quelque temps après, le lion étant devenu infirme, et la pluie étant tombée en abondance, le corbeau, le tigre et le chacal ne purent pas trouver de nourriture. Ils furent très embarrassés, et ils se dirent entre eux : Il faut faire en sorte que notre maître tue Tchitrakarna : avons-nous besoin de ce mangeur de broussailles ? — Mais, dit le tigre, notre maître lui a promis sa protection, et l'a accueilli avec bienveillance : comment pourrions-nous mettre ce plan à exécution ? — Aujourd'hui, répondit le corbeau, notre maître dépérit, et il n'hésitera pas à commettre un crime.

« Une femme tourmentée par la faim abandonnerait jusqu'à son enfant ; la femelle d'un serpent, si elle était affamée, mangerait son œuf. quel crime ne commet pas celui qui a faim ? Les hommes, lorsqu'ils sont exténués par le besoin de nourriture, deviennent impitoyables. »

« L'homme, quand il est ivre, fou, furieux,

fatigué, colère, affamé, cupide, peureux, pétulant ou libertin, ne connaît plus le devoir. »

Après avoir fait ces réflexions, ils allèrent tous les trois auprès du lion. Avez-vous trouvé de quoi manger ? leur demanda celui-ci. — Seigneur, répondit le corbeau, malgré nos efforts, nous n'avons rien trouvé. — Comment vivre maintenant ? dit le lion. — Seigneur, reprit le corbeau, en nous privant d'un aliment que nous possédons, nous allons tous périr. — Et quel aliment avons-nous donc ici ? demanda le lion. — Tchitrakarna, lui dit le corbeau à l'oreille. Le lion toucha la terre, puis ses deux oreilles, et il s'écria : Je lui ai promis ma protection, et je l'ai retenu auprès de moi : comment cela serait-il possible ?

On a dit :

« Le présent que l'on fait en donnant des vaches, des terres, des aliments, et de l'eau, ne pourrait être comparé à ce que l'on appelle, dans ce monde, le plus grand de tous les présents, c'est-à-dire le don que l'on fait de sa protection. »

« L'accomplissement de tous ses désirs, tel est le fruit que l'on retire d'un aswamédha : telle est aussi la récompense que nous obtenons pour avoir sauvé celui qui s'est mis sous notre protection. »

Votre seigneurie ne le tuera pas, répondit le corbeau ; mais nous ferons en sorte qu'il consente lui-même à se sacrifier. A ces mots, le lion se tut. Le corbeau profita d'une occasion, et eut recours à la ruse. Il vint, avec tous ses compagnons, auprès du lion, et lui dit : Seigneur, malgré nos efforts, nous n'avons pas trouvé de quoi manger. Votre seigneurie a souffert d'un si long jeûne : qu'elle se nourrisse donc aujourd'hui de ma chair.

« Tout ce qui constitue un gouvernement dépend du souverain même : bien que les arbres aient des racines, les soins de l'homme leur sont utiles. »

Mon ami, dit le lion, il vaut mieux mourir que de commettre une telle action. Le chacal lui fit ensuite la même offre. Non, non, répondit le lion. — Seigneur, dit le tigre à son tour, prenez mon corps, et nourrissez-vous. — Cela ne serait point convenable, reprit le lion. Alors Tchitrakarna, qui ne se défiait de rien, offrit comme les autres de se sacrifier ; mais il n'eut pas plus tôt parlé que le tigre l'éventra, et tous le dévorèrent.

Voilà pourquoi je dis : Les discours des méchants jettent le doute dans l'esprit des gens de bien eux-mêmes, etc.

Cependant le brâhmane, poursuivant son che-

min, rencontra le troisième voleur, qui lui dit : Brâhmane, pourquoi portez-vous ainsi un chien sur votre épaule? A ces mots, il fut persuadé que c'était un chien qu'il portait. Il abandonna sa chèvre; puis il alla faire ses ablutions, et retourna chez lui. Les voleurs emportèrent la chèvre, et la mangèrent.

Voilà pourquoi je dis : Celui qui juge d'autrui par lui-même, etc.

Méghavarna, dit le roi, comment as-tu fait pour rester longtemps au milieu des ennemis, et pour leur porter du respect? — Sire, répondit Méghavarna, quand on veut servir son souverain ou accomplir ses propres desseins, que ne fait-on pas?

Considérez ceci :

« Sire, les hommes ne portent-ils pas le bois sur leur tête avant de le brûler? Le courant d'une rivière coupe la racine d'un arbre, tout en la baignant. »

On a dit :

Le sage, quand il a un motif qui le fait agir, doit même, s'il le faut, porter ses ennemis sur son épaule, comme le vieux serpent qui tua les grenouilles.

Comment cela ? dit le roi. Méghavarna raconta la fable suivante :

XI. — LE SERPENT ET LES GRENOUILLES.

DANS un jardin abandonné, il y avait un serpent nommé Mandavisarpa. Cet animal, étant très vieux, et ne pouvant plus même chercher sa subsistance, se laissa tomber sur le bord d'un étang, et y demeura. Cependant une grenouille l'aperçut de loin, et lui dit : Pourquoi restez-vous ainsi sans chercher de nourriture ? — Mon amie, répondit le serpent, passez votre chemin ; à quoi vous sert-il de demander à connaître l'histoire d'un être aussi malheureux que je le suis ? Cette réponse ne fit que piquer la curiosité de la grenouille, et elle pria le serpent de lui raconter ses infortunes, à quelque prix que ce fût.

A Brahmapoura, dit le serpent, habitait un brâhmane nommé Kaundinya, homme versé dans l'étude des Védas. Poussé par mon mauvais destin et par mon instinct de méchanceté, j'ai mordu le fils de ce brâhmane, jeune homme de vingt ans qui possédait toutes les vertus. Il s'appelait Sousila. En voyant son fils mort, Kaundinya s'éva-

nouit de douleur, et roula à terre. Aussitôt tous ses parents, qui demeuraient à Brahmapoura, vinrent s'asseoir auprès de lui, et un maître de maison nommé Kapila lui dit : Kaundinya, il faut que vous ayez perdu la raison pour vous lamenter ainsi. Écoutez :

« Puisque, quand l'enfant est engendré, cette vie de courte durée le prend dans ses bras, comme fait plus tard la mère qui le nourrit, à quoi sert-il de s'affliger ? »

« Où sont-ils allés, ces maîtres du monde, avec leurs gardes, leurs armées, et leurs équipages? La terre reste encore aujourd'hui comme un témoin qui atteste leur absence. »

« Ne voit-on pas ce corps dépérir à chaque instant? On dirait qu'il se dissout comme un vase mal cuit dans lequel on a mis de l'eau. »

« Tous les jours la mort fait un pas de plus pour s'approcher de la créature, et celle-ci marche continuellement à sa perte, comme si elle était condamnée à mourir. »

« La jeunesse, la beauté, la vie, la fortune, la puissance, et la société de ceux que l'on aime, sont des choses qui ne durent pas toujours : elles ne doivent donc pas troubler l'esprit du sage. »

« De même que, sur l'Océan, deux morceaux de bois se rencontrent, et se séparent dès qu'ils se sont rencontrés, ainsi, dans ce monde, les vivants ne sont réunis que pour être séparés. »

« Un voyageur s'arrête dans un endroit où il y a de l'ombre, et continue sa route après s'être reposé : c'est ainsi que les vivants se rencontrent dans ce monde. »

« Lorsque le corps, composé de cinq éléments, retourne dans le pantchatwam, et rentre dans le lieu d'où il est sorti, y a-t-il là de quoi se lamenter ? »

« Toutes les liaisons que l'homme contracte avec ceux qu'il chérit sont autant de dards aigus que le chagrin lui enfonce dans le cœur. »

« Ce long séjour qu'aucune créature ne peut obtenir même avec son propre corps, comment l'obtiendrait-elle avec une autre créature ? »

« Chercher de la solidité dans cette vie, et dans la faible tige d'un plantain (1), c'est être aussi insensé que si l'on voulait trouver de la consistance dans une bulle d'eau. »

« L'union même prouve la possibilité de la

(1) *Kadali (Musa sapientum)*

séparation, et la naissance n'est pour ainsi dire que l'approche de la mort, dont on ne peut enfreindre la loi. »

« La rupture des douces liaisons que l'on a avec ceux que l'on aime est une chose aussi terrible que le changement de nourriture pour celui qui adopte un mauvais régime. »

« Fils de Raghou (1), en le pleurant, les parents et les amis qui l'affectionnaient lui ont fait perdre le ciel par les larmes qu'ils ont versées. »

« De même que les rivières suivent leur cours, et ne remontent pas vers leur source, les nuits et les jours s'écoulent sans cesse, et emportent avec eux la vie des mortels. »

« La société des gens de bien, le plus grand bonheur que l'on goûte dans ce monde, est attachée au joug des douleurs, parce qu'elle a pour terme la séparation. »

« Les sages ne recherchent pas la société des gens de bien, parce qu'il n'y a point de remède pour guérir un cœur blessé par le glaive de la séparation. »

« Sagara et d'autres rois encore ont fait de

(1) *Râghava* (fils de Raghou), nom patronymique de Râma.

belles actions ; mais, eux et leurs œuvres, tout a péri. »

« A force de songer à la mort impitoyable, l'activité de l'homme sage se relâche comme une courroie mouillée par la pluie. »

« A partir de la première nuit de son séjour dans le sein de sa mère, l'être issu de la race des hommes ou des héros va chaque jour droit vers la mort. »

Il ne faut pas, par conséquent, penser à ce monde. S'affliger ainsi, c'est faire preuve d'une grande ignorance. Considérez ceci :

« Si ce n'est pas l'ignorance, mais la séparation, qui est cause que l'on s'afflige, pourquoi le chagrin n'augmente-t-il pas à mesure que les jours s'écoulent ? »

Calmez donc votre douleur, et éloignez toute pensée affligeante de votre esprit.

« Un chagrin profond lance soudain contre nous des traits qui nous déchirent le cœur. Pour guérir les blessures que nous font ces traits, le meilleur remède est de n'y point songer. »

En entendant ces paroles, Kaundinya se leva comme un homme qui se réveille ; puis il s'écria : Maintenant, ma maison est pour moi un enfer ;

je ne veux plus l'habiter, et je vais me retirer dans une forêt!

Kapila répondit :

« Ceux qui sont esclaves de leurs passions commettent toutes espèces de fautes, même dans une forêt. Réprimer ses cinq sens, même dans une maison, c'est faire acte d'austérité. La maison de l'homme qui se conduit d'une manière irréprochable, et qui sait vaincre ses passions, est une forêt consacrée à la pénitence. »

« Dans toute espèce de condition civile et religieuse, l'homme doit, même lorsqu'il est dans l'affliction, pratiquer ses devoirs, et être bon envers toutes les créatures : ce n'est pas dans les signes extérieurs que consiste la pratique des devoirs religieux. »

« Ceux qui ne mangent que pour vivre, qui ne se livrent au commerce charnel que pour propager leur race, et ne parlent que pour dire la vérité, surmontent tous les obstacles. »

« Descendant de Bharata, l'âme est une rivière dont la vertu est le tirtha ; la vérité, les eaux ; la moralité, les bords, et la compassion, le courant. Fils de Pandou, baigne-toi dans cette rivière : ce n'est pas l'eau qui purifie la conscience. »

Et surtout :

« Le bonheur est pour celui qui quitte ce monde, où tout est vanité, et où l'on a à souffrir les tourments de la naissance, de la mort, de la vieillesse, de la maladie, et du chagrin. »

« Ce qu'on appelle le bonheur n'est pas le bonheur, mais le malheur même ; le mot BONHEUR ne nous a été donné que comme un remède destiné à soulager celui qui est dans la peine. »

C'est vrai, dit Kaundinya.

Le brâhmane, accablé de douleur, me donna ensuite sa malédiction, et s'écria : A partir d'aujourd'hui, tu porteras des grenouilles sur ton dos !

— Maintenant, dit Kapila, vous ne voulez entendre aucun conseil : votre cœur est en proie à l'affliction. Écoutez néanmoins ce que l'on doit faire :

« Il faut éviter les liaisons avec qui que ce soit : mais, si l'on ne peut renoncer aux liaisons, il ne faut en contracter qu'avec les gens de bien, car la société des gens de bien est le remède que l'on peut apporter à ce mal. »

« Il faut absolument renoncer à l'amour ; si l'on ne peut pas y renoncer, il ne faut en avoir que pour sa femme, car elle seule peut le guérir. »

Les paroles et les douces remontrances de Kapila calmèrent la douleur qui consumait Kaundinya, et le malheureux père prit le bâton, selon la règle prescrite (1). Voilà pourquoi je suis sous le poids de la malédiction d'un brâhmane et je reste ici pour porter des grenouilles.

La grenouille alla aussitôt raconter cette aventure à Djâlapâda, la reine des grenouilles. Celle-ci vint, et monta sur le dos du serpent. Dès que la grenouille fut sur son dos, le serpent se promena, et alla bon train. Le jour suivant, comme il ne pouvait plus avancer, la reine des grenouilles lui dit : Pourquoi allez-vous si doucement aujourd'hui ? — Princesse, répondit le serpent, c'est le manque de nourriture qui m'a fait perdre mes forces. — Eh bien ! reprit la reine, mangez des grenouilles, je vous l'ordonne. — C'est une grande faveur que vous m'accordez, répondit le serpent ; puis il mangea les grenouilles l'une après l'autre. Quand il vit qu'il n'y avait plus de grenouilles dans l'étang, il mangea la reine à son tour.

(1) Lorsque le chef de famille, dit la loi de Manou, voit ses cheveux blanchir et sa peau se rider, il doit se retirer dans une forêt, et n'emporter avec lui qu'un bâton, un plat et une aiguière.

Voilà pourquoi je dis : Le sage, quand il a un motif qui le fait agir, doit même, s'il le faut, porter ses ennemis sur son épaule, etc.

Sire, ne nous amusons plus maintenant à raconter de vieilles histoires. Le roi Hiranyagarbha est tout à fait digne de notre alliance, et mon avis est qu'il faut faire un traité avec lui. — A quoi penses-tu donc? répondit le roi; comme nous l'avons vaincu, il peut rester, s'il consent à être notre sujet; sinon, il faut continuer la guerre.

Sur ces entrefaites, le perroquet, arrivant du Djamboudwîpa, dit au roi : Sire, le sârasa qui est roi du Sinhaladwîpa vient d'envahir le Djamboudwîpa et de s'y établir. — Que dis-tu? que dis-tu? s'écria le roi tout ému. Le perroquet lui raconta ce qui a été dit plus haut. Bien! ministre tchakravâka, bien! très bien! se dit le vautour en lui-même. — Qu'il y reste, s'écria le roi avec colère, et je vais l'exterminer! Doûradarsin dit en souriant :

« Il ne faut pas gronder en vain comme un nuage d'automne : celui qui est grand ne dévoile pas la force ou la faiblesse de son ennemi. »

« Un roi ne doit point combattre plusieurs

ennemis à la fois : le serpent, tout orgueilleux qu'il est, ne peut échapper à la mort quand il est attaqué par une multitude d'insectes. »

Sire, pouvons-nous nous en aller d'ici sans faire la paix ? Si nous faisons ainsi, l'ennemi nous attaquera par derrière.

L'insensé qui, avant de connaître la vérité, se laisse aller à la colère, éprouve des regrets comme le brâhmane qui tua son ichneumon (1).

Comment cela ? demanda le roi. Doûradarsin raconta l'histoire suivante :

XII. — LE BRAHMANE ET L'ICHNEUMON.

Il y avait à Oudjayinî un brâhmane nommé Mâthara. La femme de ce brâhmane, venant d'accoucher, laissa à son mari le petit enfant à garder, et alla faire ses ablutions. Cependant le roi fit appeler le brâhmane pour célébrer un parvanasraddha. Dès qu'il eut reçu cette invitation, le brâhmane, qui était pauvre, se dit en lui-même : Si je n'y vais pas

(1) Voyez la note, page 231.

bien vite, un autre le saura, et recevra les présents du sraddha.

« Quand il s'agit de recevoir, de donner, et de célébrer un sacrifice, si l'on ne se hâte pas, le temps emporte avec lui tout le fruit de l'œuvre (1). »

Mais il n'y a personne ici pour garder l'enfant. Que vais-je donc faire ? Eh bien ! je vais confier la garde de mon fils à cet ichneumon, que je nourris depuis longtemps, et que j'aime comme s'il était mon enfant ; puis je m'en irai. Le brâhmane fit ce qu'il avait dit, et alla au sacrifice. L'ichneumon vit un serpent noir (2) qui venait vers l'enfant, et le tua. Lorsqu'il vit le brâhmane revenir, il courut à sa rencontre, avec la gueule et les pattes ensanglantées, et se roula à ses pieds. Le brâhmane, le voyant dans un pareil état, crut qu'il avait dévoré son enfant, et il le tua. Il s'approcha aussitôt pour regarder, et vit l'enfant sain et sauf, et le serpent mort. Il reconnut alors que l'ichneumon avait sauvé son enfant, et, voyant ce que cet animal avait fait,

(1) Il y a dans le texte : *Pibati tadrasam*, c'est-à-dire *en boit le jus.*

(2) Voyez la note, page 137.

il eut regret de son emportement, et tomba dans une tristesse profonde.

Voilà pourquoi je dis : L'insensé qui, avant de connaître la vérité, se laisse aller à la colère, etc.

« La concupiscence, la colère, la cupidité, la joie, l'orgueil, et l'emportement, voilà six choses qu'il faut éviter : en y renonçant, on peut être heureux. »

Ministre, dit le roi, c'est bien là ton avis ? — Oui, répondit le ministre.

« De la mémoire, de l'habileté dans la discussion des affaires importantes, une connaissance sûre, de la fermeté, et de la discrétion, telles sont les principales qualités d'un ministre. »

« Il ne faut rien faire avec précipitation, car l'imprudence est la source principale des malheurs : le succès recherche le mérite, et s'attache à celui qui n'agit qu'après avoir bien réfléchi. »

Sire, si vous voulez maintenant suivre mes conseils, faisons la paix, et allons-nous-en.

« Bien que l'on ait indiqué quatre moyens de réussir dans ses projets, le succès qui résulte des quatre est toujours dans la conciliation. »

Cela peut-il se faire promptement ? dit le roi. — Sire, répondit le ministre, ce sera bientôt fait.

« Le méchant est comme un vase d'argile, que l'on brise avec facilité, et que l'on raccommode difficilement ; mais l'homme de bien ressemble à un vase d'or, qu'il est difficile de briser, et que l'on raccommode en peu de temps. »

« Il est facile de se concilier un ignorant ; il est plus facile encore de se concilier un homme intelligent. Quant à celui qui ne possède que peu de connaissances, Brahmâ lui-même ne peut le gagner. »

Le roi Hiranyagarbha est un prince très vertueux, et son ministre est doué d'une haute sagesse. Je sais cela depuis longtemps, parce que Méghavarna me l'a dit, et que j'ai été moi-même témoin de la manière dont ils ont fait leur devoir.

« C'est par les œuvres qu'il faut toujours juger du mérite et de la conduite des absents. C'est donc suivant leurs conséquences que nous devons apprécier les actes de ceux qui sont loin de nous. »

Il est inutile de discuter plus longtemps, dit le roi ; fais comme tu voudras.

Après avoir donné ces conseils à son souverain, le vautour premier ministre alla dans la forteresse. La grue qui avait été envoyée comme espion revint alors auprès du roi Hiranyagarbha, et lui dit : Sire,

le vautour premier ministre vient d'arriver pour faire la paix. — C'est encore quelque espion que notre ennemi nous envoie, dit le cygne à son ministre. — Sire, répondit Sarvadjna en souriant, il n'y a rien à craindre, car Doûradarsin est doué d'un noble caractère. Une pareille défiance ne convient d'ailleurs qu'à des esprits faibles. Quelquefois on ne se défie de rien, et d'autres fois on se défie de tout.

« Le cygne, malgré son adresse, lorsqu'il a été plus d'une fois trompé par l'ombre des étoiles, en cherchant, pendant les nuits, la branche du lotus sur l'étang, ne mord plus, même pendant le jour, la blanche fleur du lotus, parce qu'il se défie des étoiles. Ainsi les hommes, craignant d'être trompés, soupçonnent de mauvaises intentions la sincérité même. »

Sire, il faut apprêter des bijoux et toutes espèces d'objets, autant que nous le pouvons, afin de lui en faire présent, et de le traiter avec distinction.

Ce conseil fut suivi. Le tchakravâka alla au-devant du vautour ministre, à la porte de la forteresse. Il le reçut avec toutes les marques d'honneur, et le présenta au roi. Puis on donna un

siège à Doûradarsin, et on le fit asseoir. Grand ministre, lui dit le tchakravâka, ce royaume tout entier vous appartient : disposez-en comme vous voudrez. — Oui, dit le cygne. — Soit, répondit Doûradarsin ; mais il est inutile d'entrer maintenant dans de longs discours.

« Il faut se concilier l'avare par l'argent ; l'homme sévère, par la soumission ; l'ignorant, par la douceur, et l'homme instruit, par la franchise. »

« On se concilie un ami par de bons sentiments ; des parents, par le respect ; des femmes et des serviteurs, par des présents et des égards, et les autres hommes, par son adresse. »

Maintenant, faisons la paix, afin que le grand roi Tchitravarna puisse s'en aller. — Dites-nous comment nous devons faire la paix, dit le tchakravâka. — Combien y a-t-il de sortes de traités? demanda le cygne. — Je vais vous le dire, répondit le vautour.

Écoutez :

« Lorsqu'un prince, attaqué par un ennemi plus fort que lui, ne peut plus exercer de représailles, et n'éprouve que des revers, il doit temporiser, et chercher à faire la paix. »

« Il y a, dit-on, seize espèces de traités, ainsi

nommées : kapâla, oupahâra, santâna, sangata, oupanyâsa, pratîkâra, sanyoga, pourouchantara, adrichtanara, âdichta, âtmâdichta, oupagraha. parikraya, outtchhanna, parabhoûchana, et skandhopanéya. Voilà ce que les hommes habiles en matière de traités ont appelé les seize alliances. »

« On désigne sous le nom de kapâla le traité conclu simplement et avec des conditions égales. Celui que l'on conclut après avoir offert un présent, se nomme oupahâra. »

« Sous le nom de santâna, on doit entendre le traité qui a pour préliminaire le don d'une fille en mariage. Les sages appellent sangata l'alliance fondée sur l'amitié. »

« Cette alliance dure autant que la vie ; elle est basée sur un accord mutuel ; dans la prospérité comme dans l'infortune, rien ne peut la briser. »

« Cette alliance sangata, à cause de son excellence, peut être comparée à l'or ; aussi des hommes habiles dans l'art des traités l'ont-ils nommée l'alliance d'or. »

« La paix que l'on conclut en donnant pour gage ses biens ou sa personne est appelée oupa-

nyâsa par ceux qui sont experts en ce genre de traité. »

« L'alliance fondée sur ce principe : Je lui ai prêté assistance autrefois, il en fera autant pour moi, se nomme pratîkâra. »

« Je lui prête assistance, et il en fera autant pour moi : c'est encore une alliance pratîkâra. Telle est celle que Râma fit avec Sougrîva. »

« Lorsque les deux parties visent au même but, et s'unissent pour mettre un projet à exécution, l'alliance a lieu selon l'égalité, et est appelée sanyoga. »

« Je laisse aux chefs de nos deux armées le soin de remplir mes intentions : la paix conclue suivant cette convention, et dans laquelle on donne un gage, est nommée pourouchantara. »

« La paix conclue suivant cette convention : C'est vous seul que je charge de remplir mes intentions, et dans laquelle l'ennemi nous donne un gage, est appelée adrichtapouroucha. »

« Lorsqu'on se débarrasse de son ennemi en lui cédant une portion de territoire pour acheter la paix, le traité se nomme âdichta, disent les hommes habiles en matière de traités. »

« La paix que l'on fait négocier par son armée

s'appelle âtmâdichta. Lorsque, pour sauver ses jours, on donne tout ce que l'on possède, le traité est nommé oupagraha. »

« Lorsque l'on donne une partie de son trésor, ou la moitié de son trésor, ou même tout son trésor, pour conserver le reste de ce qu'on possède, le traité est appelé parikraya. »

« Lorsque l'on cède d'excellents territoires, le traité se nomme outtchhanna. Lorsque l'on donne les produits de tout son territoire, il s'appelle parabhoûchana. »

« Lorsque l'on apporte sur ses épaules des productions que l'on a récoltées, le traité se nomme skandhopanéya, disent les hommes experts dans l'art des traités. »

« Il faut distinguer encore quatre espèces d'alliances, savoir : l'alliance offensive et défensive, l'alliance d'amitié, l'alliance de parenté, et l'alliance achetée par des présents. »

« L'alliance achetée par des présents est la seule que j'approuve : car, dans toutes les alliances qui ne sont point accompagnées de présents, il ne peut y avoir d'amitié. »

« Celui qui attaque, étant le plus fort, ne se retire pas tant qu'il n'a rien reçu : voilà pourquoi il

ne connait point d'autre alliance que l'alliance achetée par des présents. »

Vous êtes très savant, dit le roi ; enseignez-nous donc ce qu'il faut faire. — Ah ! que dites-vous ? répondit le ministre.

« Quel est celui qui voudrait renoncer à la vertu pour ce corps que l'inquiétude, la maladie ou le chagrin peuvent détruire aujourd'hui ou demain? »

« La vie des mortels est aussi agitée que l'image de la lune sur la surface des eaux : l'homme, sachant que telle est la vie, doit constamment pratiquer la vertu. »

« L'homme, en considérant cette existence fragile et semblable aux vapeurs qui s'élèvent dans un désert, ne doit contracter amitié qu'avec les gens de bien, afin de conserver sa vertu et son bonheur. »

Voici, à mon avis, ce qu'il faut faire :

« Si l'on mettait dans une balance, d'un côté mille aswamédhas, et de l'autre la vérité, la vérité, à elle seule, l'emporterait sur les mille aswamédhas. »

Il faut que les deux rois prêtent serment au nom sacré de la vérité, et concluent l'alliance appelée l'alliance d'or. — Soit, dit Sarvadjna.

Alors le cygne traita le ministre Doûradarsin avec distinction, et lui fit présent de joyaux, de vêtements et de bijoux. Le ministre, satisfait, emmena le tchakravâka avec lui, et le conduisit auprès du paon. Le roi Tchitravarna, à la demande du vautour, combla Sarvadjna de marques d'honneur. Il lui fit des présents, et s'entretint avec lui ; puis il le renvoya auprès du cygne, après avoir ratifié le traité. Sire, dit Doûradarsin, notre désir est accompli ; retournons maintenant dans le Vindhya, notre demeure.

Ils rentrèrent tous chez eux, et jouirent paisiblement du bonheur que leur cœur désirait.

Vichnousarman dit aux jeunes princes : J'ai fini de raconter le Sandhi ; dites-moi, faut-il que je vous raconte autre chose ? — Maître, répondirent les jeunes princes, grâce à votre complaisance, nous connaissons tout ce qui concerne la pratique de l'art de régner, et nous sommes satisfaits. — Cependant, reprit Vichnousarman, écoutez encore ceci :

Puissent tous les souverains victorieux trouver toujours le bonheur dans la paix ! Puissent les gens de bien être heureux ! Puisse la renommée des hommes vertueux durer longtemps et grandir !

Puisse la science de la politique se reposer continuellement sur le sein des ministres, comme une courtisane, et leur prodiguer ses baisers sur la bouche ! Puissent les ministres eux-mêmes s'élever de jour en jour aux plus hautes dignités !





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES ET DES TERMES RELATIFS A LA MYTHOLOGIE, A L'HISTOIRE NATURELLE ET AUX USAGES DE L'INDE.

ADICHTA (*ordonné*), traité dans lequel une des deux parties dicte des conditions.

ADITYA, nom du dieu du soleil, fils d'Aditi.

ADJA, nom qui sert à désigner une classe de saints personnages.

ADRICHTANARA (*où l'on ne voit pas d'hommes*), traité que les deux parties négocient directement et sans le secours d'aucun négociateur.

ADRICHTAPOUROUCHA. Voyez ADRICHTANARA.

AGNI, dieu du feu et régent de l'un des points cardinaux, du sud-est.

ANAGATAVIDHATRI, *celui dont la destinée n'est pas venue.*

ANDJANA, pommade que les femmes de l'Inde appliquent sur leurs sourcils, pour les noircir et les allonger.

Balasoudana, nom du dieu Indra, destructeur de Bala, ennemi des dieux.

Bhaguirathi (*la rivière de Bhaguîratha*), nom que l'on donne au Gange parce qu'il fut, suivant une légende, amené sur la terre par les dévotions du roi Bhaguîratha. S'il faut en croire une autre légende, le Gange s'était accru à un tel point que la terre se voyait menacée d'une inondation générale. Bhaguiratha fit alors descendre le Gange vers l'Océan, et ce fut en mémoire de cet événement que le fleuve prit le nom de Bhâguirathî.

Bhairava, *terrible*.

Bharata, roi de la dynastie lunaire, fils de Douchmanta et de Sakountalâ, et prédécesseur des princes qui se disputèrent l'empire sous le nom de Pandavas et de Kauravas.

Brahma, créateur du monde et le premier des trois dieux de la triade.

Brahmaloka, séjour de Brahmâ et demeure éternelle des âmes pieuses.

Brahmane, homme de la première classe ou caste sacerdotale.

Brahmapoura, *ville de Brahmâ*.

Brahmaranya, *forêt de Brahmâ*.

Brahmarchi (*richi de l'ordre brâhmanique*). Voyez Richi.

Brahmatchari (*qui se livre à l'étude des Védas*), étudiant en théologie. Tel est le nom que l'on donne au jeune

dwidja, à partir du moment où il a reçu l'investiture du cordon sacré jusqu'au jour où il devient maître de maison *(gribastba)*. On appelle aussi Brahmatchâri celui qui passe toute sa vie à étudier les Védas sous la direction de son précepteur spirituel. Brahmatchâri est en outre le nom d'une classe d'ascètes et le titre qu'ont pris divers ordres religieux.

CAURI, ou Varâtaka, petit coquillage employé comme monnaie.

DADHIKARNA, *qui a les oreilles de la couleur du lait caillé*, c'est-à-dire *blanches*.

DAITYA, nom des enfants de Diti, une des femmes de Kasyapa. Les Daïtyas sont les ennemis des dieux et les Titans de la mythologie hindoue.

DAKCHINA (*le midi*), partie méridionale de l'Inde, appelée aujourd'hui Dékhan.

DAKCHINARANYA, partie méridionale de l'Inde, appelée aujourd'hui Dékhan. Cette contrée était, à une époque très ancienne, couverte de forêts : de là lui est venu le nom de Dakchinâranya, ou *forêt du sud*.

DANDAKARANYA (*forêt Dandaka*), nom de la presqu'ile qui s'étend à partir d'entre la Narmadâ et la Godâvarî, et se prolonge au sud. A une époque très ancienne, cette contrée était une vaste forêt.

DÉVARCHI (*richi céleste*). Voyez RICHI.

Mithilâ (partie septentrionale du Béhar), et fonda une des principales écoles philosophiques de l'Inde. Sa doctrine porte le nom de Nyâya, ou philosophie logique.

GHANTAKARNA, *qui a les oreilles aussi grandes qu'une cloche.*

GODAVARI, rivière de la presqu'île, qui traverse la province d'Aurangâbâd, le pays de Télinga et la partie septentrionale des Circars, et se jette dans le golfe de Bengale. On la nomme aujourd'hui Godâvérî.

GRIDHRAKOUTA (*le pic du vautour*). Cette montagne fait probablement partie de la chaîne qui s'étend dans le district de Bhâgalpour, dans le Béhar, non loin du lieu nommé aujourd'hui Ghiddhore.

HARA (*qui emporte*), nom du dieu Siva.

HARI (*le basané*), nom de Vichnou, que l'on représente couché sur le serpent Sécha, dans l'intervalle des *Pralayas*, ou destructions du monde.

HASTINAPOURA (*ville d'Hastin*). Cette ville, dont on a cru reconnaître les ruines à environ cinquante-sept milles de Dehli, vers le nord-est, sur les bords de l'ancien lit du Gange, était la capitale des souverains de la dynastie lunaire. Elle avait été fondée par un roi nommé Hastin, et elle fut emportée par le Gange.

HIRANYAGARBHA, *dont l'embryon est d'or.*

HIRANYAKA, *qui a de l'or.*

Hiranyakasipou, Daïtya qui fut tué par Vichnou. Ce fut pour le détruire que le dieu s'incarna sous la forme de Narasinha, ou l'homme-lion.

Indra (*le souverain*), roi du ciel, dieu de la foudre, des nuages, des pluies et des phénomènes atmosphériques.

Kakini, quart d'un pana, équivalant à vingt cauris. Selon quelques-uns, le kâkinî est le quart d'un mâcha, poids d'or ou d'argent de 729 milligrammes, suivant le calcul le plus ordinaire. Les Hindous désignent encore sous le nom de kâkinî le retti, ou graine de l'*Abrus precatorius* employée comme poids. Quelquefois même le kâkinî est pris pour le cauri.

Kalakouta (*qui brûle même Kâla, le dieu de la mort*), poison brûlant comme le feu, qui fut produit par le barattement de la mer. Il se répandit dans l'univers ; mais Siva, pour sauver le monde, avala ce poison, qui s'arrêta dans sa gorge et y laissa une marque noire, ce qui fit donner au dieu le surnom de Nilakantha (*celui qui a la gorge noire*).

Kalinga, ancien royaume que l'on appelle aujourd'hui Bandelkhand. Ce pays est un des principaux districts de la province d'Allahâbâd.

Kalpa, nom que l'on donne à un jour et une nuit de Brahmâ, période de 4,320,000,000 d'années des mortels,

à l'expiration de laquelle ont lieu les *Pralayas*, ou destructions du monde. Après une période de cent années de Brahmâ doit avoir lieu le *Mahâpralaya*, ou destruction totale de l'univers.

KALPA, arbre fabuleux qui croît dans le ciel d'Indra et produit tout ce que l'on désire.

KALYANAKATAKA, *la ville du bonheur*.

KAMBOUGRIVA, *qui a un cou d'écaille*.

KANDARPAKÉLI, *le plaisir de Kandarpa, dieu de l'amour*.

KANDARPAKÉTOU, *la bannière de Kandarpa*.

KANTCHANAPOURA, *la ville d'or*.

KANYAKOUBDJA, ancien et puissant royaume, dont la capitale, Kânyakoubdja, appelée aujourd'hui Canoge, était située dans la partie centrale de l'Hindoustan, sur la rive occidentale du Gange, au nord du confluent de ce fleuve et de la Djamnâ. Cette ville, dont il ne reste que des ruines, est comprise, avec son territoire, dans la province moderne d'Agra. L'étymologie de Kânyakoubdja, mot composé de *Kanyâ*, jeune fille, et de *Koubdja*, bossu, fait allusion à l'histoire des cent filles du roi Kousanâbha, qui furent rendues bossues par le dieu Vâyou, pour n'avoir pas voulu céder à ses désirs.

KAPALA, traité dont les conditions sont les mêmes pour les deux parties.

KAPARDAKA, ou Kaparda, nom d'un petit coquillage employé comme monnaie.

guerrière, et d'une soûdrâ, ou femme de la caste servile. Les princes emploient les gens de cette classe comme percepteurs et contrôleurs de leurs revenus.

Kchatriya, homme de la seconde classe ou caste guerrière.

Kchoudrabouddhi, *qui a l'esprit étroit, ignorant.*

Késava, nom de Krichna, incarnation de Vichnou. Ce nom signifie *le chevelu*, et fait allusion aux tresses que porte le dieu.

Kinsouka (*Butea frondosa*), arbre à fleurs rouges souvent cité par les poètes. On le nomme aussi *Palâsa.*

Kokila ou Koïl, coucou noir (*Cuculus indicus*). Cet oiseau joue un grand rôle dans la poésie des Hindous, qui regardent son chant comme propre à exciter de tendres émotions.

Kounti, femme de Pandou, roi d'Hastinâpoura, et mère des trois premiers princes Pandavas.

Kouroukchétra (*champ de Kourou*), nom de la contrée voisine de Dehli, théâtre de la grande bataille qui fut livrée par les Pandavas aux Kauravas.

Kousa (*Poa cynosuroides*), espèce d'herbe dont on se sert dans les sacrifices et les cérémonies religieuses.

Krichna (*le noir*), incarnation de Vichnou. Les exploits de ce héros ont donné lieu à une foule de légendes qui ont été développées dans le *Bhâgavata-Pourâna* et dans le *Prem-Sâgar.*

Krosa ou Kos, mesure de distance à peu près égale à deux milles anglais.

lèbre du Malwa. On la nommait anciennement Avantî. C'était une des sept villes sacrées des Hindous, et leur premier méridien. La ville moderne d'Oudjaïn est située à environ un mille au sud de l'ancienne cité.

OUPAGRAHA (*prise*), paix que l'on achète en cédant tout ce que l'on possède.

OUPAHARA (*présent*), traité dans lequel une des deux parties offre un présent à l'autre comme prix de la paix.

OUPANYASA (*gage, otage*), traité dans lequel une des deux parties donne comme gage ses biens ou sa personne.

OUSANAS, ou Soukra, fils du sage Bhrigou, précepteur des Daïtyas et régent de la planète Vénus.

OUTTCHHANNA (*dépouillé*), paix que l'on obtient en cédant de bons territoires.

PADMAGARBHA, *qui produit le lotus.*

PADMAKÊLI, *le plaisir du lotus.*

PANDIT, *pandita* ou savant. C'est le nom que l'on donne au brâhmane qui enseigne.

PANDOU, souverain d'Hastinâpoura et père putatif des cinq princes Pandavas, que Kountî et Mâdrî, ses femmes, eurent de différents dieux, selon la légende.

PANTCHATWAM, les cinq éléments, savoir : la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther.

PARABHOUCHANA (*ornement d'autrui*), paix que l'on obtient en cédant les produits de son territoire.

Paramaichthya. Ce nom sert à désigner une classe d'ascètes.

Paramarchi (*premier richi*). Voyez Richi.

Parasourama (*le Râma de la hache*), personnage qui passe pour avoir détruit presque entièrement la race des kchatriyas, à une époque très ancienne. On le regarde comme une incarnation de Vichnou.

Parikraya (*rachat*), traité par lequel on cède une partie de ce que l'on possède, pour conserver le reste.

Parvanasraddha, grande cérémonie funèbre en l'honneur des mânes, le jour de la nouvelle lune. Voyez Sraddha.

Parvati (*née de la montagne*), nom de la déesse Dourgâ, considérée comme fille de l'Himâlaya.

Patala, régions souterraines habitées par les nâgas ou serpents. Ce lieu est quelquefois confondu avec le Naraka ou enfer.

Pataliputra, ville ancienne qui était située non loin de l'emplacement occupé aujourd'hui par la ville de Patna. C'est cette ville que les auteurs classiques nomment Palibothra. Elle fut visitée par Mégasthènes, et elle était la capitale du royaume de Magadha sous le règne de Tchandragoupta et de ses successeurs.

Phoullotpala, *qui a des lotus fleuris.*

Pingalaka, *fauve.*

Pippala, figuier sacré (*Ficus religiosa*).

Pourana, poids d'argent qui équivaut à 4 grammes 672 milligrammes.

fiés. On en compte sept classes différentes ; ce sont : les dévarchis, les brahmarchis, les maharchis, les paramarchis, les râdjarchis, les kandarchis et les sroutarchis.

Roukmangada, *qui a un bracelet d'or.*

Sagara, souverain d'Ayodhyâ. Il eut de Soumatî, l'une de ses femmes, soixante mille fils, qui furent réduits en cendres par le sage Kapila. Voyez *Râmâyana*, liv. I.

Sakatara, ministre de Nanda, l'un des princes qui régnèrent dans le Magadha vers le troisième siècle avant notre ère.

Sakouni, oncle maternel des princes Kauravas et conseiller de Douryodhana.

Sakra, nom du dieu Indra.

Saktivara, *qui excelle par la force.*

Salmali (*Bombax heptaphyllum*), arbre qui produit un coton soyeux.

Samoudradatta, *protégé par la mer.*

Sandjivaka, *qui fait vivre.*

Sangata (*union*), alliance fondée sur l'amitié.

Sankata, *etroit.*

Santana (*progéniture, postérité*), traité dans lequel on donne une fille en mariage.

Sanyoga (*association*), alliance par laquelle les deux parties s'unissent dans un seul et même but.

Soubhadatta, *heureux.*

Soubouddhi, *sage, intelligent.*

Soudarsana, *beau.*

Soudourga, *qui est d'un accès très difficile.*

Soudra, homme de la quatrième classe ou caste servile.

Soudraka. C'est probablement le célèbre prince auteur du drame intitulé *Mrittchhakatî*, ou le Chariot d'argile. Ce prince, que la chronologie reçue le plus communément place avant la seconde moitié du siècle qui a précédé notre ère, a dû, suivant Wilson, vivre vers la fin du IIe siècle.

Sougriva (*qui a un beau cou*), chef des tribus sauvages que la tradition représente comme des singes, et qui suivirent Râma dans son expédition contre Râvana, tyran de Lankâ.

Soura, nom qui sert à désigner les dieux.

Sousila, *qui est d'un bon naturel.*

Souvarna, poids d'or équivalant à seize mâchas, et égalant 11 grammes 664 milligrammes. Suivant Wilson, le mâcha le plus communément en usage vaut 1 gramme 101 milligrammes, ce qui élèverait la valeur du souvarna à 17 grammes 616 milligrammes. Le souvarna était à la fois une monnaie et une mesure de poids.

Souvarnavati, *qui est d'or.*

Sraddha, cérémonie funèbre en l'honneur des mânes. Le sraddha consiste le plus ordinairement en offrandes

faire des chasse-mouches. Le tchâmara est dans l'Inde un des insignes de la royauté.

Tchampaka (*Michelia champaca*), arbre à fleurs jaunes et odoriférantes.

Tchampaka. C'est probablement Tchampanagar, ville du Béhar, située dans le district de Bhâgalpour.

Tchampakavati, *qui contient des tchampakas.*

Tchandala. Ce mot, pris dans un sens général, désigne un homme impur et dégradé. Le tchandâla, selon la loi, est l'homme né d'un soûdra et d'une brâhmanî ou femme de la caste brâhmanique. C'est, dit Manou, le dernier des mortels.

Tchandanadasa, *le serviteur du sandal.*

Tchandra. Voyez Tchandramas.

Tchandrabhaga (*qui sort du mont Tchandrabhâga*), affluent de l'Indus et l'un des cinq fleuves qui arrosent le Pandjâb. Ce fleuve, nommé aujourd'hui Tchénâb, est l'Acesines des anciens.

Tchandramas, ou Tchandra, dieu de la lune. Il est appelé l'amant du lotus, parce que cette fleur ne s'épanouit qu'après le coucher du soleil.

Tchandrayana, pénitence lunaire. Il existe plusieurs espèces de Tchandrâyanas; mais voici celle que l'on pratique le plus ordinairement. Le pénitent mange quinze bouchées le jour de la pleine lune, et diminue sa nourriture d'une bouchée par jour pendant la quinzaine qui suit, de sorte qu'il jeûne le quinzième

Vanaprastha. Ce nom signifie *qui part pour la forêt*, et sert à désigner un anachorète.

Varanasi, Bénarès.

Varddhamana, *qui s'enrichit*.

Vasoudha (*qui contient des richesses*), nom de la terre.

Vasouki, roi des serpents, qui servit à baratter la mer.

Vayou, dieu du vent et régent de l'un des points cardinaux, du nord-ouest.

Védas, anciens livres sacrés qui sont le fondement de la religion hindoue. On en compte ordinairement quatre.

Vétala, espèce de vampire qui hante les cimetières et anime les corps morts.

Vichnou, l'un des trois dieux de la triade. On le représente comme une divinité douce et bienveillante qui préside à la conservation du monde.

Vichnousarman, *bonheur de Vichnou*.

Vidhatri, nom de Brahmâ. Ce mot s'emploie aussi pour désigner le destin.

Vidjaya, *victoire*.

Vidyadhara (*qui a une petite boule magique*), demi-dieu ou génie qui traverse les airs et possède un pouvoir magique.

Vidyadhari, femme de Vidyâdhara.

Vikata, *large*.

Vikramapoura, *ville de la bravoure*.

Vina, espèce de luth aux deux extrémités duquel est

source du Gange, et se jette dans ce fleuve au-dessous d'Allahâbâd.

YAUVANASRI, *l'éclat de la jeunesse.*

YODJANA, mesure de distance égale à quatre krosas ou kos, c'est-à-dire neuf milles anglais. Suivant quelques calculs, le yodjana ne comprendrait que cinq milles, et même quatre milles et demi.

YOGUIS, ascètes qui se livrent à la pratique de dévotion appelée *yoga*, ou union intime avec le grand Être. Pour arriver à ce genre de perfection, il faut être insensible à toutes les impressions extérieures, et se montrer indifférent pour la peine comme pour le plaisir. Lorsque le dévot, absorbé dans une méditation profonde, est uni à Brahmâ, il est doué, dit-on, de certains dons surnaturels, tels que la faculté d'atteindre les objets les plus éloignés, le pouvoir de satisfaire tous ses désirs, etc.

YOUDHICHTHIRA (*ferme dans le combat*), le premier des cinq princes Pandavas, fils de Kountî et de Pandou, suivant les uns, et, selon d'autres, de Yama ou Dharma. Il prit part à la guerre qui eut lieu entre les Pandavas et les Kauravas, et, lorsqu'il fut sur le trône, il transporta sa capitale à Indraprastha, sur la rive occidentale de la Yamounâ.





SOURCES ET IMITATIONS.

PAGE 15.

LE CORBEAU, LE RAT, LA TORTUE ET LE DAIM.

Cette fable, tirée du *Pantchatantra* (liv. II, fab. 1), se retrouve dans le *Kathâsaritsâgara* (1), liv. X, chap. LXI, p. 126.

Elle a passé dans le *Livre de Kalila et Dimna* et dans les différentes versions de cet ouvrage. Voyez :

(1) *Katha Sarit Sagara. Die Mährchensammlung des Sri* SOMADEVA BHATTA *aus Kaschmir. Erstes bis fünftes Buch. Sanskrit und Deutsch herausgegeben von* H. BROCKHAUS. Leipzig, 1839, in-8°. La traduction allemande a été publiée à part en deux volumes in-12, Leipzig, 1843. La suite du texte sanscrit a paru dans *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, t. II et IV, Leipzig, 1862 et 1866, in-8°.

Kalila and Dimna (1), chap. VII, p. 192.

Anwâr-i Souhailî (2), chap. III, p. 250.

Livre des Lumières (3), chap. III, p. 193.

Contes et fables indiennes (4), chap. III, t. II, p. 262.

Specimen sapientiæ Indorum (5), sect. III, p. 185.

Del governo de' regni (6), essempio II, fol. 33 verso.

(1) *Kalila and Dimna, or the Fables of* BIDPAI, *translated from the Arabic, by the Rev.* WYNDHAM KNATCHBULL. Oxford, 1819, in-8°.

(2) *The Anvár-i Suhailí; or the Lights of Canopus; being the persian version of the Fables of* PILPAY; *or the book Kalilah and Damnah, literally translated into prose and verse, by* EDWARD B. EASTWICK. Hertford, 1854, grand in-8°.

(3) *Livre des Lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage* PILPAY *indien, traduit en françois par* DAVID SAHID, d'Ispahan, ville capitale de Perse. Paris, 1644, in-8°.

(4) *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, traduites d'*ALI-TCHELEBÎ-BEN-SALEH, *auteur turc.* Ouvrage commencé par feu M. GALLAND, continué et fini par M. CARDONNE. Paris, 1778, 3 vol. in-12.

(5) *Specimen sapientiæ Indorum veterum, id est liber ethico-politicus pervetustus, dictus arabice Kalila oue Dimna, græce* Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, *nunc primum græce prodit, cum versione nova latina, opera* SEBAST. GOTTOFR. STARKII. Berolini, 1697, in-8°.

(6) *Del governa de' regni, sotto marali essempi di animali ragionanti tra loro, tratti prima di lingua Indiana in Agarena, da Lelo Demno Saraceno, et poi dall' Agarena nella Greca, da* SIMEONE SETTO *philosopho Antiocheno, et hora tradotti di Greco in Italiano.* Ferrara, 1583, in-8°.

Calila é Dymna (1), chap. v, p. 41.

Liber de Dina et Kalila (2), chap. vi.

Directorium humane vite (3), chap. iv.

Das Buch der Weisheit (4), chap. iv.

Exemplario contra los engaños (5), chap. iv.

Filosofia morale (6), trattato i, fol. 62 recto.

On la rencontre encore dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (7) (fab. x). C'est au *Livre des Lumières*

(1) *Calila é Dymna*, dans *Escritores en prosa anteriores al siglo XV, recogidos é ilustrados por don* Pascual de Gayangos. Madrid, 1860, gr. in-8°, t. LI de la collection d'auteurs espagnols publiée par Rivadeneyra.

(2) La Bibliothèque Nationale possède deux manuscrits de cet ouvrage, fonds latin, nos 8504 et 8505.

(3) *Directorium humane vite, alias Parabole antiquorum sapientum*. Petit in-folio gothique, avec figures sur bois. Selon Brunet et Deschamps, la première édition de cette traduction latine, faite par Jean de Capoue au xiiie siècle sur la version hébraïque, a dû être imprimée à Strasbourg vers 1480.

(4) *Das Buch der Byspel der Weissheit der alten Weisen*. In-folio. La première édition de cette version allemande est de Ulm, 1483.

(5) *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*. Burgos, 1498. Petit in-folio.

(6) *La Filosofia morale del* Doni, *tratta da molti antichi scrittori, per ammaestramento universale de governi, et regimento particolare degli huomini*. In Venetia, 1606, in-4°. La première partie de cet ouvrage porte le titre de : *La filosofia de sapienti antichi* ; la seconde, qui a été traduite en français par Pierre de La Rivey, est intitulée : *Trattati diversi de sapienti antichi*. Voyez la note, p. 321.

(7) Dans *Poésies inédites du moyen âge, précédées d'une histoire de la fable ésopique, par* M. Édélestand du Méril. Paris, 1854, in-8°.

que La Fontaine a emprunté le sujet de sa fable intitulée « Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat ».

Page 52.

HISTOIRE D'HIRANYAKA.

Pantchatantra, liv. II, fab. II.
Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXI, p. 127.
Kalila and Dimna, chap. VII, p. 201.
Anwâr-i Souhaili, chap. III, p. 273.
Livre des Lumières, chap. III, p. 211.
Contes et fables indiennes, chap. III, t. II, p. 287.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. III, p. 205.
Del governo de' regni, essempio II, fol. 36 verso.
Calila é Dymna, chap. V, p. 43.
Liber de Dina et Kalila, chap. VI.
Directorium humane vite, chap. IV.
Das Buch der Weisheit, chap. IV.
Exemplario contra los engaños, chap. IV.
Filosofia morale, trattato I, fol. 65 verso.

Le sujet de cette fable est indiqué dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. X).

Page 54.

LE VIEUX MARCHAND ET SA JEUNE FEMME.

Ce conte a été imité en Europe dès le commencement du XIIe siècle. On le trouve dans la *Disciplina clericalis* (1) de Pierre Alphonse, dans la version en vers français de cet ouvrage, intitulée *Le Chastoiement d'un père à son fils,* et dans les *Gesta Romanorum* (2), recueil traduit au XVe siècle sous le titre de *Violier des Hystoires romaines* (3).

Le récit de Pierre Alphonse ayant été reproduit

(1) *Disciplina clericalis : Discipline de Clergie, traduction de l'ouvrage de* Pierre Alphonse. — *Le Chastoiement d'un père à son fils, traduction en vers français du même ouvrage.* Paris, 1824, 2 parties in-8°. Édition publiée par la Société des Bibliophiles.

Le récit du *Chastoiement* se retrouve dans Barbazan, *Fabliaux et contes des poètes françois,* etc., *nouvelle édition augmentée et revue par* Méon. Paris, 1808, 4 vol. in-8°. Voyez t. II, p. 81. Legrand d'Aussy en a donné une analyse dans ses *Fabliaux ou contes, fables et romans du XIIe et du XIIIe siècle,* etc. Paris, 1829, 5 vol. in-8°. Voyez t. IV, p. 188.

(2) *Ex gestis Romanorum historie notabiles de vitiis virtutibusque tractantes, cum applicationibus moralizatis et misticis.* Voyez chap. CXXII, fol. 127, de l'édition de 1517.

(3) *Le violier des hystoires Romaines moralisecz sur les nobles gestes, faictz vertueulx et anciennes Cronicques des Rommains, fort recreatif et moral nouuellement translate de latin en françois et imprime pour Jehan de la Garde...* Paris, 1521. Voyez fol. 105.

presque littéralement dans le *Chastoiement* et dans les *Gesta Romanorum*, je crois faire plaisir au lecteur en en donnant ici la traduction française :

« Un homme, laboureur de vignes, ala jadis vendengier sa vigne. Sa femme entendy qu'il devoit longuement demourer entour celle vigne, si appareilla à mengier et manda son ami. Il avint que un raim de la vigne fery l'omme en l'œil, pourquoy il revint tost à sa maison, car il ne pouvoit veoir de l'œil bleschié, si vint et hurta à la porte. Quant la femme le oy, elle fu moult troublée et repust son ami, puis courut encontre son mari et ouvri l'uys. L'omme estoit douloureux et commanda que sa chambre fust appareillie pour lui reposer. La femme doubta que se il entrast en la chambre qu'il ne veist son ami qui là estoit repus, si lui dist : Pourquoy vous hastez tant d'aler en vostre lit? Dictes-moy ainçois comment il vous est. Le bon homme raconta ainsy que avenu lui estoit. Celle dist : Souffrez que je charme l'œil sain, affin que la doleur et le sang de l'œil bleschié n'y aviengne, car à vous est nostre commun dommage. Elle mist sa bouche encontre l'œil sain tant que son ami qui en la chambre estoit muchiez se fu partis d'illecques, telement que le bon

mari n'en sceut rien. Adonc se leva et elle dist: Mon amy, soyes seurs que de cestui œil ne t'aviendra pas ainsi comme de l'autre. Or s'il te plaist, tu pués aler à ton lit. » (*Discipline de Clergie*, conte VII.)

Ce sujet a été souvent traité par les conteurs italiens. Giovanni Fiorentino, qui écrivait en l'an 1378, en a donné les principaux traits dans une nouvelle de son *Pecorone* (1) (giorn. I, nov. 2). Cette nouvelle, insérée par Sansovino dans son recueil (2) (giorn. VII, nov. 10), a été traduite par l'auteur des *Facétieuses Journées* (3) (journ. VII, nouv. 10), et imitée par celui du recueil intitulé *Les Amants heureux* (4). Vers 1483, Sabadino degli Arienti, dans ses *Novelle porretane* (5) (nov. 2),

(1) *Il Pecorone, nel quale si contengono cinquanta novelle antiche.* In Vinegia, 1565, in-8°.

(2) *Cento novelle scelte da più nobili scrittori della lingua volgare, nelle quali piacevoli et aspri casi d'amore, et altri notabili avvenimenti si contengono.* In Venetia, 1566, in-4°.

(3) *Les Facetieuses Journées, contenans cent certaines et agreables nouvelles : la plus part advenues de nostre temps, les autres recueillies et choisies de tous les plus excellents autheurs estrangers qui en ont escrit.* Par G. C. D. T. (GABRIEL CHAPPUYS, de Tours). Paris, 1584, in-8°.

(4) *Les Amants heureux, histoires galantes.* Amsterdam, 1722, in-12. Voyez p. 139.

(5) *Porretane di* M. SABADINO *Bolognese dove si narra novelle settanta una.* In Venetia, 1531, in-8°.

a reproduit d'une manière plus fidèle les récits du XIIe et du XIIIe siècle. Au milieu du XVIe siècle, Bandello a imité ses devanciers dans la vingt-troisième nouvelle de la première partie de son recueil (1). Straparola, qui vivait vers le même temps, a donné, dans ses *Facétieuses Nuits* (2) (nuit V, conte 4), un conte dont quelques détails paraissent avoir été puisés à la même source. Je dois citer encore, parmi les auteurs italiens qui ont composé des nouvelles sur le même sujet : Doni (3), Vacalerio (*Arcadia in Brenta* (4), giorn. III), et Malespini (parte I, nov. 44) (5). Ce dernier s'est contenté de reproduire le récit des *Cent Nouvelles nouvelles*.

Le conte de la Femme qui fit évader son galant n'a pas été moins souvent imité en France qu'en

(1) *La prima, la seconda et la terza parte de le novelle del* BANDELLO. Lucca, 1554, 3 vol. in-4°. — *La quarta parte.* Lione, 1573, in-8°.

(2) *Le Piacevoli Notti di* M. GIOVAN FRANCESCO STRAPAROLA *da Caravaggio*. In Vinegia, 1551, 2 vol. in-8°. Voyez la traduction de Jean Louveau et Pierre de La Rivey, intitulée : *Les Facecieuses Nuicts du seigneur* JEAN FRANÇOIS STRAPAROLE. Rouen, 1601, 2 vol. in-16.

(3) *Novelle*. Venezia, 1815, in-8°. Voyez nov. 38.

(4) *L'Arcadia in Brenta, overo la malinconia sbandita di* GINNESIO GAVARDO VACALERIO. In Bologna, 1680, in-12. Voyez p. 131.

(5) *Ducento novelle*. Venetia, 1609, in-4°.

Italie. On le retrouve dans les ouvrages suivants :

1° *Cent Nouvelles nouvelles,* nouv. 16, par le comte de Charolais, Charles le Téméraire, depuis duc de Bourgogne. « Le Borgne aveugle, ou d'ung chevalier de Picardie, lequel en Prusse s'en ala ; et tandiz ma dame sa femme d'ung autre s'accointa ; et à l'eure que son mary retourna elle estoit couchée avec son amy, lequel par une gracieuse subtilité, elle le bouta hors de sa chambre, sans ce que son mary le chevalier s'en donnast garde ».

2° *Facetieux deviz des Cent et six Nouvelles, remises en leur naturel,* par de La Motte Roullant, Paris, 1550, in-8° (nouv. 24) : « De la cautelle que feist une damoyselle à son mary pour faire evader son amy caché en sa chambre ». C'est le conte des *Cent Nouvelles*, avec quelques changements dans la forme.

3° *Heptameron* de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (nouv. 6) : « Un viel borgne, valet de chambre du duc d'Alençon, averty que sa femme s'estoit amourachée d'un jeune homme, desirant en savoir la verité, findit s'en aler pour quelques jours aus champs, dont il retourna si soudain que sa femme, sur laquelle il faisoit le

guet, s'en apperceut, qui, la cuydant tromper, le trompa luy-mesme ».

4° *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité preparatif à l'apologie pour Herodote.* Dans cet ouvrage, Henri Estienne s'est contenté de reproduire le récit de la reine de Navarre sous une nouvelle forme de style.

5° *Serées* de Guillaume Bouchet (Rouen, 1635, 3 vol. in-8°), serée 16.

6° *Elite des contes* du sieur d'Ouville (Rouen, 1680), première partie, p. 224 : « D'une femme qui subtilement trompa son mari qui étoit borgne ».

Enfin le même sujet a été traité par La Monnoye (*Œuvres choisies*, La Haye, 1770, t. II, p. 354), dans un conte latin qui a pour titre « Uxor Coclitis », et par l'auteur de l'ouvrage intitulé *Nouveau recueil de bons mots* (Plaisance, 1711, t. II).

L'histoire des amours de Madame et du comte de Guiche offre un exemple d'une ruse semblable. Voici ce qu'on lit dans les Fragments de lettres originales de Charlotte-Élisabeth de Bavière, et dans la *Biographie universelle*, article Philippe d'Orléans :

« Un jour Madame (Henriette, femme de Philippe), soit pour aller voir ses enfants, soit pour parler plus librement au comte de Guiche, se rendit chez madame de Ch... Elle avait un valet de chambre nommé Launois... On laissait ce garçon sur l'escalier pour avertir, au cas que Monsieur arrivât. Tout à coup Launois accourt, et dit : Voici Monsieur qui descend l'escalier et qui vient... Le comte de Guiche ne pouvait plus se sauver du côté de l'antichambre : les gens de Monsieur y étaient déjà. Je ne sais qu'un moyen, dit Launois : approchez-vous de la porte. Launois court au-devant de Monsieur, et lui donne si rudement de sa tête contre le nez qu'il le lui fit saigner. Monsieur, s'écria-t-il, je vous demande pardon et grâce ; je ne vous croyais pas si près ; je voulais vite courir pour vous ouvrir la porte. Madame et la gouvernante s'avancèrent toutes alarmées, avec des mouchoirs qu'elles mirent sur le visage de Monsieur, bien autant sur ses yeux que sur son nez, et l'entourèrent de manière que le comte de Guiche put s'esquiver et gagner l'escalier sans que Monsieur s'en aperçût. Monsieur crut que c'était Launois qui s'échappait. »

Page 68.

LE CHASSEUR, LE DAIM, LE SANGLIER, LE SERPENT ET LE CHACAL.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. II, fab. IV). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXI, p. 128.
Kalila and Dimna, chap. VII, p. 203.
Anwâr-i Souhaili, chap. III, p. 275.
Livre des Lumières, chap. III, p. 216.
Contes et fables indiennes, chap. III, t. II, p. 292.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. III, p. 207.
Calila è Dymna, chap. V, p. 43.
Liber de Dina et Kalila, chap. VI.
Directorium humane vite, chap. IV.
Das Buch der Weisheit, chap. IV.
Exemplario contra los engaños, chap. IV.
Filosofia morale, trattato I, fol. 66 recto.

Camerarius, qui a donné cette fable dans son recueil d'apologues ésopiques (1) (fab. CCCLXXXVII), s'est montré imitateur moins fidèle que La Fon-

(1) *Fabulæ Æsopi, jam denuo multo emendatius quam antea editæ. Autore* JOACH. CAMERARIO *Pabergensi.* Norimbergæ, 1546, in-8°.

taine. C'est au *Livre des Lumières* que ce dernier doit le sujet de sa fable intitulée « Le Loup et le Chasseur ».

PAGE 78.

LE PRINCE, LE FILS D'UN MARCHAND ET SA FEMME.

Ce conte se trouve dans les *Paraboles de Sendabar* (1) (p. 111), dans la version grecque de cet ouvrage connue sous le nom de *Syntipas* (2) (p. 48), et dans le roman arabe des *Sept Visirs* (3). Des *Paraboles de Sendabar*, il a passé, au commencement du XIIIe siècle, dans l'*Historia septem Sapientum Romæ* (4), et plus tard dans la traduction de ce livre, intitulée *Roman des sept Sages* (5).

(1) *Paraboles de Sendabar, traduites de l'hébreu par* E. CARMOLY. Paris, 1849, in-8°.

(2) Συντίπας. *De Syntipa et Cyri filio* ANDREOPULI *narratio e codd. Pariss. edita a* JO. FR. BOISSONADE. Parisiis, 1828, in-12.

(3) Dans l'ouvrage intitulé : *Tales, Anecdotes and Letters, translated from the arabic and the persian, by* JONATHAN SCOTT. Shrewsbury, 1800, in-8°.

(4) La plus ancienne édition, citée par Brunet, paraît avoir été imprimée à Cologne vers 1475 ; c'est un in-4° de 71 ff.

(5) Voyez l'édition de cet ouvrage publiée par Le Roux de Lincy, Paris, 1838, in-8°, p. 39.

Dans la seconde moitié du XV[e] siècle, vers l'an 1470, Masuccio (1) a composé une nouvelle sur ce sujet. Le récit du conteur italien a été traduit et abrégé par l'auteur des *Comptes du monde adventureux* (2) (compte 40). Cette histoire a pour titre : « Comme un gentilhomme souffreteux prostitua sa femme à un cardinal, pour en tirer argent ».

Page 90.

LE TAUREAU, LES DEUX CHACALS ET LE LION.

Cette fable, tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. 1), forme le chapitre le plus étendu du *Livre de Kalila et Dimna*. Voyez :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 111.

Kalila and Dimna, chap. V, p. 82.

(1) *Il Novellino di* MASUCCIO *Salernitano, nel quale si contengono cenquanta novelle.* In Venetia, 1522, in-4°. Voyez parte II, nov. 15.

(2) *Les Comptes du monde adventureux où sont recitées plusieurs belles histoires memorables, et propres pour resjouir la compagnie, et éviter melancholie. Par* A. D. S. D. Paris, 1555, in-8°.

Anwâr-i Souhaili, chap. I, p. 84.
Livre des Lumières, chap. I, p. 59.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. I, p. 230.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 9.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 9 recto.
Calila é Dymna, chap. III, p. 19.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali (1), fol. 6 recto.
Filosofia morale, liv. I, fol. 14 recto.

Il en existe une imitation altérée dans la fable IX de l'*Alter Æsopus* de Baldo et dans *El Conde*

(1) *La Prima veste dei Discorsi degli animali, di* Messer AGNOLO FIRENZUOLA *Fiorentino alle valorose donne*

Cet ouvrage, que l'on trouve dans les *Prose di* M. AGNOLO FIRENZUOLA (Fiorenza, B. Giunta, 1548, in-8°), a été traduit par GABRIEL COTTIER sous le titre suivant : *Le plaisant et facécieux discours des animaux, nouvellement traduict de tuscan en françois.* Lyon, 1556, in-16. Pierre de La Rivey en a aussi publié une version intitulée : *Deux livres de Filosofie fabuleuse. Le premier prins des Discours de M.* ANGE FIRENZUOLA *Florentin, par lequel, soubs le sens allegoric de plusieurs belles fables, est monstree l'envye, malice, et trahison d'aucuns courtisans. Le second, extraict des Traictez de Sandebar Indien, philosofe moral, traictant soubs pareilles alegories de l'amitié et choses semblables.* Paris, 1577, in-16. Le second livre de Pierre de La Rivey est la traduction de la seconde partie de la *Filosofia morale* del Doni.

Lucanor (1), recueil d'apologues et de fabliaux, composé au commencement du XIVe siècle, par Don Juan Manuel, petit-fils de Ferdinand III, roi de Castille. Don Juan Manuel a dû emprunter ce sujet à la version espagnole du *Livre de Kalila et Dimna* qui fut faite au milieu du XIIIe siècle, par ordre de l'infant Don Alphonse, depuis Alphonse X, surnommé le Savant. Voyez la traduction française du *Comte Lucanor* (2), exemple XXII.

Page 98.

LE SINGE ET LE PILIER.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. II). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 112.

Kalila and Dimna, chap. V, p. 88.

Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 86.

(1) *El Conde Lucanor, compuesto por* D. JUAN MANUEL, *hijo del infante D. Manuel, con advertencias y notas de* GONZALO ARGOTE DE MOLINA. Sevilla, 1575, petit in-4°. — M. de Gayangos a donné une édition du même ouvrage dans le tome LI de la Collection d'auteurs espagnols publiée par Rivadeneyra.

(2) *Le Comte Lucanor, apologues et fabliaux du XIVe siècle, traduits pour la première fois de l'espagnol par* M. ADOLPHE DE PUIBUSQUE. Paris, 1854, in-8°.

Livre des Lumières, chap. I, p. 61.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. I, p. 238.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 13.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 10 recto.
Calila é Dymna, chap. III, p. 20.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 7 verso.
Filosofia morale, liv. I, fol. 15 recto.

Cette fable se retrouve dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. VIII) et dans le recueil de Camerarius (fab. CCCLXXVII). Candidus, dans ses fables latines (fab. XXVIII) (1), a versifié ce sujet. L'apologue ésopique « Le Singe et les Pêcheurs » (Ésope, édit. de Furia (2), fab. CLXII) n'est pas sans analogie avec le nôtre.

(1) *Centum et quinquaginta fabulæ carminibus explicatæ a* PANTALEONE CANDIDO *Austriaco*. Francofurti, 1604, in-16.

(2) Αἰσώπου μῦθοι. *Fabulae Aesopicae quales ante Planudem ferebantur, ex vetusto cod. Abbatiae Florentinae nunc primum erutae latina versione notisque exornatae cura ac studio* FRANCISCI DE FURIA. Florentiae, 1809, 2 vol. in-8°.

Page 116.

LE LION ET LE CHAT.

Cette fable se retrouve dans le *Toûti-Nameh* (1), version persane d'un recueil sanscrit intitulé *Souka-saptati*, ou les Soixante-dix Contes d'un Perroquet.

Page 127.

AVENTURES DE KANDARPAKÉTOU, COMPRENANT L'HISTOIRE DU VACHER, DU BARBIER ET DE LEURS FEMMES, ET CELLE DU MARCHAND QUI, PAR SON AVARICE, PERDIT TOUTE SA FORTUNE.

La première partie de cette histoire, ou les Aventures de Kandarpakétou, n'a aucune analogie avec les Aventures de Dévasarman, racontées dans le

(1) *The Tooti Nameh, or Tales of a Parrot, in the persian language, with an english translation.* London, 1801, in-8° (conte XII, p. 76.) Voyez aussi *Les trente-cinq Contes d'un Perroquet, contes persans, traduits sur la version anglaise, par* Mme Marie d'Heures. Paris, 1826, in-8° (conte XXVII, p. 183.)

Pantchatantra, et imitées dans les ouvrages auxquels ce livre a servi de modèle. De plus, l'histoire du Marchand qui perdit ses pierres précieuses a été ajoutée par l'auteur de l'*Hitopadésa*.

L'histoire de la Femme au nez coupé est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. v), d'où elle a passé dans le *Livre de Kalila et Dimna* et dans les différentes versions de cet ouvrage. Voyez :

Kalila and Dimna, chap. v, p. 105.
Anwâr-i Souhaïli, chap. 1, p. 106.
Livre des Lumières, chap. 1, p. 78.
Contes et fables indiennes, chap. 1, t. I, p. 316.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. 1, p. 53.
Calila é Dymna, chap. III, p. 23.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 19 recto.
Filosofia morale, liv. I, fol. 23 recto.

La même histoire se retrouve dans l'ouvrage sanscrit intitulé *Vêtâlapantchavinsati* (Les vingt-cinq Contes d'un Démon), dans la rédaction de ce recueil qui fait partie du *Kathâsaritsâgara* (liv. XII, chap. LXXVII, p. 301, conte III), et dans le

livre persan qui a pour titre *Bahar-i Danisch* (1). L'histoire de Béchir et de Tchandar, dans le *Toûtî-Nameh* (2), est encore une imitation de ce sujet.

Trois versions du *Vétâlapantchavinsati* : le *Bétâl-Patchîsî* (3) (version hindie), le *Védâla-Cadaï* (4) (version tamoule) et le *Siddhi-Kür* (5) (version kalmouke), en présentent des formes différentes.

Ce conte est un de ceux que les conteurs français et italiens ont le plus souvent imités. Il a été plus ou moins modifié par le fablier Guérin (6),

(1) *Bahar-Danush, or Garden of Knowledge, an oriental romance, translated from the persic by* Jonathan Scott. Shrewsbury, 1799, 3 vol. in-8°. (T. II, chap. xii, conte viii, p. 80.)

(2) Voyez *Tooti-Nameh*, conte xviii, p. 98, et la traduction française de Marie d'Heures, conte xii, p. 95.

(3) *Bytal-Puchisi, or the twenty-five Tales of Bytal, translated from the Brujbhakha into english by Rajah* Kalee-Krishen Behadur. Calcutta, 1834, in-8° (conte iv, p. 47.) Voyez aussi mes *Extraits du Bétâl-Patchîsî*, dans *Journal asiatique*, quatrième série, t. XVIII, 1851, p. 383.

(4) Traduit par Babington, dans *Miscellaneous translations from oriental languages*. London, 1831, in-8°.

(5) *Kalmükische Marchen. Die Märchen des Siddhi-Kür oder Erzählungen eines verzauberten Todten. Ein Beitrag zur Sagenkunde auf buddhistischem gebiet. Aus dem Kalmükischen übersetzt von* B. Jülg. Leipzig, 1866, in-8°.

(6) Li fabliaux des Tresces. Voyez : Barbazan, *Fabliaux et contes des poètes françois*, etc., *nouvelle édition augmentée et revue par* Méon, t. IV, p. 393. — Méon, *Nouveau recueil de fabliaux*, etc. Paris, 1823, 2 vol. in-8°, t. I, p. 343. — Legrand d'Aussy, *Fabliaux ou contes, fables et romans*, etc., t. II, p. 340, et p. 18 des Choix et

Antoine de Châteauneuf (1), Boccace (2), Malespini (3) et Annibale Campeggi (4). L'auteur des *Délices* (5) a reproduit la version de La Rivey. Enfin Massinger (6), dans sa pièce intitulée « The Guardian », et La Fontaine, dans « la Gageure des trois Commères », ont imité le conte de Boccace.

Page 135.

LA FEMME DU VACHER ET SES DEUX GALANTS.

Ce conte se retrouve dans les *Paraboles de Sendabar* (p. 115), dans le roman grec de *Syntipas* (p. 29), et dans le roman arabe des *Sept Visirs*. Il a été imité par Pierre Alphonse; mais le juif

extraits des fabliaux, à la fin du même volume. — On trouve une imitation de ce fabliau dans les *Novelle amorose degli incogniti*, nouv. XXIII, citée par Legrand d'Aussy.

(1) Dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. XXXVIII « Une Verge pour l'autre ».

(2) Journée VII, nouv. 8.

(3) *Ducento novelle*. Venetia, 1609, in-4°, part. II, nouv. 40. Cette nouvelle se retrouve dans le recueil de Sansovino, journée IV, nouv. 3.

(4) Nouv. 1, dans le t. IV du *Novelliero italiano*. Venezia, 1754, 4 vol. in-8°.

(5) *Les Delices ou Discours joyeux et recreatifs*, etc., *par* Verboquet le Genereux. Paris, 1630, in-18, p. 19.

(6) Massinger's *Plays*. London, 1806, 4 vol. in-8°.

aragonais a modifié le récit original, comme on peut le voir dans l'extrait suivant de la *Discipline de Clergie :*

« Il avint jadis que un bon homme ala hors du pays et laissa sa femme en garde à sa mere. La femme amena un jovencel à son hostel, lequel elle amoit. Il avint que le mari vint tandiz qu'ilz se séoient au mengier, il hurta à la porte. La femme se leva et ala ouvrir l'uys à son mari ; mais la mere qui demeura avec l'ami de sa fille ne sceut quele chose faire, car il n'y avoit mie lieu où elle le peust muchier. Tandiz donc que sa fille ouvroit l'uys à son mary, la vielle prist une espée nue et le bailla au jovencel et dist qu'il le tenist toute nue à l'entrée de l'uys, et se le mari lui disoit aucune chose, qu'il ne respondist riens. Il fist le commandement de la vielle. Quant l'uys fut ouvert et le mari de la fille le vit là ester, il arresta tout quoy et dist : Qui es-tu? Cellui ne dist mot, ains tenoit l'espée toute nue empoingnie. Le mari fut tous esbahiz et se doubta. La vielle lui dist : Beaux filz, taisiez-vous que on ne vous oye. Alors s'esmerveilla plus le mari que devant et dist : Belle dame, qui est-il? La vielle lui dist : Trois hommes le suivoient maintenant et le vouloient

tuer : nous ouvrismes l'uys et le laissames entrer céans, et pour ce qu'il craint que tu ne soyes l'un de ceulx, ne veut-il respondre à toy. — Dame, dist le mary, vous feistes bien quant vous le delivrastes de mort. Il entra en la maison et appella l'ami de sa femme et le fist seoir avec lui au disner (1). » (*Discipline de Clergie*, conte IX.)

Boccace, qui, le premier parmi les conteurs italiens, a traité ce sujet dans la nouvelle 6 de la septième journée de son *Décaméron,* a dû l'emprunter au roman de *Syntipas*. Le récit de Boccace a passé dans le recueil de Sansovino (giorn. III, nov. 10).

Vers le milieu du XVe siècle, le Pogge a donné ce conte dans ses *Facéties* (2). C'est dans l'ouvrage du spirituel Florentin qu'a dû puiser Ottomarus Luscinius, auteur d'un recueil de facéties intitulé *Joci ac sales* (3). Le récit de cet écrivain, qui vivait

(1) Ce récit, mis en vers par l'auteur du *Chastoiement* (conte IX, p. 53), se retrouve dans BARBAZAN, *Fabliaux et contes des poëtes françois*, etc., *nouvelle édition augmentée et revue par* MÉON, t. II, p. 85. Legrand d'Aussy en a donné une analyse dans ses *Fabliaux*, t. IV, p. 189.

(2) POGGII *Florentini Facetiarum libellus unicus*. Londini, 1798, 2 vol. in-24. Voyez t. I, p. 273.

(3) *Joci ac sales festivi, ab* OTTOMARO LUSCINIO, *partim selecti ex authoribus utriusque linguæ, partim longis peregrinationibus visi et auditi, ac in centuria digesti*. Augustæ Vindelicor., 1524, in-8°.

à Strasbourg au commencement du XVIe siècle, a été reproduit textuellement dans les *Sermones convivales* (1) ou *Convivales quæstiones* de Gast.

L'histoire de la Femme qui fit cacher son galant et trompa subtilement son mari a fourni à Bandello quelques-uns des principaux traits d'une nouvelle originale, mais remplie de détails obscènes. Voyez Bandello, parte II, nov. 11.

Le même conte se retrouve dans le *Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote,* par Henri Estienne, qui l'a emprunté à Boccace ; dans l'*Elite des contes* du sieur d'Ouville (première partie) et dans les *Ruses d'amour* (2) (ruse 26).

Dans le *Printemps d'amour*, ouvrage cité par Legrand d'Aussy, le commencement de l'aventure est le même que dans le conte de Boccace ; mais la femme fait cacher les deux galants l'un après l'autre dans le grenier. Ils s'y battent, et, lorsque le mari demande à sa femme d'où vient le bruit qu'il entend, elle lui répond que ce sont deux mendiants qu'elle a logés par charité.

(1) *Convivalium sermonum liber meris jocis ac salibus refertus*. Basileæ, 1542, in-8°.

(2) *Ruses d'amour pour rendre ses favoris contents*. 1681, pet. in-12.

Dans la *Farce du Poulier, à quatre personnages,* une femme, désolée d'avoir un sot mari, cherche à se consoler de son mauvais sort avec un beau galant. Elle presse le bon homme d'aller à la foire acheter des pourceaux. Celui-ci, après avoir menacé sa femme de tuer ses amoureux, s'il en trouve, se décide enfin à partir. Chemin faisant, la jalousie le tourmente, et il revient au logis. La dame, dès qu'elle aperçoit son mari, cache son galant sous une couverture. Le bon époux, rassuré, se remet en route ; mais il revient une seconde fois, et sa femme fait cacher le galant dans le poulier. La farce est bientôt découverte. Cependant la rusée se tire bien vite d'embarras. Cet homme, dit-elle, s'est réfugié ici ; deux de ses ennemis le poursuivaient l'épée à la main, et, pour le soustraire à leur fureur, je l'ai fait entrer dans le poulier. Le mari s'emporte d'abord contre le galant ; mais, grâce à l'intervention d'une voisine, il se calme, et invite son rival à boire.

Beaumont et Fletcher (1), dans leur comédie intitulée « Women pleas'd » (les Femmes satisfaites), ont imité le conte de Boccace.

(1) Beaumont and Fletcher's *Dramatick Works*. London, 1778, 10 vol. in-8°.

C'est sur la même donnée que repose l'intrigue de la Parisienne, comédie de Dancourt ; mais l'auteur français, tout en imitant ses devanciers, a traité ce sujet d'une manière originale.

Page 137.

LE CORBEAU, SA FEMELLE ET LE SERPENT.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. VII), et se retrouve dans les ouvrages suivants :

Kalila and Dimna, chap. V, p. 113.
Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 116.
Livre des Lumières, chap. I, p. 91.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. I, p. 354.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 61.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 15 verso.
Calila é Dymna, chap. III, p. 24.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 24 recto.

Filosofia morale, liv. I, fol. 25 recto.

Elle a passé dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. XV) et dans le *Livre des Merveilles* (1) (fol. 95 verso). Benfey en signale l'existence dans les *Mille et une Nuits* (traduction allemande de Weil, t. III, p. 916).

PAGE 139.

LE LION ET LE LIÈVRE.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. IX). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 115.
Kalila and Dimna, chap. V, p. 117.
Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 124.
Livre des Lumières, chap. I, p. 99.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. I, p. 383.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 71.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 17 recto.
Calila é Dymna, chap. III, p. 25.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.

(1) Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français, n° 189.

Das Buch der Weisheit, chap. II.

Exemplario contra los engaños, chap. II.

Discorsi degli animali, fol. 26 verso.

Filosofia morale, liv. I, fol. 27 recto.

Cette fable se trouve dans le *Soukasaptati* (traduction grecque de Galanos (1), nuit XXXI, p. 46), dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. XIV) et dans le *Livre des Merveilles* (fol. 92 verso).

Page 148.

LE TITTIBHA ET LA MER.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XIII). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 118.

Kalila and Dimna, chap. V, p. 145.

Anwâr-i Souhaili, chap. I, p. 158.

Livre des Lumières, chap. I, p. 123.

Contes et fables indiennes, chap. I, t. II, p. 109.

Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 115.

Calila é Dymna, chap. III, p. 30.

Liber de Dina et Kalila, chap. IV.

(1) A la suite des fragments du *Pantchatantra* et de l'*Hitopadésa* publiés à Athènes, en 1851, par Georges Typaldos.

Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 39 recto.
Filosofia morale, liv. II, fol. 38 recto.

Page 162.

LES CYGNES ET LES PAONS.

Cette fable est imitée du *Pantchatantra* (liv. III, fab. I). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXII, p. 140.
Kalila and Dimna, chap. VIII, p. 216.
Anwâr-i Souhailî, chap. IV, p. 298.
Livre des Lumières, chap. IV, p. 234.
Contes et fables indiennes, chap. IV, t. II, p. 316.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. IV, p. 239.
Del governo de' regni, essempio III, fol. 41 verso.
Calila é Dymna, chap. VI, p. 47.
Liber de Dina et Kalila, chap. VII.
Directorium humane vite, chap. V.
Das Buch der Weisheit, chap. V.
Exemplario contra los engaños, chap. V.
Filosofia morale, trattato II, fol. 70 recto.

Cette fable se retrouve dans les *Avadânas* (1) (t. I, p. 31). Elle a passé dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. XI) et dans *El Conde Lucanor* (traduction française, exemple XIX).

Page 164.

LES OISEAUX ET LES SINGES.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XIX).

Page 166.

L'ANE VÊTU DE LA PEAU D'UN TIGRE.

Cette fable, tirée du *Pantchatantra* (liv. IV, fab. VIII), se retrouve dans le *Kathâsaritsâgara* (liv. X, chap. LXII, p. 141) et dans les *Avadânas* (t. II, p. 59). Elle rappelle l'apologue ésopique « L'Ane vêtu de la peau du Lion » (Ésope, édit. de Furia, fab. CXLI), qui a passé dans le recueil de La Fontaine.

(1) *Les Avadânas, contes et apologues indiens, traduits par* M. STANISLAS JULIEN. Paris, 1859, 3 vol. in-12.

Page 169.

LES ÉLÉPHANTS ET LES LIÈVRES.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. III, fab. II). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXII, p. 141.
Kalila and Dimna, chap. VIII, p. 223.
Anwâr-i Souhaili, chap. IV, p. 315.
Livre des Lumières, chap. IV, p. 246.
Contes et fables indiennes, chap. IV, t. II, p. 334.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. IV, p. 255.
Calila é Dymna, chap. VI, p. 48.
Liber de Dina et Kalila, chap. VII.
Directorium humane vite, chap. V.
Das Buch der Weisheit, chap. V.
Exemplario contra los engaños, chap. V.
Filosofia morale, trattato II, fol. 71 verso.

Page 177.

LE CHARRON, SA FEMME ET LE GALANT.

Ce conte est tiré du *Pantchatantra* (liv. III, fab. XII). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXII, p. 145.

Kalila and Dimna, chap. VIII, p. 240.
Anwâr-i Souhaili, chap. IV, p. 340.
Livre des Lumières, chap. IV, p. 264.
Contes et fables indiennes, chap. IV, t. II, p. 363.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. IV, p. 287.
Calila é Dymna, chap. VI, p. 51.
Liber de Dina et Kalila, chap. VII.
Directorium humane vite, chap. V.
Das Buch der Weisheit, chap. V.
Exemplario contra los engaños, chap. V.
Filosofia morale, trattato II, fol. 75 verso.

La version de Doni a passé dans les *Délices* de Verboquet (p. 56, extrait de la traduction de La Rivey). Le même conte se retrouve, sous une autre forme, dans le *Soukasaptati* (traduction grecque de Galanos, nuit XXIV, p. 41).

Page 189.

LE CHACAL DEVENU BLEU.

Cette fable, qui rappelle l'apologue « Le Geai paré des plumes du Paon » (Ésope, édit. de Furia, fab. CCLIII), est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XI), et se retrouve dans le *Toûtî-Nameh*

(conte XVII, p. 95 de la traduction anglaise, et conte XXII, p. 151 de la traduction française de Marie d'Heures).

Page 202.

HISTOIRE DE VIRAVARA.

Ce conte se retrouve dans le *Toûtî-Nameh* et dans le *Bétâl-Patchîsî*. Voyez *Tooti-Nameh*, conte II, p. 25, et la traduction française de Marie d'Heures, conte II, p. 19; *Bytal-Puchisi translated by* Rajah Kalee-Krishen Behadur, conte III, p. 29, et mes *Extraits du Bétâl-Patchîsî,* dans le *Journal asiatique,* 1851, quatrième série, t. XVIII, p. 366.

Page 208.

LE BARBIER QUI TUA UN MENDIANT.

Ce conte, dont le sujet est emprunté au *Pantchatantra* (liv. V, fab. I), se retrouve dans le *Toûtî-Nameh* (conte XXXI, p. 148 de la traduction anglaise, et conte XXXIII, p. 217 de la traduction française de Marie d'Heures). L'histoire du der-

viche Abounadar (De Caylus, *Contes orientaux* (1), première partie) en est une imitation.

Page 227.

LA TORTUE ET LES DEUX CYGNES.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XIV). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 118.
Kalila and Dimna, chap. V, p. 146.
Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 159.
Livre des Lumières, chap. I, p. 124.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. II, p. 112.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 117.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 24 recto.
Calila é Dymna, chap. III, p. 31.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 39 verso.
Filosofia morale, liv. II, fol. 38 verso.

(1) *Œuvres badines*. Amsterdam, 1787, in-8°, t. VII, p. 430.

Cette fable se retrouve dans les *Avadânas* (t. I, p. 71). Elle a passé dans le recueil de Camerarius (fab. CCCLXXXI) et dans la *Decas fabularum* (1) de J. Walchius (fab. II). Enfin La Fontaine a tiré du *Livre des Lumières* sa fable intitulée « La Tortue et les deux Canards ».

L'apologue ésopique « L'Aigle et la Tortue » (Ésope, édit. de Furia, fab. CXCIII) a aussi quelque analogie avec le nôtre.

Page 228.

LES TROIS POISSONS.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XV). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 119.
Kalila and Dimna, chap. V, p. 121.
Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 130.
Livre des Lumières, chap. I, p. 105.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. II, p. 14.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 83.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 19 recto.

(1) *Decas fabularum*, etc., *per* JOANNEM WALCHIUM *Schorndorffensem*. Argentorati, 1609, in-4°.

Calila é Dymna, chap. III, p. 26.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 29 recto.
Filosofia morale, liv. II, fol. 30 recto.

Cette fable se trouve dans le *Mahâbhârata* (1), XII, *Sânti parva*, t. III, p. 538, v. 4889 et suivants.

Page 231.

LA GRUE, LE SERPENT ET LES ICHNEUMONS.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XXI). Elle manque dans la traduction anglaise du *Kalila et Dimna*; mais elle a dû se trouver dans plus d'un manuscrit du recueil arabe, puisqu'elle a passé dans les ouvrages suivants :

Anwâr-i Souhaili, chap. I, p. 174.
Livre des Lumières, chap. I, p. 132.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. II, p. 162.

(1) *The Mahâbhârata, an epic poem, written by the celebrated* Veda Vyasa *Rishi*. Calcutta, 1834-1839, 4 vol. in-4°.

Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 137.
Calila é Dymna, chap. III, p. 33.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 47 verso.
Filosofia morale, liv. II, fol. 44 verso.

On la retrouve dans le *Kathâsaritsâgara* (liv. X, chap. LX, p. 121).

PAGE 235.

LE RAT ET LE SOLITAIRE.

La fable de « La Souris métamorphosée en Fille », que l'on trouve dans le *Pantchatantra* (liv. III, fab. XIII), dans le *Livre de Kalila et Dimna* et dans les versions de cet ouvrage, diffère beaucoup de celle-ci.

PAGE 237.

LA GRUE ET L'ÉCREVISSE.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. VIII). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 114.
Kalila and Dimna, chap. V, p. 113.
Anwâr-i Souhaili, chap. I, p. 117.
Livre des Lumières, chap. I, p. 92.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. I, p. 357.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 63.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 15 verso.
Calila é Dymna, chap. III, p. 24.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 24 recto.
Filosofia morale, liv. I, fol. 25 verso.

Cette fable se retrouve dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. XV) et dans le *Livre des Merveilles* (fol. 96 recto). On la rencontre également dans les *Mille et une Nuits* (traduction allemande de Weil, t. III, p. 915) et dans Upham, *Sacred and historical books of Ceylon* (1) (t. III, p. 292). J. Walchius, dans sa *Decas fabularum* (fab. VIII),

(1) *The Mahavansi, the Raja-Ratnacari and the Raja-Vali, forming the sacred and historical books of Ceylon ; also a Collection of tracts illustrative of the doctrine and literature of Buddhism, translated from the singhalese, edited by* Edw. Upham. London, 1833, 3 vol. in-8°.

a traité ce sujet et y a ajouté de longues dissertations. C'est du *Livre des Lumières* que La Fontaine a tiré sa fable intitulée « Les Poissons et le Cormoran ».

Page 239.

LE BRAHMANE QUI BRISA LES POTS.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. V, fab. IX). Voyez aussi :

Kalila and Dimna, chap. X, p. 269.
Anwâr-i Souhaili, chap. VI, p. 409.
Contes et fables indiennes, chap. VI, t. III, p. 50.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. VI, p. 337.
Del governo de' regni, essempio V, fol. 50 verso.
Calila è Dymna, chap. VIII, p. 57.
Liber de Dina et Kalila, chap. IX.
Directorium humane vite, chap. VII.
Das Buch der Weisheit, chap. VII.
Exemplario contra los engaños, chap. VII.
Filosofia morale, trattato IV, fol. 83 recto.

Cette fable se retrouve dans l'*Eyar-i Danisch* (traduit dans *Asiatic Miscellanies* by Chambers and

Jones, Calcutta, 1787, p. 69) et dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. XVI).

L'histoire d'Alnaschar, dans les *Mille et une Nuits* (nuit CLXXVI), est une imitation de cette fable (1), de laquelle dérive aussi celle de « La Laitière et le Pot au lait », sujet qui a été traité en Europe, dès le commencement du XIVe siècle, par Don Juan Manuel, dans *El Conde Lucanor* (2), d'où il a passé, en subissant quelques modifications, dans le *Dyalogus Creaturarum* (3) de Nicolaus Pergaminus, les *Joci ac sales* d'Ottomarus Luscinius, les *Facetie* (4) de Domenichi, la *Sylva sermonum* (5) de J. Hulsbusch, les *Contes et joyeux devis* de Bonaventure Des Périers, les *Sermones convivales* de Gast, les *Apologi Phædrii* de J. Regnerius (6), le *Democritus ridens* (7), les *Fables*

(1) Benfey en indique une autre imitation dans le même ouvrage.

(2) Voyez la traduction française, exemple VII.

(3) *Dyalogus Creaturarum*. Goudæ, 1480, petit in-folio, de 103 ff., avec fig. sur bois.

(4) *Facetie, motti e burle di diversi signori, raccolte da* L. DOMENICHI, *di nuovo del settimo libro ampliate*. Firenze, 1564, in-8°.

(5) *Sylva sermonum jucundissimorum, in qua novæ historiæ, et exempla varia, facetiis undique referta, continentur*. Basileæ, 1568, in-8°.

(6) Divion., 1643, in-12, part. I, fab. XXV.

(7) *Democritus ridens, sive Campus recreationum honestarum, cum exorcismo melancholiæ*. Amstel., 1655, in-12, p. 150.

de Lorenzo Pignotti (1) (fab. VIII), et enfin dans le recueil de La Fontaine, qui a dû l'emprunter à Des Périers (2).

PAGE 242.

SOUNDA ET OUPASOUNDA.

Le sujet de cette histoire appartient à la poésie épique, et forme un des nombreux épisodes du *Mahâbhârata* (3), poème que l'on doit au célèbre Vyâsa. Cet épisode, dont Fr. Bopp a publié le texte avec une traduction en vers allemands (4), présente de nombreuses différences avec l'histoire racontée dans l'*Hitopadèsa*, et, dans le recueil

(1) *Favole e novelle del dottore* LORENZO PIGNOTTI. Nizza, 1787, 2 vol. in-12.

(2) Rabelais, dans le chapitre XXXI de Gargantua (édit. de 1535), fait allusion à cette fable. Picrochole voulant conquérir le monde, un vieux gentilhomme lui dit : « Jay grand peur que « toute ceste entreprinse sera semblable a la farce du pot au « laict, duquel un cordouannier se faisoit riche par resverie ; « puis, le pot cassé, neut de quoy disner. »

(3) Voyez t. I, p. 277-281, v. 7619-7735.

(4) Voyez *Indralokagamanam. Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel, nebst anderen Episoden des Maha-Bharata ; in der Ursprache zum ersten mal herausgegeben, metrisch übersetzt, und mit kritischen Anmerkungen versehen von* FRANZ BOPP. Berlin, 1824, in-4°, p. 63-78, 37-45.

d'apologues, le récit de Vyâsa a pris la forme d'une légende de Siva. Nârâyana était de la secte des adorateurs de ce dieu. S'il n'a pas lui-même modifié les détails de son sujet, il a dû au moins les emprunter à une autre source. Quoi qu'il en soit, on voit que l'imitateur est resté bien au-dessous de son modèle, lorsqu'on lit l'épisode du *Mahâbhârata*, dont voici la traduction :

I.

« Il y avait autrefois, dans la race du grand asoura Hiranyakasipou, un prince des Daïtyas illustre et puissant, nommé Nikoumbha. Ce prince engendra deux fils pleins de courage et redoutables par leur valeur. Ces deux princes des Daïtyas se nommaient Sounda et Oupasounda ; ils étaient terribles et cruels. Ils n'avaient qu'une seule et même volonté, qu'un seul et même but dans leurs actions ; ils partageaient toujours la peine et le plaisir ; ils ne mangeaient pas l'un sans l'autre, et n'allaient pas l'un sans l'autre ; en actions comme en paroles, ils faisaient tout pour être agréables l'un à l'autre. Ils avaient le même carac-

tère et la même manière de vivre : les deux semblaient ne faire qu'un.

« Lorsqu'ils eurent grandi, ces deux héros, n'ayant qu'une seule volonté dans tout ce qu'ils faisaient, prirent ensemble la résolution de conquérir les trois mondes. Ils célébrèrent un sacrifice, et allèrent sur le Vindhya, où ils pratiquèrent de rudes austérités.

« Ils se livrèrent longtemps à la pénitence, et endurèrent les souffrances de la faim et de la soif. Ils avaient les cheveux tressés, et portaient un vêtement d'écorce ; ils avaient tout le corps barbouillé de boue ; ils ne se nourrissaient que de l'air, et offraient leur propre chair en sacrifice. Pratiquant leurs austérités avec constance, ils restaient longtemps debout sur la pointe de leurs orteils, les bras en l'air et les yeux fixes.

« Le Vindhya, longtemps échauffé par la force de leurs austérités, rendit de la fumée : ce fut comme un miracle.

« Les dieux, témoins de leur rude pénitence, en furent effrayés, et, pour y mettre fin, ils suscitèrent des obstacles. Ils essayèrent plusieurs fois de les séduire avec des pierres précieuses et des femmes ; mais les deux grands ascètes ne cessaient

pas leurs austérités. Alors les dieux, pour tromper les deux Daïtyas magnanimes, eurent recours à un autre artifice.

« Les sœurs, les mères, les femmes et les serviteurs des deux frères, renversés par un rakchas armé d'une pique, épouvantés, et perdant les parures de leurs cheveux, leurs bijoux et leurs vêtements, les appelèrent à leur secours en criant : Sauvez-nous ! Mais les deux grands ascètes n'interrompirent pas leur pénitence.

« Comme ils n'éprouvaient l'un et l'autre ni peine ni émotion, les femmes et cette apparition merveilleuse, tout disparut. Ensuite Brahmâ, le grand-père de tous les mondes, se présenta devant les deux grands asouras, et leur accorda une grâce. Sounda et Oupasounda, ces deux frères valeureux, dès qu'ils virent Brahmâ, restèrent les mains jointes sur leur front ; puis ils dirent ensemble au dieu souverain : Si le grand-père des mondes est satisfait de notre pénitence, puissions-nous tous les deux posséder la connaissance des artifices de magie et celle des armes ; puissions-nous être forts, beaux et immortels, si le souverain maître est content de nous deux.

« Brahmâ répondit : Excepté l'immortalité,

vous aurez tout ce que vous avez demandé ; vous mourrez comme meurent les immortels, et vous deviendrez puissants. Comme vous avez pratiqué de grandes et prodigieuses austérités, je ne vous donne pas l'immortalité. Vous vous êtes livrés à la pénitence afin de conquérir les trois mondes : princes des Daïtyas, voilà pourquoi je n'exauce pas votre désir.

« Grand-père des mondes, dirent Sounda et Oupasounda, puissions-nous n'avoir rien à craindre de tout ce qui existe dans les trois mondes, parmi les êtres immobiles et ceux qui sont doués de la faculté de se mouvoir, excepté nous deux.

« Brahmâ répondit : Je dois vous accorder l'objet de vos désirs comme vous l'avez demandé et comme vous l'avez dit, et votre genre de mort sera en conséquence celui que je vous ai promis.

« Après avoir accordé cette grâce aux deux asouras, et mis fin à leur pénitence, le grand-père des mondes alla dans le Brahmaloka.

« Lorsqu'ils eurent reçu les faveurs de Brahmâ, les deux princes des Daïtyas, ces deux frères, devenus invincibles pour le monde entier, retournèrent à leur demeure. Voyant que ces deux frères intelligents avaient obtenu une grâce, et n'avaient

plus rien à désirer, tous leurs amis partagèrent leur joie. Les deux Daïtyas défirent leurs tresses, et portèrent leurs cheveux bouclés ; ils se parèrent de bijoux d'un grand prix, et se couvrirent de vêtements sans poussière. Ils firent une fête extraordinaire et continuelle, et tous leurs amis ne cessèrent de se livrer à la joie. Mangeons ! jouissons ! donnons ! amusons-nous ! buvons ! chantons ! Tels étaient les cris dont retentissait chaque maison. Toute la ville des Daïtyas fut égayée et réjouie par le bruit des acclamations et des applaudissements que l'on entendait partout.

« Pendant que les beaux Daïtyas se livraient à ces nombreux divertissements, les années furent pour eux comme un seul jour.

II.

« Lorsque la fête fut terminée, les deux frères, qui désiraient les trois mondes, délibérèrent, et levèrent ensuite une armée. Après avoir pris congé de leurs amis et des vieux Daïtyas, leurs conseillers, ils firent leurs préparatifs de départ, et partirent pendant la nuit, à l'heure où brillait

la constellation Maghà. Ils se mirent en marche avec une brave et grande armée de Daïtyas armés de massues, de haches, de piques et de masses d'armes. Loués par les bardes, qui leur prédisaient la victoire dans des chants de bénédiction et des panégyriques, ils marchaient avec joie.

« Les deux Daïtyas, qui allaient où ils voulaient, prirent leur vol à travers les airs, et, enivrés du cruel désir de combattre, ils allèrent dans le séjour des dieux. Instruits de leur approche, et connaissant la grâce que leur avait accordée le maître des dieux, les souras abandonnèrent le ciel, et allèrent au Brahmaloka.

« Les deux Daïtyas pleins de bravoure se rendirent maîtres du ciel d'Indra ; puis ils tuèrent les troupes de yakchas et de rakchas, et tous les êtres qui volaient dans les airs. Après avoir triomphé des nâgas, qui vivaient dans le sein de la terre, les deux héros, montés sur un grand char, vainquirent toutes les races barbares qui habitaient près de la mer. Les deux frères, dont les ordres étaient cruels, entreprirent ensuite la conquête de toute la terre ; ils assemblèrent leurs guerriers, et leur tinrent ce féroce langage : Les râdjarchis et les brâhmanes, avec leurs grands sacrifices en

l'honneur des divinités et des mânes, augmentent l'éclat, la puissance et la majesté des dieux : il faut nous unir tous ensemble, et faire tous nos efforts pour détruire tous ces ennemis des asouras, qui se conduisent ainsi.

« Lorsqu'ils eurent donné cet ordre à tous leurs guerriers, sur la rive orientale de l'Océan, ils allèrent de tous les côtés avec des intentions cruelles.

« Les deux forts Daïtyas continuèrent leur marche en massacrant tous ceux qui sacrifiaient, et les brâhmanes qui célébraient les sacrifices. Leurs guerriers prenaient dans les hermitages le feu des sacrifices et les offrandes des pieux solitaires, et jetaient tout dans les eaux. Les imprécations proférées par les ascètes magnanimes, dans leur colère, n'atteignaient point les deux asouras : elles étaient détruites par le don de la grâce qu'ils avaient obtenue. Comme les imprécations, telles que des flèches lancées contre des rochers, n'atteignaient pas les deux frères, les brâhmanes renoncèrent à leurs pratiques de dévotion, et s'enfuirent de tous côtés. Tous les ascètes qui, sur la terre, avaient dompté leurs sens et renoncé aux passions, fuyaient comme les ser-

pents devant le fils de Vinatâ (1), tant ils redoutaient les deux Daïtyas !

« Les hermitages détruits, les vases brisés, et les offrandes dispersées, le monde entier était désert comme s'il avait été dévasté par le dieu de la mort (2).

« Lorsqu'on ne vit plus ni râdjarchis ni richis, les deux grands asouras, avides de carnage, délibérèrent, et se précipitèrent en avant. Ils prirent la forme de deux éléphants en rut, et, furieux, ils envoyèrent au séjour de Yama celui même qui s'était caché dans les montagnes. Se métamorphosant en lions, puis en tigres, et disparaissant ensuite, les deux cruels Daïtyas, grâce à ces stratagèmes, voyaient les richis, et les tuaient.

« Alors il n'y eut plus sur la terre ni sacrifices, ni prières, ni rois, ni brâhmanes, ni fêtes, ni cérémonies religieuses. La désolation et l'épouvante régnaient partout. On ne vendait et on n'achetait plus ; on ne rendait plus d'honneurs aux dieux ; on ne faisait plus ni bonnes œuvres, ni mariages. Il n'y avait plus de culture, et on ne gardait plus de bétail. Villes et hermitages, tout

(1) Garouda.
(2) Voyez la note 2, page 135.

était détruit ; le sol, jonché d'ossements et de squelettes, offrait un spectacle horrible. Le monde avait un aspect effrayant, et était hideux à voir.

« La lune et le soleil, les planètes, les étoiles, les constellations, et les habitants du ciel, tombèrent dans l'affliction en voyant cette œuvre de Sounda et d'Oupasounda.

« Après avoir ainsi conquis toutes les régions du monde par leurs cruels exploits, les deux Daïtyas, n'ayant plus d'ennemis à combattre, entrèrent dans le Kouroukchétra.

III.

« Tous les dévarchis, les siddhas et les paramarchis tombèrent dans une profonde tristesse à la vue de ce grand désastre. Ces saints personnages, maîtres de leur colère, maîtres d'eux-mêmes, et maîtres de leurs sens, allèrent alors vers la demeure du grand-père des mondes, par compassion pour l'univers. Ils virent Brahmâ assis avec les dieux, et entouré de siddhas et de brahmarchis. Il y avait là le dieu Mahâdéva, Agni et Vâyou, Tchandra et Aditya, Sakra, les para-

maïchthyas, les richis, les vaïkhânasas, les bâlakhilyas, les vânaprasthas, les marîtchipas, les adjas, les avimoûdhas, les tédjogarbhas et les tapaswins. Tous les richis s'avancèrent vers Brahmâ, et, après s'être approchés de lui, tous les pauvres maharchis lui racontèrent tous les exploits de Sounda et d'Oupasounda. Ils lui dirent en détail comment les deux Daïtyas avaient fait, ce qu'ils avaient fait, et la marche qu'ils avaient suivie. Ensuite, toutes les troupes de dieux et les paramarchis adressèrent la même plainte au grand-père des mondes.

« Brahmâ, après avoir entendu les plaintes de tous, réfléchit pendant quelques instants, pour savoir ce qu'il devait faire, et, voulant faire périr les deux asouras, il fit appeler Viswakarman. Dès qu'il vit Viswakarman, Brahmâ, le grand ascète, lui dit : Créez une femme belle et digne d'être désirée.

« Viswakarman s'inclina devant le grand-père des mondes, et exécuta son ordre. Après avoir longtemps médité, il créa une belle femme. Tout ce qu'il y avait de beau dans les trois mondes, parmi les êtres immobiles et ceux qui ont la faculté de se mouvoir, cet artiste habile le réunit

dans son œuvre. Il fit entrer des millions de pierres précieuses dans le corps de cette femme ; il la composa d'un assemblage de pierres précieuses, et lui donna une forme divine. Cette créature, faite avec le plus grand soin par Viswakarman, n'avait pas son égale en beauté parmi les femmes des trois mondes. Il n'y avait pas en elle un seul atome sur lequel la vue des habitants du ciel ne restât attachée, tant elle était belle ! Cette femme, dont le corps était pareil à celui de Srî, et dont les formes étaient si belles, ravit les yeux et les cœurs de tous les êtres. Comme on l'avait faite en assemblant des parcelles de pierres précieuses, le grand-père des mondes lui donna le nom de Tilottamâ (1).

« Tilottamâ s'inclina devant Brahmâ, les mains jointes sur son front, et lui dit : Maître des créatures, qu'ai-je à faire, et pourquoi ai-je été créée aujourd'hui ?

« — Ma bonne Tilottamâ, dit le grand-père des mondes, va, et, par ta beauté digne d'être désirée, séduis les deux asouras Sounda et Oupasounda ; fais en sorte qu'à ta vue, et à cause

(1) C'est-à-dire *composée de belles particules.*

de ta beauté, ils aient querelle l'un avec l'autre.

« — Oui, répondit Tilottamâ. Et, après avoir fait cette promesse, et s'être inclinée devant Brahmâ, elle fit le tour de l'assemblée des dieux en les saluant. Le bienheureux Maheswara était assis au midi, la face tournée vers l'orient ; les dieux étaient tournés vers le nord, et les richis de tous les côtés. Pendant que Tilottamâ faisait le tour de l'assemblée, Indra et le bienheureux Sthânou tinrent ferme contre elle. Lorsqu'elle passa auprès de Maheswara, qui avait un désir ardent de la voir, il vint à ce dieu, du côté du midi, un autre visage avec des yeux aussi beaux que le lotus. Dès qu'elle tourna derrière lui, il lui vint un visage du côté de l'ouest, et, pendant qu'elle passait vers le nord, il lui vint un visage au nord. Le grand Indra lui-même eut par derrière, sur les côtés, par devant, partout en un mot, mille grands yeux bordés de rouge. C'est ainsi que Mahâdéva devint autrefois Sthânou à quatre faces, et que Balasoûdana devint le dieu aux mille yeux. Il vint aussi des visages à tous les habitants du ciel et à tous les maharchis, partout où passait Tilottamâ. Les yeux de toutes ces divinités magnanimes, excepté le dieu Brahmâ, s'arrêtèrent plus d'une

fois sur le corps de cette femme, et, quand elle s'en alla, tous les dieux et les paramarchis pensèrent que l'affaire était faite, grâce à sa beauté.

« Lorsque Tilottamâ fut partie, le créateur des mondes congédia tous les dieux et les troupes de richis.

IV.

« Après avoir conquis la terre, et pacifié les trois mondes, les deux Daïtyas, n'ayant plus d'ennemis à combattre, et délivrés de toute inquiétude, furent satisfaits. Possesseurs de tous les joyaux des dieux, des gandharvas, des yakchas, des nâgas, des rois et des rakchas, ils étaient au comble de la joie. Comme il n'y avait plus ici-bas personne qui pût leur résister, ils n'avaient plus rien à faire, et ils se livraient au plaisir comme deux immortels. Ils avaient des femmes, des fleurs, des parfums, des mets délicats, toutes sortes de breuvages délicieux, et menaient joyeuse vie. Ils se promenaient comme deux immortels dans le jardin de leur palais, dans les montagnes, dans les forêts, et partout où ils voulaient.

« Ils allèrent un jour en partie de plaisir sur un plateau du Vindhya, au pied d'un rocher uni, au

milieu des arbres dont les branches étaient fleuries à leurs extrémités. Ils s'assirent tout joyeux, avec des femmes, sur des sièges excellents, magnifiques et agréables, que l'on avait apportés en ce lieu ; puis des femmes vinrent vers eux en jouant des instruments de musique et en exécutant des danses, et s'avancèrent en chantant leurs louanges.

« Tilottamâ, parée d'une manière séduisante, et vêtue de rouge, cueillait des fleurs non loin de là, dans la forêt. Tout en cueillant les karnikâras nés sur les bords de la rivière, elle vint doucement vers l'endroit où les deux asouras étaient assis. Les deux frères, qui avaient bu un excellent breuvage, et avaient le bord des yeux rougi par l'ivresse, furent troublés en voyant cette belle femme. Ils se levèrent tous les deux, et, quittant leurs sièges, ils allèrent auprès d'elle. Ils étaient tous les deux ivres d'amour, et désiraient cette femme. Sounda prit la belle Tilottamâ par la main droite, et Oupasounda la prit par la main gauche. Fiers de la grâce qu'ils avaient obtenue, enivrés de leur puissance, de leur force et de leurs richesses, ivres de boissons spiritueuses, les deux asouras, en proie à ces différentes sortes d'ivresse,

et possédés par la passion et le désir, s'interpellèrent l'un l'autre en fronçant le sourcil. C'est ma femme, dit Sounda, et tu dois la respecter comme un précepteur spirituel. — Ta femme est mon épouse, répliqua Oupasounda. — Elle n'est pas à toi ! — Elle m'appartient ! Alors la colère les saisit. La beauté de Tilottamâ les rendit fous, et, n'ayant plus d'affection ni d'amitié l'un pour l'autre, ils prirent tous deux leurs massues redoutables, pour se disputer cette femme. Troublés par le désir de la posséder, les deux frères, après avoir saisi leurs massues terribles, se frappèrent l'un l'autre en criant : C'est moi le premier ! c'est moi le premier ! Les deux redoutables asouras, frappés de coups de massue, tombèrent tout sanglants sur le sol : on eût dit deux soleils tombés du ciel. Alors les femmes s'enfuirent, et tous les Daïtyas, tremblants de crainte et de douleur, allèrent dans le Pâtâla.

« Brahmâ, ce dieu dont l'esprit est pur, vint ensuite avec les dieux et les maharchis, pour rendre honneur à Tilottamâ. Le bienheureux grand-père de toutes choses accorda une grâce à cette femme, et elle choisit les mondes lumineux et éclatants. Alors le dieu, satisfait, lui dit :

Femme séduisante, tu parcourras les mondes que parcourt le soleil, et, à cause de ton éclat, personne ne pourra bien te voir.

« Après avoir accordé cette grâce à Tilottamâ, Brahmâ, le dieu souverain, donna les trois mondes à Indra, et alla dans le Brahmaloka. »

Page 252.

LE BRAHMANE ET LES VOLEURS.

Ce conte est tiré du *Pantchatantra* (liv. III, fab. IV). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LXII, p. 143.

Kalila and Dimna, chap. VIII, p. 233.

Anwâr-i Souhailî, chap. IV, p. 331.

Livre des Lumières, chap. IV, p. 254.

Contes et fables indiennes, chap. IV, t. II, p. 347.

Specimen sapientiæ Indorum, sect. IV, p. 271.

Calila é Dymna, chap. VI, p. 50.

Liber de Dina et Kalila, chap. VII.

Directorium humane vite, chap. V.

Das Buch der Weisheit, chap. V.

Exemplario contra los engaños, chap. V.

Filosofia morale, trattato II, fol. 73 verso.

On trouve des imitations de ce conte dans les ouvrages suivants :

Dyalogus Creaturarum de Nicolaus Pergaminus (dial. LXXX).

Facétieuses Nuits de Straparola (nuit I, nouv. 3).

Facécieux devis et plaisans contes, par le sieur Du Moulinet, comédien (Paris, 1612, in-18) : « Comment l'espiègle gaigna par gageure le drap d'un paysan ».

Nouveaux contes à rire (1) : « Une fourbe payée par une autre ».

Gueulette a tiré de la nouvelle de Straparola les « Aventures du jeune Calender », qu'on lit dans le tome III de ses *Contes tartares* (2) (quart d'heure CVI, p. 202).

PAGE 253.

LE LION, LE CORBEAU, LE TIGRE, LE CHACAL ET LE CHAMEAU.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. I, fab. XII). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. LX, p. 117.

Kalila and Dimna, chap. V, p. 138.

(1) *Nouveaux contes à rire et aventures plaisantes, ou Récréations françoises.* Cologne, 1722, 2 vol. in-8°.

(2) *Les Mille et un Quarts d'heure, contes tartares.* Paris, 1723, 3 vol. in-8°.

Anwâr-i Souhailî, chap. I, p. 153.
Livre des Lumières, chap. I, p. 118.
Contes et fables indiennes, chap. I, t. II, p. 87.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. I, p. 103.
Del governo de' regni, essempio I, fol. 22 recto.
Calila é Dymna, chap. III, p. 29.
Liber de Dina et Kalila, chap. IV.
Directorium humane vite, chap. II.
Das Buch der Weisheit, chap. II.
Exemplario contra los engaños, chap. II.
Discorsi degli animali, fol. 35 verso.
Filosofia morale, liv. II, fol. 35 recto.

Cette fable se retrouve dans le *Livre des Merveilles* (fol. 109 recto).

C'est à cet apologue qu'il faut rattacher la Confession de l'Ane, sujet si souvent traité pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, et auquel La Fontaine a emprunté les principaux traits de son chef-d'œuvre : « Les Animaux malades de la peste » (1).

(1) Suivant Loiseleur Deslongchamps, La Fontaine a dû imiter la fable douzième de François Philelphe, intitulée « Le Loup, le Renard et l'Ane », et Philelphe, qui écrivait dans la première moitié du XVe siècle, avait puisé dans le *Directorium humane vite* de Jean de Capoue.

Page 258.

LE SERPENT ET LES GRENOUILLES.

Cette fable est tirée du *Pantchatantra* (liv. III, fab. xvi). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. lxii, p. 147.
Kalila and Dimna, chap. viii, p. 250.
Anwâr-i Souhailî, chap. iv, p. 361.
Livre des Lumières, chap. iv, p. 283.
Contes et fables indiennes, chap. iv, t. II, p. 390.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. iv, p. 307.
Del governo de' regni, essempio iii, fol. 47 recto.
Calila é Dymna, chap. vi, p. 53.
Liber de Dina et Kalila, chap. vii.
Directorium humane vite, chap. v.
Das Buch der Weisheit, chap. v.
Exemplario contra los engaños, chap. v.

Page 267.

LE BRAHMANE ET L'ICHNEUMON.

Ce conte est tiré du *Pantchatantra* (liv. V, fab. ii). Voyez aussi :

Kathâsaritsâgara, liv. X, chap. lxiv, p. 161.

Kalila and Dimna, chap. x, p. 268.
Anwâr-i Souhaïlî, chap. vi, p. 404.
Contes et fables indiennes, chap. vi, t. III, p. 43.
Specimen sapientiæ Indorum, sect. vi, p. 335.
Del governo de' regni, essempio v, fol. 50 recto.
Calila é Dymna, chap. viii, p. 57.
Liber de Dina et Kalila, chap. ix.
Directorium humane vite, chap. vii.
Das Buch der Weisheit, chap. vii.
Exemplario contra los engaños, chap. vii.
Filosofia morale, trattato iv, fol. 82 verso.

Ce conte a été souvent imité. On le rencontre dans l'*Eyar-i Danisch* (traduit dans *Asiatic Miscellanies* by Chambers and Jones, Calcutta, 1787, p. 69), dans le *Sindibad-Nameh* (*Asiatic Journal*, 1841, t. XXXVI, p. 13), dans les *Gesta Romanorum* (chap. xxxii de la traduction anglaise) (1), dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (fab. xvi) et dans le recueil de Camerarius (fab. cccxc). Benfey en signale une imitation mongole dans Benjamin Bergmann, *Nomadische Streifereien*, t. I, p. 102.

Dans les divers recueils qui dérivent du *Pan-*

(1) *Gesta Romanorum ; translated from the latin, with preliminary observations and copious notes by the Rev.* C. Swan. London, 1824, 2 vol. in-12.

tchatantra, le récit a été plus ou moins modifié. Ainsi, dans le *Livre de Kalila et Dimna*, l'animal qui a tué le serpent est une belette ; dans le *Specimen sapientiæ Indorum*, c'est sa femme que le père de l'enfant immole, et dans le *Governo de' regni*, c'est une jeune fille du voisinage qui sauve l'enfant et devient victime de son dévouement. Dans le *Directorium humane vite* et dans les différentes versions de cet ouvrage, l'animal tué par son maître est un chien.

L'histoire du Chien qui fut tué pour avoir sauvé l'enfant de son maître, devenue si populaire en Europe pendant le moyen âge, se retrouve encore dans les *Paraboles de Sendabar* (p. 94) et dans le roman grec de *Syntipas* (p. 60), d'où elle a passé dans l'*Historia septem Sapientum Romæ*, qui l'a fournie successivement au *Dolopathos* (1), au *Roman des sept Sages* (2) et à la version italienne de cet ouvrage intitulée *Compassionevoli avvenimenti*

(1) *Li Romans de Dolopathos, publié pour la première fois en entier par* MM. Charles Brunet et Anatole de Montaiglon. Paris, 1856, in-16, p. 168. Voyez aussi l'analyse de *Dolopathos*, p. 121 de l'édition du *Roman des sept Sages* publiée par Le Roux de Lincy, et *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, édit. de 1829, t. I, p. 354, et p. 30 des Choix et extraits des fabliaux, à la fin du volume.

(2) Voyez l'édition de Le Roux de Lincy, p. 17.

d'Erasto (1). C'est du *Roman des sept Sages* que dérive la nouvelle I de la neuvième journée du recueil de Sansovino, laquelle a été traduite en français dans les *Facétieuses Journées.*

Le conte du Chevalier et de son lévrier était, en France, au XIII[e] siècle, le sujet d'une légende religieuse. Étienne Bourbon, dominicain, mort en 1262, rapporte que dans le Lyonnais il circulait une tradition sur le dévouement de ce chien, que les habitants du pays vénéraient sous le nom de saint Guinefort. C'est aussi dans cette histoire qu'il faut chercher l'origine de la tradition galloise de Llewellyn le Grand et de son lévrier Gellert, laquelle remonte jusqu'à l'an 1205.

(1) *Li compassionevoli avvenimenti d'Erasto, opera dotta e morale di greco tradotta in volgare.* Vinegia, 1542, in-8°. Il existe une traduction française de ce livre intitulée : *Histoire pitoyable du prince Erastus, fils de Diocletien, empereur de Romme, contenant exemples et notable discours, trad. d'italien en françois.* Paris, 1579, in-16. Voy. chap. VIII, fol. 30 recto.





TABLE DES NOMS D'AUTEURS CITÉS.





TABLE DES NOMS D'OUVRAGES CITÉS.

La liste qui précède ne devant comprendre que les ouvrages cités comme sources ou comme imitations, je n'y ai pas inscrit les titres des diverses publications dont l'*Hitopadésa* a été l'objet. Pour cette partie de mon travail, je renvoie le lecteur aux notes bibliogaphiques de l'Avant-propos placé en tête de ce volume.





TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

MITRALABHA OU L'ACQUISITION DES AMIS.

LIVRE DEUXIÈME.

SOUHRIDBHÉDA OU LA DÉSUNION DES AMIS.

LIVRE TROISIÈME.

VIGRAHA OU LA GUERRE.

LIVRE QUATRIÈME.

SANDHI OU LA PAIX.



Achevé d'imprimer le 10 juin 1882

par E. Cagniard imprimeur à Rouen

pour Maisonneuve & Cie

libraires-éditeurs

à Paris



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Pantchatantra ou les Cinq Livres, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit. 1 vol. in-°8. Paris, 1871.

Chrestomathie hindie et hindouie. 1 vol. in-8°. Paris, 1849.

Le Barattement de la mer, extrait du Mahâbhârata, texte sanscrit, avec la traduction française. Br. in-8°. Paris, 1847.

Sroutabodha, traité de prosodie sanscrite, composé par Kâlidâsa (texte sanscrit avec traduction française). Br. in-8°. Paris, 1855.

Analyse et Extraits du Radj-Niti, ouvrage hindoui. Br. in-8°. Paris, 1849.

Extraits du Bétal-Patchisi. Br. in-8°. Paris, 1851.



